

MAX DU VEUZIT

Mariage doré



BeQ

Max du Veuzit

Mariage doré

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 376 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Mixel

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Mariage doré

Édition de référence :
Librairie Jules Tallandier, 1972.

I

À six heures, le brosseur, un solide gaillard aux yeux de jais, pénétra dans la chambre close du lieutenant Rodolphe de Fragon.

Minutieusement, il rangea sur une chaise les effets qu'il venait de secouer ; puis il tira les rideaux, ouvrit les persiennes, qui claquèrent, et, laissant la fenêtre grande ouverte sur le jardin, il s'approcha du lit :

– Mon lieutenant, six heures sont sonnées !

Le jeune homme ne dormait pas.

La pensée engourdie, le corps prostré, l'œil entrouvert, il avait suivi les mouvements du soldat dans un demi-sommeil.

La voix bruyante de celui-ci le tira de la torpeur où il s'immobilisait paresseusement.

Il bâilla et se dressa en sursaut sur sa couche.

D'un geste rapide, déjà il rejetait loin de lui les

couvertures, quand, brusquement, la pensée endormie depuis la veille surgit, rayonnante, chassant loin du cerveau les dernières brumes du sommeil.

Ce fut comme un déclic tintamarresque, comme l'entrée brusque d'un maître dans sa maison solitaire qui retentit soudain de sa venue.

Et son geste commencé resta inachevé, les couvertures demeurèrent plaquées sur ses membres subitement immobilisés.

La question affolante sur laquelle il s'était endormi, après l'avoir retournée dans tous les sens, se dressait de nouveau imposante et insoluble devant lui.

Il la répéta :

« Il faut que, pour ce soir, à minuit, j'aie trouvé vingt-cinq mille francs ! »

Pauvre diable de lieutenant, n'ayant que sa misérable solde pour vivre, cette somme de vingt-cinq mille francs représentait pour lui une véritable fortune.

Et sottement, l'avant-veille, dans un soir de

folies avec des camarades, dans une minute d'ivresse causée par un souper meilleur que d'habitude, lui qui, de sa vie, n'avait jamais touché une carte, il avait joué...

Joué et perdu !

Perdu sur parole cette somme fantastique à ses yeux, cette somme dont il ne possédait pas le premier liard !

« Vingt-cinq mille francs pour ce soir ! »

Où les trouver ?

À qui les emprunter ?

D'ailleurs, les emprunter, était-ce honnête ?

Jamais, même en ayant beaucoup de temps devant lui, même en se privant du nécessaire, jamais il ne réussirait à amasser tant d'argent.

Il faut avoir vécu la vie des garnisons pour bien comprendre l'impossibilité matérielle où il était d'envisager sagement un remboursement futur.

Tout au plus, un emprunt, s'il avait pu le faire, ne lui aurait servi qu'à gagner du temps. Il eût

reculé l'échéance trop proche ; mais le jeune homme n'en aurait – selon l'expression populaire – que mieux sauté ensuite.

Quant à trouver, d'autre manière, l'argent dont il avait besoin, c'était plus impossible encore. Chacun sait bien que les billets de mille francs ne se rencontrent pas au coin des bornes, tels les vulgaires journaux.

Il était orphelin, sans parents proches, sans famille riche ; qui donc aurait pu s'intéresser assez à sa détresse pour mettre pareille somme à sa disposition ?

Personne !

Son honneur, sa vie même, pouvaient être en jeu ; nul n'en était atteint, nul n'avait cure de sauver l'un ou l'autre.

Les camarades ?

C'étaient tous de bien gentils garçons ; mais ils avaient, eux aussi, leurs embêtements et leurs charges.

« Et puis ! il se le répétait, lorsqu'on a indécemment joué et perdu une chose que l'on

ne possède pas, une chose qu'on sait ne pouvoir se procurer, l'honnêteté empêche de faire appel aux camarades ! »

Rodolphe était, avant tout, un orgueilleux, il envisageait sévèrement son cas, mais ne voulait pas que d'autres pussent faire les mêmes critiques :

« Il y a des vérités que l'on n'avoue pas et des actes irréfléchis dont on a honte de laisser percer la légèreté. »

Alors, quoi ?

De quelque façon qu'il se retournât, les mêmes impossibilités se dressaient :

« Il n'y a qu'une sortie à cette impasse : la mort ! »

Il frissonna.

À vingt-huit ans, on n'envisage pas avec calme le suicide.

Et, cependant, c'était la seule solution qui, depuis deux jours, se fût présentée à son cerveau surexcité.

Avec une sorte de volupté sauvage, où la désespérance se joignait à l'orgueil, déjà par la pensée il en avait réglé la tragique mise en scène : l'heure ? minuit ; le costume ? sa tenue de fantaisie ; le décor ? sa chambre qui lui servait aussi de studio ; l'arme ? le revolver ; l'endroit ? le cœur...

Il voulait mourir, le sourire sur les lèvres, le front calme, l'air hautain devant l'adversité, comme il lui semblait que le fils de son père devait mourir.

– Mon lieutenant, une lettre !

De nouveau, la voix méridionale du soldat le faisait sursauter.

– Donnez.

Sa correspondance était plutôt rare, et les lettres qui arrivaient à son nom peu nombreuses.

Il prit l'enveloppe et l'examina comme une chose curieuse.

L'écriture lui était inconnue ; le timbre de la poste peu appuyé ne révélait rien...

Soudain, il tressaillit, et de la stupeur passa

dans ses yeux.

Un cachet de cire rouge, à ses armes, scellait la mystérieuse missive.

– Ah !

Un instant, il resta interdit, les prunelles fixées sur le petit disque rouge.

Ce cachet le bouleversait !

C'était comme un visage familier qui lui souriait... un visage qui n'aurait pas été le sien et dans lequel, pourtant, il se serait reconnu.

Qui donc lui écrivait ?

Un parent ?

Un parent portant le même nom, puisque les mêmes armoiries que lui ?

En dépit de sa certitude de l'instant d'avant, il y avait donc, quelque part, un membre de sa famille connaissant son existence et s'intéressant à lui ?

À cette pensée, il sentit son cœur se dilater.

Il lui sembla que cette lettre était le salut, que ce parent, quel qu'il fût, allait être son libérateur.

S'enorgueillissant du même blason, pouvait-il l'abandonner dans une aussi tragique circonstance ?

Des larmes de soulagement, inconsciemment, lui montèrent aux yeux.

Comme il était doux, cet espoir surgit brusquement !

Il ouvrit l'enveloppe avec soin pour ne pas briser le cachet béni.

Et il lut, avec stupeur d'abord, avec joie ensuite, cette curieuse missive :

« À Monsieur Rodolphe de Fragon,
« Lieutenant d'aviation,
à Versailles. »

« Mon cher enfant,

« Depuis quand les jeunes hommes bien élevés délaissent-ils leurs vieilles parentes ? Vous trouvez-vous trop riche d'amis ou d'affections que vous dédaigniez la seule alliée qui vous reste ?

« Votre père, respectueux des liens de famille, vous conduisait parfois vers moi. Mais votre mise au collège, en supprimant ces visites, la mort de vos parents, puis la vie militaire, vous ont rendu oublieux et indifférent. La route tracée par les pas paternels ne fut plus jamais suivie par vous.

« Moi, malgré votre négligence, je pense toujours au blond garçonnet que vous étiez, à ce bel enfant qui m'appelait tante Sophie, bien que je ne sois pour vous qu'une cousine éloignée.

« Venez me voir, Rodolphe, je sais que la situation de vos parents n'était pas des plus brillantes. Vous devez être plus riche d'orgueil que d'écus. J'ai pensé à vous dans une circonstance heureuse qui se présente. Autant vaut qu'un mien parent en profite plutôt qu'un étranger.

« Venez sans trop tarder, nous causerons.

« Votre vieille cousine,

Sophie de Fragon

« Rue Saint-Dominique, 28 *bis*. »

Deux fois de suite, il relut cette bienfaisante lettre, n'en remarquant pas les termes emphatiques et vieillots.

Ah ! qu'il était heureux !

Quelle merveilleuse résurrection après la lente agonie des dernières quarante-huit heures !

La brave, l'excellente tante Sophie !

Son intervention lui sauvait l'honneur et la vie.

« Certes ! J'irai la voir ! Et aujourd'hui, encore ! »

Il essaya de se la rappeler. À de longues années de distance ne se souviendrait-il pas d'elle ?

Tante Sophie !

Ce nom ne lui disait plus rien.

Cependant, en cherchant loin dans ses souvenirs, il crut se rappeler une longue et maigre femme au regard froid, à la voix pointue, chez qui son père l'avait conduit quelquefois.

Mais c'était vague, et l'image indécise lui

laissait comme un relent de gêne et d'embarras...

Il secoua cette impression désagréable en essayant de se persuader que, sûrement, tante Sophie ne devait pas être l'anguleuse personne dont son infidèle mémoire s'efforçait en vain de préciser les contours.

Au surplus, il allait bientôt être renseigné. Le temps d'obtenir la liberté de la journée, et il ne ferait qu'un saut jusqu'à la rue Saint-Dominique, à Paris.

Gaiement, cette fois, l'âme de beaucoup rassérénée, il sauta de son lit et s'habilla minutieusement.

Deux heures après il prenait à la gare de Versailles le train pour Paris.

II

Tante Sophie habitait le quatrième étage – troisième au-dessus de l’entresol, disait la concierge – d’une grande et triste maison de rapport, dont la façade terne et nue donnait la froide impression d’un couvent désaffecté.

Les jappements aigus d’un roquet signalèrent aux hôtes de cette demeure l’arrêt du lieutenant sur le palier du quatrième.

À son coup de sonnette discret, la maîtresse du logis, elle-même, vint ouvrir.

Tout d’abord, dans le noir du petit vestibule, le jeune homme ne distingua qu’une silhouette féminine très longue, très mince et un peu voûtée ; mais ensuite, dans le minuscule salon où elle l’introduisit, après qu’il lui eut décliné ses noms et qualités, il vit mieux la vieille femme.

Et tout de suite, un peu désappointé, il

reconnut Sophie de Fragon !

C'était bien elle, l'anguleux fantôme de sa mémoire rebelle.

Elle, dont l'air méfiant, les lèvres minces et cruelles sur des dents rares, le regard fugitif des petits yeux gris, les mains maigres, aux ongles longs comme des griffes, paralysaient soudain l'élan affectueux que le jeune officier se proposait vis-à-vis de son unique parente.

Car, chose bizarre, bien que le visage de la vieille femme n'évoquât pour lui aucun souvenir précis, il avait la sensation que sa gêne présente était surtout faite d'une gêne ancienne, ressuscitée tout à coup.

Dès la première minute, l'impression que lui causait sa vieille cousine était nettement antipathique. Cette impression ne devait, malheureusement, que s'accroître et se justifier par la suite.

À travers les aboiements de l'horrible cabot, Rodolphe de Fragon essaya de se faire entendre. Et, poliment, faisant effort pour être aimable :

– Pardonnez-moi mon long silence, madame ; j’avais oublié, sinon votre personne, du moins votre demeure. Je suis heureux, et je vous en remercie vivement, que vous ayez bien voulu me rappeler l’une et l’autre.

Elle ne répondit pas.

Restée debout et sans souci de son embarras, elle l’examinait bizarrement, le détaillant des pieds à la tête, avec une insistance particulière.

Il perdit un peu contenance, et il lui sembla qu’il rougissait sous les petits yeux gris inquisiteurs.

Autour de lui, le roquet tournait, grognon et défiant, ne contribuant pas peu à augmenter le malaise du jeune homme.

Volontiers, celui-ci lui aurait donné un coup de pied, pour éloigner de lui son encombrante petite personne.

Pourtant, voulant secouer l’impression de plus en plus pénible qu’il ressentait, il interrogea :

– Je vous dérange à cette heure, madame ?

La femme eut un petit rire moqueur et, sans

répondre à ses paroles, elle dit, poursuivant tout haut son idée :

– Abélard !... Ma parole, je crois voir Abélard !

Ahuri, ne sachant si c'était, ou non, un compliment, il la regarda.

– Abélard était votre grand-oncle, expliqua-t-elle, et vous lui ressemblez physiquement d'une façon frappante... C'était un fort bel homme, je vous assure ! Malheureusement pour vous, vous n'avez ni son aplomb, ni son air vainqueur.

De nouveau, elle fit retentir son rire agaçant.

Il remercia d'un salut étonné l'aménité des paroles et du rire, songeant à part lui combien dans sa situation actuelle il avait peu de raison de se glorifier.

Et, malgré lui, la hantise revint.

Mentalement, pour la centième fois peut-être depuis deux jours, il se répéta :

« Il me faut trouver vingt-cinq mille francs avant minuit ou me tuer... »

Non, évidemment, cette pensée ne devait pas lui donner un air vainqueur ! En revanche, elle lui valut une patience angélique vis-à-vis de son interlocutrice durant cette première entrevue.

Cependant, la vieille femme, après avoir fait taire le bruyant Kiki, – c'était le nom du petit chien – avait fait asseoir l'officier et l'interrogeait.

Elle posait ses questions brusquement, sans détours et sans discrétion aucune :

– Vous avez quel âge, maintenant, mon cousin ?

Sa voix était sèche... comme ses lèvres, comme son air, comme toute sa personne !

Il répondit :

– Vingt-huit ans.

– Vous les portez bien... Et pas marié, je pense ?

Il sourit :

– Non, heureusement !

Elle arqua ses sourcils, curieuse :

- Pourquoi, heureusement ?
- Parce que je plaindrais la malheureuse femme qui unirait son sort au mien, ma position actuelle étant des plus modestes.
- Elle peut devenir brillante.
- Peut-être... Bien que, sorti des rangs, je ne doive guère espérer un avancement rapide sans circonstances particulières.
- Aussi, pourquoi avoir choisi l'état militaire ?
- Il me séduisait. J'étais jeune, orgueilleux, sans expérience... Le prestige de l'uniforme ! Peut-être aussi ai-je eu peur de déchoir dans une lutte pour la vie. L'armée était la seule porte qui fût ouverte largement à un homme de mon caractère, sans connaissances spéciales... sans ressources, surtout !
- Comment cela ?
- Un proverbe espagnol dit qu'un gentilhomme pauvre n'a que trois routes devant lui : l'Église, l'armée ou la mer. J'ai choisi l'armée !
- Mais pourquoi y être entré par la voie la plus

difficile ?

– J’avais dix-huit ans lorsque mon père mourut. Avec lui s’éteignait la pension qui, jusque-là, lui avait permis de subvenir à nos mutuels besoins... De la fortune de ma pauvre mère, il ne restait rien ; j’ai donc dû laisser mes études au moment même où, reçu à Polytechnique, je me disposais à les achever brillamment.

– Et alors ?

– Je me suis engagé... pour ne pas mourir de faim... Aujourd’hui, je me rends compte que, dans l’industrie privée ou dans le commerce, j’aurais pu arriver à me créer une situation mieux rétribuée...

Un court silence suivit ces explications données le plus brièvement possible par l’officier.

La vieille femme roulait entre ses doigts le bout d’une écharpe de laine jetée sur ses maigres épaules, et, du coin de l’œil, elle fixait sournoisement son parent.

Tout à coup son rire pointu, presque rageur, sonna de nouveau dans la pièce :

– Ainsi, de votre propre aveu, mon cousin, votre avenir est loin d’être brillant ?

Une rougeur subite empourpra le visage du lieutenant.

Elle avait vraiment une trop maladroite façon de poser ses questions !

Pourtant, il maîtrisa encore sa mauvaise humeur.

– Je suis un modeste et un travailleur ! fit-il, avec une sorte d’orgueil farouche. Jusqu’ici, j’ai vécu insouciant de l’avenir. J’avais foi en moi ! Il y a là, – et, disant cela, il se frappait le front, – il y a là de graves problèmes à résoudre, bientôt résolus, même ! qui m’assureront, je l’espère, une situation honorable et enviée.

Les yeux perçants de son interlocutrice s’allumèrent soudain.

Elle tendit le cou vers lui :

– Un travail ?... une invention ? questionna-t-elle, avidement.

– Oui, une invention... plusieurs même ! Et sensationnelles, encore !

Il faisait allusion à la navigation aérienne, qu'il devait perfectionner dans un sens qui, depuis, a donné de si brillants résultats.

Un éclair d'orgueil avait passé dans les prunelles décolorées de Sophie de Fragon. Par-dessus tout, cette femme avait le culte de la race et tout vibrait en elle à la pensée qu'un descendant mâle des illustres aïeux dont elle s'enorgueillissait pouvait redonner de l'éclat au nom patronymique, – jadis connu et célèbre, – aujourd'hui oublié, submergé par le flot envahissant des noms roturiers en vedette qui volent de bouche en bouche, sans qu'on sache bien au juste quel mérite particulier les a mis en relief.

Un instant, le regard ému de la vieille femme enveloppa le jeune homme.

Était-il possible que ce dernier fût capable d'inventer quelque chose ? Avait-il vraiment l'âme d'un créateur pouvant atteindre la célébrité et peut-être gagner des monceaux d'or ? En ce

temps d'après-guerre, l'argent seul semble consacrer la gloire, et Sophie de Fragon avait un éblouissement devant le vertige d'une telle supposition.

Ses lèvres tremblèrent, semblant balbutier une prière... une action de grâces, peut-être, devant l'avenir entrevu !

Rodolphe de Fragon, cependant, avait repris son air accablé. Devant la misère mal déguisée de l'appartement où il se trouvait, il n'osait plus voir en sa vieille cousine la libératrice qu'il avait espérée pour le tirer d'affaire.

En foule, tous ses soucis revenaient, et, maintenant, il aurait voulu être seul, hors de cette maison décourageante, loin de cette femme hostile qui riait d'une façon si désagréable.

Mais tante Sophie, sortant de sa rêverie, daignait s'intéresser de nouveau à lui.

– Pour inventer quelque chose, reprit-elle tout à coup, pour lancer une invention, surtout, il faut de l'argent... beaucoup d'argent ! Et, si j'ai bien compris, vous êtes plus riche d'illusions que

d'écus.

La figure de l'officier s'obscurcit encore :

– Hélas !

– Sans doute avez-vous entrevu un moyen de vous en procurer ?

De la tête, il fit signe que non.

La question mettait son âme à vif !

Et alors, ne s'arrêtant pas à l'éclair bizarre des yeux qui le fixaient, obéissant à une force étrange qui le poussait à crier sa détresse à un être humain, sans examiner le piètre résultat qui découlerait, bien certainement, de ses confidences, il dit tout à la vieille femme : sa minute d'égarement, l'enjeu insensé, sa situation désespérée, l'impasse où il se trouvait acculé.

Elle l'écoutait attentivement, l'haleine en suspens, le front barré d'un pli de dureté ; pourtant, sur les lèvres minces, un fugitif sourire semblait se dessiner. On eût dit que la vieille dame était ennuyée de la modeste situation de Rodolphe, en même temps que joyeuse de ses embarras financiers.

Quel projet ténébreux poursuivait-elle donc au sujet du jeune homme ?

La tête basse, l'âme étreinte, celui-ci n'en continuait pas moins son récit : c'était son unique chance qu'il essayait et le dernier effort dont il se sentit encore capable !

D'avance ne s'était-il pas condamné à mort ? Une désillusion de plus ne comptait guère...

Cependant, comme il parlait de suicide, la vieille sursauta, le visage empourpré sous la menace subite qui la transperçait : sa race éteinte, par la faute de ce jeune fou !

Ah ! Il ferait beau voir qu'elle lui laissât accomplir cette suprême sottise !

– Vous tuer ? Et de quel droit, malheureux enfant ? s'écria-t-elle, frémissante.

Il releva la tête et simplement expliqua :

– Je n'ai que ma vie à offrir à mon créancier !
La honte...

Mais elle l'interrompit brutalement :

– La honte, monsieur, serait de laisser derrière

vous cette dette impayée, de telle façon qu'un homme pût se vanter d'être à jamais le créancier d'un Fragon.

Il se leva un peu pâle, avec, machinalement, un mouvement agressif comme s'il avait eu un homme devant lui :

– Ah ! je défends bien...

Le rire de la vieille coupa de nouveau sa phrase. Il vit le ridicule de son attitude combative, eut un geste d'excuse, et se rassit, accablé, pendant qu'elle ricanait brusquement :

– Vous défendez ? Vraiment ! Mais quand vous serez mort, qui donc fera respecter votre défense et empêchera les gens de salir votre nom et de suspecter jusqu'aux bonnes intentions de votre dernier acte, auquel on attribuera peut-être tous les motifs... les plus inavouables surtout ? De telle sorte que votre suicide ne sera plus ce que vous souhaitez qu'il soit : une réparation d'honneur ; mais deviendra, en passant par toutes les bouches, un acte de désespéré au seuil de l'infamie.

Il la regarda, effaré.

Avec quel raffinement elle l'assommait, cette femme à qui il était venu, plein de confiance, crier sa misérable détresse ! Elle n'avait même pas eu, pour adoucir sa peine, un mot de pitié et de réconfort !

Il se sentit soudain pour elle des sentiments de haine ; et des mots méchants montèrent à ses lèvres, qui, heureusement pour sa dignité d'homme, restèrent farouchement closes.

Sophie de Fragon, cependant, continuait, en dépit de cette hostilité sourde qu'elle lisait subitement dans les yeux de l'officier :

– Mourir ? Non, mon cousin, vous n'en avez pas le droit. Plus la situation est désespérée, plus vous devez serrer les dents et essayer d'y faire face. À votre âge, on lutte contre l'adversité et on se fait une gloire de vaincre la malchance. Enfin, on ne se contente pas d'une position de tout repos : on doit avoir l'ambition de poursuivre un but qui vaille le mal qu'on se donne pour l'atteindre. Vous êtes pauvre, eh bien, vos efforts doivent tendre à être riche... l'argent, voyez-vous,

donne toutes les puissances et toutes les joies. Soyez de votre temps, Rodolphe, et, comme les autres, faites-vous un dieu du veau d'or... Ah ! oui ! soyez riche et transmettez à vos fils, avec le patrimoine d'honneur que représente votre famille la possibilité de tenir le rang auquel ils auront droit. Mais ne parlez pas de mourir. Vous êtes le dernier de votre race et votre vie ne vous appartient pas. Comment avez-vous pu l'oublier et laisser à une faible femme le soin de vous le rappeler ?

Exaltée par ses propres paroles, elle s'était dressée, les yeux brillants, la voix ardente, mettant toute son âme dans sa protestation.

Malgré l'aversion que lui inspirait sa cousine, Rodolphe ressentit pour elle, en cet instant, une sorte d'admiration. Son fanatisme avait quelque chose de respectable qui l'impressionnait au plus profond de lui-même.

Ce fut donc tristement, plutôt qu'avec mauvaise humeur, qu'il répondit :

– Je me suis déjà dit tout ce que vous m'exposez, et je vous affirme que c'est ma plus

grande torture de faillir à la tâche que la vie impose à chaque homme. Malheureusement, la situation que je vous ai exposée est sans issue ; je ne suis plus maître des événements qu'à mon vif regret j'ai déchaînés autour de moi si maladroitement.

– La situation est sans issue, dites-vous ?

– Hélas !

– Pourtant, si je vous montrais une sortie à cette, impasse ?...

– Vous ?

– Oui, moi.

– Mais comment ?

– Je puis vous fournir le moyen de payer votre dette à l'heure dite.

– Oh ! si vous faisiez cela...

Il n'acheva pas, l'émotion lui coupant la parole.

En une bouffée, l'espoir revenait de nouveau...

Et, comme il était très droit, très franc, très spontané aussi, ses sentiments firent volte-face à

l'égard de sa cousine et il s'en voulut des méchantes pensées qu'il avait eues pour elle tout à l'heure.

Anticipant, il allait lui parler de gratitude, de reconnaissance, de toutes ces choses dont son cœur était maintenant plein ; elle ne lui en laissa pas le temps :

– Ne me remerciez pas, Rodolphe ; c'est moins pour vous que pour nos ascendants que je vais agir. Au fond de leur tombe, ils ne doivent pas avoir à rougir de notre décadence... Vos confidences ne sont pour rien dans le but que je poursuis. En vous mandant près de moi, j'ignorais votre véritable situation et, cependant, déjà, j'avais un plan en vue de votre avenir et de l'éclat que je veux lui donner. La meilleure preuve de reconnaissance que vous puissiez me marquer sera de ne point soulever d'insupportables objections contre mes projets !

Le ton âpre de son interlocutrice ne rembrunit pas le jeune officier. L'astre d'espoir que lui laissaient entrevoir les paroles resplendissait trop en lui pour qu'il distinguât la sécheresse de la

voix qui les prononçait.

– Je vous écoute, dit-il seulement.

– Tout d’abord, reprit-elle, avez-vous songé sérieusement à vous marier, Rodolphe ?

Il eut un léger sursaut de surprise.

– Non, jamais ! Je crois vous avoir dit que mes ressources ne me permettaient pas ce luxe.

– Néanmoins, la pensée du mariage ne vous répugne pas, et si vous n’aviez pas ce souci matériel de l’existence, vous vous arrêteriez sans déplaisir à l’idée de fonder une famille ?

– Évidemment, un foyer à soi, des enfants qui vous perpétuent... tout homme a rêvé ça !

– Eh bien, il ne tient qu’à vous de réaliser ce rêve.

Comme il allait protester, elle l’arrêta d’un geste de la main.

– Non, ne m’objectez pas votre manque de fortune. La jeune fille que je veux vous proposer est riche... très riche !

Il sourit :

– Alors, elle ne peut accepter pour mari un modeste officier comme moi !

– Vous vous trompez. D’abord, sa fortune lui permet d’épouser l’homme qui lui plaira, et je suis sûre que vous serez cet homme-là... j’en suis certaine ! Ensuite...

Elle hésita ; puis, cherchant ses mots, ajouta :

– En principe, elle accepte ce mariage.

– Mais elle me connaît donc, cette jeune fille ! s’écria-t-il, surpris.

– Je lui ai parlé de vous... beaucoup.

– Et cela a suffi ? fit-il, abasourdi.

– Oui... tout ce qu’on lui a dit de vous... de votre honorabilité, de votre jeunesse... puis, son caractère romanesque... aimant ! Enfin, son tuteur – elle est orpheline – a pris des renseignements sur vous... nous en avons causé... vous plaisez ! Bref, il ne tient qu’à vous d’être l’heureux élu.

Il passa la main sur son front brûlant où les idées se heurtaient en chaos.

– Je suis tout ahuri par votre proposition, fit-il

après un silence. Mais, en supposant que je plaise vraiment à cette jeune fille, rien ne prouve qu'il y ait réciprocité, et qu'elle soit la femme que je souhaiterais voir toujours à mes côtés. Répond-elle seulement à l'idéal que je me suis fait de celle qui partagerait ma vie ?

Sophie de Fragon eut un ricanement amusé.

– L'âme sœur, quoi !

– Oui, fit-il gravement, celle que l'on aime, que l'on respecte et en qui on met toute sa confiance !

Elle haussa les épaules avec une sorte de pitié.

– Enfant !... Vous oubliez que ma protégée est riche... fabuleusement riche.

– Un mariage d'argent ! protesta-t-il, pendant qu'une moue de mépris tendait ses lèvres.

Mais, patiemment, elle rectifia :

– Un mariage de raison, d'inclination même, puisqu'il vous permet de réaliser toutes vos ambitions et tous vos rêves. Songez que ce mariage, en vous tirant de votre fâcheuse situation, vous permettra en même temps de

réédifier votre maison, de vivre selon votre rang, selon vos goûts ; enfin, de poursuivre vos recherches, de mettre au point votre invention... en un mot, de devenir quelqu'un.

En parlant, elle scrutait la physionomie du jeune officier pour tâcher de deviner ses sentiments. À l'expression tendue et sérieuse de son visage, elle comprit que ses arguments avaient porté, et que seuls, l'orgueil, la dignité, l'amour-propre, lui fermaient la bouche pour un acquiescement.

Pourtant, les mauvais côtés de ce mariage d'argent apparaissaient malgré tout à Rodolphe.

– Je vois très bien les avantages que je retirerais de cette union, dit-il, pensif, après quelques instants de réflexion, mais je distingue moins facilement ceux que cette jeune fille y trouverait.

– Vous oubliez qu'elle deviendrait M^{me} Rodolphe de Fragon.

Il se mordit les lèvres et une rougeur subite fonça son pâle visage.

– Oui, c’est vrai ! Il s’agit de vendre mon nom.

La vieille eut un mouvement d’impatience.

– De le partager, seulement, avec une femme riche qui lui donnera l’éclat auquel il a droit. Vous êtes ridicule d’employer de pareils mots. Aujourd’hui, un mariage d’argent est admis partout.

Le lieutenant s’était levé, et, à grands pas, arpentait l’étroit espace réservé entre les meubles tassés le long des murs.

– C’est la fille de quelque mercanti enrichi ? fit-il en s’arrêtant brusquement devant tante Sophie.

– Non.

– Alors ! L’enfant de quelque femme... ?

Mais elle ne le laissa pas achever :

– Arrêtez ! C’est une jeune fille de notre monde. Son nom figure en bonne place dans l’armorial.

Il fut interdit.

– Je comprends de moins en moins ! Elle est donc bien laide ?

– Vous en jugerez.

– Infirme, peut-être ?

Elle éclata de rire, et, ironiquement :

– Oui, elle a une tête de bois !

Puis, redevenant sérieuse, elle reprit, persuasive :

– Allons, mon pauvre enfant, ne vous torturez pas ainsi le cerveau pour trouver des tares qui n'existent pas. Vous ne sentez donc pas combien j'ai le culte du passé et l'orgueil du nom que j'entretiens farouchement en moi-même ? Comment pouvez-vous supposer, vous, le chef actuel de notre maison, que je conseillerais un mariage qui pût vous rendre ridicule ?

Il fut convaincu.

Plus que tout ce qu'elle avait dit jusqu'ici, sa véhémence protestation anéantissait ses vellétés de résistance.

Elle comprit son triomphe, et, battant le fer

pendant qu'il était chaud, demanda :

– Eh bien, je puis dire un mot de vos intentions à la famille ?

Il se cabra, ne capitulant pas encore.

– Oh ! non, non ! Je vous en prie, pas si vite !

– Vous oubliez ce qu'il vous faut trouver avant la nuit, répliqua-t-elle froidement.

– Vous me mettez le couteau sur la gorge !

– Vos tergiversations sont extraordinaires. Oui ou non, consentez-vous ? Vous mériteriez que je vous abandonne à votre triste sort.

– Ne vous fâchez pas ! s'écria-t-il avec détresse. Je suis en complet désarroi... Il s'agit du bonheur de ma vie entière, que diantre !

– Il s'agit même de votre vie, puisque, si ce mariage ne se fait pas, il ne vous restera que le suicide comme suprême argument.

– Et comment un mariage m'assurera-t-il, ce soir, la somme qui me manque ?

– Ne vous inquiétez pas de cela. La question est pour vous trop délicate à dénouer... Je m'en

charge. Pourvu que vous soyez le futur mari de cette jeune fille, tout ira bien.

– Mais je ne puis être ainsi, subitement, son fiancé...

– Vous pouvez le devenir avant la nuit.

Son assurance impressionna l'officier et il n'osa rien répliquer.

– Allons, vous êtes décidé, cette fois ?

Une lueur d'affolement traversa les prunelles du jeune homme.

– Oh ! cette impasse ! s'écria-t-il. Ne pas payer cette dette et être déshonoré ! Épouser cette femme et me mépriser ; me tuer et laisser sciemment mon nom sali, ma race disparaître !

– Justement, des trois maux vous choisirez le moindre. Au surplus, rien ne prouve que vous ne deviendrez pas amoureux fou de votre femme, et que ce mariage, commencé en affaire, ne se terminera pas en idylle.

– Dieu le veuille !

C'était un cri de vaincu. Il se rendait enfin

définitivement aux arguments de sa parente.

Elle leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin de la patience qu'elle avait dû déployer vis-à-vis de Rodolphe.

– Enfin, vous voici raisonnable ! J'étais bien sûre que vous finiriez par être de mon avis. À moins d'être insensé, on ne refuse pas bénévolement une fortune de neuf millions.

– Neuf millions !

Il y avait de quoi rendre fou de joie le plus calme des hommes et, cependant, ce chiffre, formidable pour lui qui ne possédait rien, lui faisait plutôt peur, et il avait l'impression d'un lourd, très lourd fardeau à porter.

Comme il restait pétrifié à sa place, si absorbé dans ses pensées qu'il en oubliait la présence de sa vieille cousine, celle-ci le rappela au sentiment de la réalité.

– Il est midi, Rodolphe. Allez déjeuner ! Je ne vous offre pas de partager mon repas... il est trop maigre et je suis seule pour le servir. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il me faut m'occuper de vous et voir

M. de la Saponaire au plus vite.

– M. de la Saponaire ? interrogea-t-il, machinalement.

– Oui, c'est le tuteur de votre fiancée.

Elle disait déjà « sa fiancée », et il ne protestait pas. Tante Sophie menait les événements avec une telle rapidité qu'il ne songeait plus à lui résister.

– Revenez à cinq heures, j'aurai du nouveau.

Et, sans plus attendre son adhésion, sans vouloir écouter ses faibles protestations, elle le poussa vers la sortie et referma la porte derrière lui, tout cela si vite qu'il se trouva dans l'escalier sans s'en rendre compte.

– À tantôt.

À travers l'huis refermé, et pendant qu'il rajustait sa tenue que cette sortie un peu brusque avait dérangée, il lui sembla entendre le rire aigu de la vieille femme retentir brusquement.

Et, inquiet, la pensée affolée, ne sachant à quoi se résoudre, il partit dans la rue tout droit devant lui, au hasard.

III

– Pardon, monsieur !... C'est-y chez M^{lle} de Fragon que vous montez ?

À la voix polie de la concierge, Rodolphe se retourna :

– Oui.

– Alors, c'est pas la peine ! Elle n'est pas là.

– Elle n'est pas là ? interrogea le jeune homme, surpris. Mais elle va rentrer, sans doute ; elle sait que je dois venir.

– Dame !... elle aura été obligée de sortir, probablement. Seulement, elle m'a laissé une lettre pour remettre à monsieur l'officier.

– Ah ! bon !

– Il est probable que Monsieur en saura plus long... quand il aura lu.

La femme rentra dans sa loge pendant que de

Fragon, la gorge serrée sous le désappointement involontaire, redescendait les quelques marches qu'il avait déjà gravies.

– Tenez, monsieur, voici !

Et la concierge, revenue sur le pas de sa porte, lui tendait une enveloppe fermée.

– Merci...

– Au revoir, monsieur.

Rodolphe salua et sortit.

Dans la rue seulement, il prit connaissance du petit mot de « tante Sophie », et, tout de suite, il respira mieux :

« Revenez me prendre à huit heures, lui disait sa parente. Nous irons chez votre fiancée. Soignez votre toilette, car on vous présentera officiellement à la jeune fille.

« Ne vous inquiétez pas ; tout va bien.

« Sophie de Fragon. »

– Tout va bien !

Longtemps il répéta ces trois mots qui lui faisaient du bien sans le rassurer complètement. Il leur prêtait toutes les interprétations possibles, mais ses suppositions ne satisfaisaient point sa curiosité, et il regretta que sa parente ne lui eût point donné plus de détails.

Qu'avait-elle fait depuis midi ? Quelles avaient été ses démarches, ses explications au tuteur, puisque tuteur il y avait ?

Maintenant qu'après des révoltes intérieures sa pensée commençait à s'habituer au projet de mariage sauveur, il avait hâte de se renseigner sur cette femme inconnue qu'on lui souhaitait pour partager son mystérieux avenir.

Une angoisse le pinçait à l'idée qu'elle lui serait peut-être antipathique, mais, fermement, quel que fût le désespéré de sa situation, il était résolu, dans ce cas, à tout accepter plutôt que de contracter des liens qui lui répugneraient. Ce léger pacte qu'il faisait avec les événements le réhabilitait un peu à ses yeux.

« Si elle me plaît, ce ne sera plus un mariage d'argent... »

Cependant, il sentait bien que son moi intime avait subi une défaite morale. Sans connaître une femme, il s'habitua à l'idée de l'épouser, seulement parce qu'elle possédait des millions, et il se disait qu'il eût été très beau de penser différemment.

À huit heures, il revint chez sa vieille cousine. Entre-temps, usant d'un taxi qui l'avait transporté chez lui, à Versailles, il avait procédé à une toilette soignée et échangé son costume militaire contre un impeccable habit noir.

Quand Sophie de Fragon le vit entrer chez elle, elle ne dissimula pas sa joie.

– À la bonne heure, Rodolphe, vous êtes exact !

Il eut un piteux sourire.

– L'exactitude forcée de ceux qui ne sont plus maîtres de leur destinée.

– Allons, allons, ne vous posez pas en victime, mon ami. Vous avez, au contraire, toutes les

chances. La Providence est véritablement pour vous en cette affaire.

– Tant mieux, dit-il, la moindre difficulté m’eût encore paru un trop grand obstacle dans l’état d’esprit où je suis.

– Le principal est que vous vous soyez enfin décidé à ce mariage, fit la pratique cousine. J’ai vu tantôt M. de la Saponaire ; les choses sont arrangées avec lui et vous pouvez vous considérer comme agréé.

– Très flatté !

Elle haussa les épaules devant la mine navrée qu’il montrait.

– Quittez cet air lugubre, fit-elle en riant, ce n’est pas à un enterrement que nous allons.

– Si, répliqua-t-il, gravement, nous allons enterrer, ce soir, toute la bonne opinion que j’avais de moi.

– Bah ! le convoi sera de première classe, et il y aura tant de fleurs et de richesses répandues, que vous auriez mauvaise grâce à ne pas vous réjouir.

Il ne répondit pas. Sa parente ne semblait pas pouvoir comprendre la révolte intime qui le soulevait.

Ils prirent une auto qui, dans la nuit lumineuse des rues parisiennes, les emporta vers l'avenue d'Iéna, où habitaient les Saponaire.

Depuis un bon moment, une question harcelait Rodolphe, qui hésitait à la poser.

Il s'y décida, une rougeur fugitive aux tempes :

– Avez-vous fait connaître au tuteur de votre amie mes embarras d'argent ?

– Non ! fit-elle. C'était inutile ; je veux, d'ailleurs, que vous entriez le front haut dans cette famille.

– J'aime autant cela ; mais...

Il se tut, horriblement gêné pour poursuivre.

La vieille avait compris.

– Ne vous inquiétez pas de votre dette, Rodolphe. Les vingt-cinq mille francs que vous devez vous seront versés à temps.

- Et comment ? insista-t-il.
- Une de mes amies met cette somme à ma disposition. Elle exige seulement deux choses.
- Lesquelles ?
- Que vous soyez fiancé, ce soir, à Gilberte de la Saponaire. L'autre condition vise le remboursement futur.
- Et alors ?
- Elle vous donne six semaines pour payer.
- Six semaines. C'est dérisoire !
- Non, d'ici là, vous pouvez être marié.
- Allons donc !
- Avec de l'adresse et une fiancée qui ne demande qu'à vous adorer, il faudrait être sot, mon cher, pour subir de longues fiançailles. Votre empressement ne pourra qu'être flatteur, du reste.

Il se tut ; toute cette question pécuniaire lui donnait des nausées. Oh ! s'être mis dans la nécessité de débattre une si malpropre affaire ! Quelle dégringolade dans sa propre estime !...

Un silence était tombé entre eux. Tout à coup, Sophie de Fragon demanda :

– Avez-vous pensé à la bague ?

– Quelle bague ?

– L’anneau de fiançailles des Fragon. Vous devez l’avoir parmi les bijoux de votre mère.

– En effet ; mais je n’ai point songé qu’il pourrait être utile aujourd’hui.

– Étourneau !

– Bah ! si ce mariage doit se faire, il sera toujours temps de sortir cette bague du coffret.

Insouciant de ce détail auquel il accordait peu d’importance, il ne se tracassait guère ; mais la vieille femme tenait à ce que rien ne fît manquer le succès de l’entreprise si ardemment préparée.

– Du tout ! s’exclama-t-elle. Il ne faut rien remettre à plus tard. Puisque ce soir on vous présente officiellement à Gilberte, il faut que vous affirmiez vos liens de fiancé... l’anneau donné et accepté correspond, de part et d’autre, à un engagement d’honneur.

– Mais, puisque c’est impossible ! Je ne l’ai pas.

– Heureusement, j’avais prévu votre oubli... Tenez, fit-elle, en lui passant un minuscule écrin, voici la bague de ma mère ; elle doit ressembler sensiblement à celle que vous possédez, votre bisaïeul et mon grand-père étant les deux frères.

Il voulait refuser le don précieux entre tous.

– Je ne puis accepter que vous vous en dessaisissiez, ma cousine.

– Si. Je n’ai point d’enfant à qui la léguer, je serais heureuse de la voir au doigt de celle qui va perpétuer notre lignée. Prenez-la, Rodolphe, vous me ferez plaisir.

– Merci, dit-il simplement.

Il fit jouer le ressort de l’écrin et un cercle d’or, sur lequel un chiffre en émail bleu et une couronne de minuscules diamants se détachaient, apparut, merveilleux de finesse, sur le fond de satin blanc.

Rodolphe examina l’anneau avec émotion.

– Oui, c’est bien le pareil, murmura-t-il. Mon

père en retira un semblable du doigt de ma mère qui venait de mourir.

« Pour celle qui sera ma fille plus tard, dit-il en me regardant, les yeux pleins de larmes. Puisse-t-elle avoir les mêmes vertus que l'admirable compagne de ma vie qui vient de partir ! »

Le jeune homme ferma l'écritoire brusquement, et le glissa dans la poche intérieure de son habit.

La vue de cet anneau, en faisant revivre une scène inoubliable de son enfance, le bouleversait dans ses fibres les plus intimes.

Par une association d'idées toute naturelle en la circonstance, il songea à ce qu'avaient dû être les fiançailles de ses parents, si épris l'un de l'autre, à ce qu'auraient dû être normalement les siennes, à ce qu'elles allaient être en réalité...

Et une souffrance aiguë tordit son cœur et crispa son visage.

Pourtant, une amère satisfaction lui venait de se dire que, par un heureux hasard, l'anneau sacré de sa mère ne figurerait pas dans cette inique

parodie du mariage d'amour.

Il s'était rejeté brusquement dans le coin sombre de la voiture, si absorbé en ses pénibles réflexions, que Sophie de Fragon dut lui toucher le bras pour le tirer de sa torpeur.

– Nous sommes arrivés, Rodolphe.

Silencieusement, il sauta sur le trottoir bitumé et tendit la main à la vieille femme empêtrée dans les dentelles de son antique manteau.

– Nous voici enfin au seuil de la fortune, lui murmura-t-elle à l'oreille, en guise de merci.

Il ne répondit pas.

Les sourcils froncés, il regardait la maison où sa destinée allait se jouer.

IV

D'un rapide coup d'œil, de Fragon avait examiné la grande bâtisse de pierre qu'une cour pavée et une haute grille dorée séparaient de la rue.

Le large perron de marbre blanc, la lourde marquise ajourée, les lanternes forgées, le luxe sévère déployé dès l'entrée, semblaient accueillir de hautaine façon les modestes visiteurs. Le lieutenant eut de nouveau l'impression écrasante d'une trop grosse richesse à subir. Ses humbles quartiers de noblesse s'épouvantaient des millions qu'on leur proposait.

En un éclair, sa pensée juxtaposa son petit appartement au spacieux hôtel. Il revit sa table de travail, ses livres préférés, son étroite couchette où ses rêves de vibrante jeunesse se multipliaient, et un gros, un lourd soupir de regret s'échappa de sa poitrine oppressée.

S'il avait été seul, Rodolphe n'aurait probablement pas pénétré plus avant, et, sans souci de l'orgueilleux valet en culotte courte qui, du haut des marches, les regardait venir, il eût rebroussé chemin, et, le cœur allégé, se fût éloigné de l'imposante demeure.

Mais tante Sophie, le visage rayonnant d'orgueil, les narines frémissantes de joie intérieure, l'entraînait à sa suite. Elle connaissait déjà les aîtres et les choses ; rien ne troublait sa sereine quiétude.

Pourtant, si près du but, l'impatience la gagnait, et ses mains fébriles, dégrafant son manteau, s'énervaient au contact des brandebourgs entremêlés dans la dentelle.

Le domestique, impeccable, l'assistait respectueusement. Il devait avoir reçu une consigne, car il souriait, aimable, à la vieille femme.

– On attend Madame et Monsieur... Monsieur est dans son cabinet.

En même temps, il examinait à la dérobée le

jeune homme, qui, lentement, retirait son pardessus et le lui tendait.

– Allons, Rodolphe, pressez-vous un peu ! fit à mi-voix tante Sophie, qui piétinait sur place.

Mais elle le vit grave, un peu pâle, et son exaltation tomba.

Elle songeait qu'il ne lui fallait pas se réjouir trop tôt. Tant que Rodolphe ne se serait pas lui-même véritablement engagé, tout était à craindre de sa part.

L'accueil de M. de la Saponaire fut plein d'amicale bonhomie. Il se leva, installa Sophie près du feu et serra les mains de Rodolphe.

– Votre cousine m'a tant parlé de vous, cher monsieur, que j'ai l'impression de vous connaître depuis longtemps, et de renouer simplement, aujourd'hui, avec vous, d'anciennes mais amicales relations.

– Très flatté, balbutia Rodolphe, un peu gêné, malgré la cordialité de l'accueil.

– Je vous connais d'ailleurs d'autant mieux que je suis dans les meilleurs termes avec M.

d’Omble, votre colonel, un rude gaillard qui pense un bien infini de vous.

– Le colonel est indulgent pour tous ses officiers, répondit modestement de Fragon, détendu un peu par le nom de son chef, habilement jeté dans la conversation par M. de la Saponaire.

Celui-ci avait souri à la modeste réplique du jeune homme.

– Admettons alors que vous êtes un de ses favoris, conclut-il finement.

Puis, brusquement, changeant de ton et d’attitude, en homme qui n’aime pas à perdre son temps en d’inutiles paroles, il entra hardiment dans le vif du sujet qui les réunissait tous les trois, ce soir-là :

– Bref ! tout ce que M. d’Omble m’a dit de vous corrobore ce que votre cousine m’en avait dit elle-même ; je crois donc aller au-devant de vos plus chers désirs en vous déclarant que, plein de confiance en votre caractère, j’accueille votre démarche avec plaisir. Vous aimez ma nièce, je

sais que, de son côté, vous ne lui déplaisez pas ; j'aurais mauvaise grâce, sous de faux prétextes routiniers, à vous faire languir l'un et l'autre. J'ai toujours ri des parents imbéciles qui croient nécessaire de se faire prier, alors qu'ils sont enchantés d'avoir déniché un mari à leur fille.

Il se mit à rire, et Sophie de Fragon l'imita avec un peu d'exagération. On sentait qu'elle cherchait à le flatter.

Rodolphe avait acquiescé par politesse aux boutades de M. de la Saponaire ; il se disait, à part lui, que tous ces gens s'entendaient admirablement à le marier sans son consentement. Jusqu'à son colonel qui paraissait être du complot !

De toutes les paroles de son interlocuteur, le lieutenant n'avait retenu qu'une phrase, mais elle était marquée en lettres brûlantes dans son cerveau : « Vous aimez ma nièce, je sais que vous ne lui déplaisez pas... »

« Et je n'ai pas protesté ! », songeait-il amèrement, ne se reconnaissant plus dans le prétendant intéressé qu'il incarnait ce soir-là.

Mais ce n'était pas le moment d'analyser cette décourageante réflexion ; la voix du maître de céans résonnait de nouveau :

– Vous connaissez ma nièce ; je n'ai donc point à vous la dépeindre physiquement, faisait-il, en homme convaincu de ce qu'il avançait ; mais je tiens à vous mettre en garde contre certaine impression de malaise que son caractère pourrait vous faire éprouver tant que vous ne la connaîtrez pas plus intimement.

– Ah !

Il dressait l'oreille, vivement intéressé, se demandant déjà quelle tare morale on allait lui révéler.

– Oui, expliquait tranquillement le tuteur, Gilberte est sérieuse... trop sérieuse pour son âge. C'est une jeune fille très douce, très aimable pour chacun, elle est instruite, adroite musicienne, elle dessine à ravir ; mais elle est grave... presque glaciale ! Elle ne sourit que rarement et ne paraît songer qu'à des choses tristes. La vérité est qu'elle a été très affectée de la mort de ses parents, survenue brusquement, – je pourrais dire

mystérieusement – il y a deux ans.

– Comment cela ?

– Un matin, ils furent trouvés asphyxiés dans leur chambre par les émanations d'un appareil à gaz fonctionnant mal. L'enquête a conclu à un accident ; mais les premières constatations avaient fait supposer un suicide ou un crime ; si bien que le doute est resté dans l'esprit de Gilberte.

– Pauvre enfant ! fit de Fragon, apitoyé.

Le tuteur, pensif, ajouta :

– J'ai essayé de la distraire... je l'ai fait voyager ; mais elle ne s'y prêtait pas. Elle recherche la solitude... Elle me garde rancune même de ce que j'ai voulu la contraindre à changer de vie ; volontiers elle m'accuserait de sécheresse et d'indifférence... Je trouve qu'elle se confine trop en elle-même. À son âge, on peut et on doit réagir, que diantre !

Il avait parlé avec une certaine émotion, et de Fragon jugea qu'il devait être un fort brave homme.

« S'il n'a pas la confiance de sa nièce, se dit-il, c'est que sa tendresse aura, involontairement, été maladroite, ou que la jeune fille est tout simplement une petite pimbêche ! »

Et cette supposition qu'il se formulait n'avait rien d'agréable pour lui.

Sophie de Fragon avait cherché à excuser la tristesse de Gilberte.

– Mieux que tout raisonnement, le temps guérira la pauvre petite, acheva-t-elle.

– Le temps, oui ; mais surtout le mariage ! fit le tuteur, un peu lourdement. Un bon mari, des enfants solides, des devoirs sociaux... Elle comprendra qu'il y a mieux à faire que de ressasser des idées moroses ! Ainsi, mon cher enfant, continua-t-il en s'adressant à Rodolphe, vous voici prévenu ; ne vous chagrinez pas trop de ses airs tristes et de ses longs silences dont votre tendresse viendra facilement à bout. Évitez surtout de lui parler de tout cela. J'ai confiance en votre tact pour ne pas brusquer, du premier coup, ses sentiments et ses pensées.

– Soyez tranquille, monsieur, votre nièce trouvera en moi le plus respectueux et le plus attentionné des maris.

Il avait prononcé cette courte et énergique promesse d'une voix sincère et persuasive.

Voici qu'elle lui devenait sympathique, la petite fiancée toujours triste qu'on lui destinait.

Caprice du cœur humain, il la préférait esseulée et incomprise, dans ce grand hôtel silencieux, que brillante et adulée au milieu des fêtes et des plaisirs.

Le hasard faisait bien les choses qui rapprochait moralement par la faiblesse d'une part et la pitié de l'autre, la riche héritière et le laborieux soldat.

Sophie de Fragon avait mentalement enregistré la réponse de Rodolphe, et un grand soulagement lui était venu de voir qu'il s'engageait lui-même dans la voie désirée.

« Maintenant, il ne peut guère reculer. Ne vient-il pas de déclarer qu'il sera un bon mari ? »

Et elle souriait, ne cachant pas sa satisfaction.

Une question restait encore à soulever. Hubert de la Saponaire, avec la décision de langage qui semblait lui être habituelle, l'aborda le premier.

– Je n'ai plus, maintenant, qu'à vous parler de la situation financière de ma nièce.

Rodolphe se sentit rougir, mais il resta silencieux, évitant le moindre geste qui pût trahir son dédain maladroit ou faire croire à une joie contenue.

L'autre remarqua l'impassibilité du jeune homme et s'en étonna en lui-même.

Il mit donc un peu d'emphase à faire sonner les chiffres :

– La mort de mon frère et celle de ma belle-sœur ont mis Gilberte, leur unique enfant, à la tête d'une fortune de neuf millions... Après moi, ma nièce héritera également de tout ce qui m'appartient, soit près du double de cette somme... La dot de ma nièce est surtout composée de biens-fonds : le domaine de la Saponaire, celui de Varengewille, plusieurs maisons de rapport à Paris, et l'hôtel que ses

parents habitaient à Neuilly et qui est resté inoccupé depuis deux ans... M^{lle} de Fragon a dû vous parler de tout cela ?

Le lieutenant ne put éluder la question.

– En effet, je sais ! fit-il, simplement.

– Ce que vous ignorez peut-être, c'est que le désir de mon pauvre frère a toujours été de marier sa fille sous le régime de la séparation de biens. Voyez-vous un inconvénient à ce qu'il en soit ainsi ?

Un frémissement intime avait secoué Rodolphe... Cette condition lui paraissait humiliante pour sa probité. L'orgueil l'empêcha d'en rien laisser paraître.

– Je suis sans fortune aucune ; prenez toutes précautions qu'il vous plaira, fit-il, avec calme. Mon intention n'étant point de dilapider la dot de ma femme, il m'est indifférent que vous choisissiez tel ou tel régime.

– Alors, tout est pour le mieux : j'aime les affaires en règle, et je crois que nous avons abordé toutes les questions... Ah ! non !

J'oubliais...

– Quoi donc ?

– L'état militaire est peu compatible avec le genre de vie que vous êtes appelé à suivre... Vous devrez surveiller les intérêts de votre femme ; et votre présence sera souvent utile à Varengewille et à la Saponaire.

– Alors ?

– Il vous faudra donner votre démission.

– Avant le mariage ?

– Dame, oui !

De Fragon resta interdit.

– Je n'avais pas songé à cela, fit-il, lentement. J'aimais mon état pour lui-même. Si modeste que soit ma situation, elle me paraissait préférable à toute autre. Cette dernière condition me semble très dure.

Indécis, il hochait pensivement la tête.

Un éclair de dureté alluma les yeux du tuteur. Cet homme ne devait pas admettre que sa volonté fût discutée.

– À la réflexion, vous vous apercevrez qu'elle est indispensable, fit-il, avec une conciliante bonhomie.

Sophie de Fragon intervint.

– Enfin, mon cher Rodolphe, il vous faut examiner un autre point de vue ; hors de l'armée, vous aurez toute liberté et vous disposerez de beaucoup plus de temps à consacrer à vos travaux, pour les mener à bonne fin. Pour servir la France et arriver au succès, point n'est besoin d'avoir une épée au côté.

Elle avait touché juste.

– C'est vrai, reconnut le jeune homme, sans difficulté.

– Donc, c'est entendu ?

– Entendu.

Les deux hommes se serrèrent la main, comme s'ils venaient de débattre une vulgaire question d'affaire et non un mariage... l'avenir de deux existences !

– Maintenant, venez que je vous présente à votre fiancée.

Et le vieux gentilhomme, avec la même décision, les entraîna par une enfilade de salons qu'il traversait d'un air indifférent, mais dont le luxe, en dépit de son dédain de l'argent, en imposait malgré tout à Rodolphe.

V

Dans la grande pièce lambrissée d'or, Gilberte attendait, debout près de la cheminée.

Très longue dans sa robe sombre et collante, la physionomie grave, le coude appuyé sur le marbre blanc strié de veines foncées, la tempe posée sur son poing menu, elle semblait, orgueilleusement farouche, tenir tête à quelque démoralisante vision.

L'entrée des visiteurs lui fit à peine lever les yeux. Figée dans sa pose hautaine et calculée, elle resta droite, immobile, le pli dédaigneux des lèvres s'accusant encore sous le regard de Rodolphe, qu'elle sentait peser sur elle.

L'œil inquiet du jeune homme la détaillait sans scrupule, en effet.

Mais il vit les fines attaches, le cou mince et flexible, la peau très blanche, la taille élancée,

sans maigreur apparente, et il respira mieux : la femme qu'on lui souhaitait ferait une très distinguée M^{me} de Fragon. Il sentit que, certainement, il pourrait l'aimer.

Cependant, l'attitude de dédain dont elle ne se départait pas, piqua l'amour-propre du lieutenant, et, les présentations faites par le comte de la Saponaire, il s'inclina, un peu froid, devant la jeune fille, qui n'avait eu pour lui qu'un imperceptible salut.

Comme ils se redressaient, l'œil de Gilberte croisa celui du jeune homme. Si rapide qu'eût été la rencontre, celui-ci avait cru voir dans la prunelle de l'autre comme un éclair de défi.

Étaient-ils donc déjà ennemis ?

Instinctivement surpris, l'officier examina mieux celle qu'on lui destinait.

C'était bien la première fois qu'il la rencontrait, et elle lui était totalement inconnue. Il ne pouvait donc pas lui être apparu comme un adversaire prêt à se mesurer avec elle.

Son regard chercha à rencontrer de nouveau

celui de la jeune fille pour s'assurer qu'aucune hostilité ne s'y lisait réellement.

Il lui avait été pénible de sentir que, dès la première minute, il était antipathique à l'orpheline.

Mais les yeux de Gilberte demeurèrent obstinément fixés vers un autre point du salon, avec une telle affectation d'indifférence, que de Fragon, cinglé soudain dans son amour-propre, et sans même s'en rendre compte, se drapa dans une raideur un peu affectée.

Et les phrases volèrent entre les parents, sans que Gilberte et le jeune officier parussent s'apercevoir qu'il était question d'eux. La froideur prétentieuse de l'une n'avait d'égale que l'impassibilité de l'autre, et, sous ce masque de mondanité qu'ils s'imposaient par orgueil, leurs destinées se nouaient.

Une question directe que le comte de la Saponaire posait à Gilberte, prouva, par la rapidité avec laquelle ils tournèrent leurs visages de son côté, qu'ils se désintéressaient moins de ce qui se disait autour d'eux que leur attitude

pouvait le faire supposer.

– Je vous ai fait connaître, ma chère enfant, la recherche dont vous êtes l’objet de la part de M. de Fragon, et, après vous avoir consultée, j’ai cru pouvoir affirmer à celui-ci que sa demande serait favorablement accueillie par vous. Voulez-vous, à cette heure, ratifier mes promesses et lui dire, vous-même, que vous consentez à partager sa vie ?

Gilberte posa une seconde ses yeux sur ceux de son tuteur, et il parut à Rodolphe, qui l’observait, que ce regard avait quelque chose d’hostile, de haineux même. Cependant, très maîtresse d’elle-même, la jeune fille se tourna vers lui et le dévisagea tranquillement, l’éclair mauvais des prunelles éteint subitement sous une apparente assurance.

Après un court examen qui pesa lourdement sur les quatre personnes présentes, Gilberte rompit le silence en faveur du jeune officier :

– Mon tuteur vous a-t-il fait connaître, monsieur, les événements qui ont précédé votre visite ?

C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait ; sa voix parut à de Fragon doucement attirante et en complet désaccord avec la hautaine attitude qu'elle affectait.

Il fallait lui répondre ; mais M. de la Saponaire, lui faisant un léger signe, parla pour lui :

– J'ai tout dit à M. de Fragon, et il est au courant de vos malheurs, ma pauvre Gilberte.

Elle n'eut pas un regard pour son oncle, et, comme si elle n'avait pas entendu les explications qu'il fournissait, ses yeux demeurèrent rivés sur ceux de Rodolphe.

– C'est bien vrai, monsieur ; vous savez tout ?

– Oui, mademoiselle, fit doucement l'officier.

– Tout... les faits... les circonstances ? insista-t-elle.

– Tout.

– Et jamais vous ne reviendrez là-dessus ?

– Oh ! protesta-t-il, comment pouvez-vous croire ?

Mis en garde par M. de la Saponaire, et persuadé que Gilberte faisait allusion à la mort mystérieuse de ses parents, il mettait toute son âme dans sa protestation.

– Alors, fit-elle lentement, j’accepte de devenir votre femme, monsieur... et puisse votre loyauté ne jamais oublier la promesse d’aujourd’hui !

Sa voix avait sombré en prononçant ces derniers mots, et une détresse subite crispait son fin visage jusque-là impassible.

Elle tendit le bout de ses doigts à Rodolphe ; mais, comme celui-ci, respectueusement, allait les saisir, elle retira sa main et éclata en sanglots.

Le comte de la Saponaire se leva brusquement, et, avec un claquement de langue agacé :

– Vraiment, Gilberte, vous êtes peu raisonnable, remarqua-t-il. L’heure est mal choisie pour cette crise lacrymale.

Sa voix parut cingler l’amour-propre de la jeune fille. Elle redressa la tête, et, nerveusement,

essuya ses yeux rougis.

– Vous avez raison, monsieur. Je n’ai pas à pleurer aujourd’hui ; l’avenir, quel qu’il soit, ne peut me réserver rien de pire que le passé maudit.

Et, le visage redevenu calme et hautain, elle tendit de nouveau la main à Rodolphe.

– Pardonnez-moi, monsieur... ces pleurs sont les premiers, mais aussi les derniers que je verserai devant vous.

De Fragon était tout bouleversé de cette scène rapide, et, bien qu’on l’eût prévenu du caractère extrêmement triste de Gilberte, il ne parvenait pas à trouver naturelle cette subite crise de larmes.

De la méfiance naissait en lui, sans qu’il pût expliquer les mille suppositions qui passaient en kaléidoscope dans son cerveau enfiévré par tant d’événements inattendus.

Il prit la main que la jeune fille lui tendait, et, l’enfermant prisonnière entre les siennes, il questionna Gilberte à son tour, avec une sincère bienveillance :

– Vous a-t-on dit, mademoiselle, que j’étais

pauvre... très pauvre ?

– Je sais.

– Et malgré cela, vous qui pouvez prétendre aux plus hautes destinées, vous acceptez de devenir la femme d'un modeste officier comme moi ?

– C'est le seul avantage que me permette ma fortune, répliqua Gilberte, dont les yeux, malgré son énergie, s'obscurcissaient encore.

– Vous ne me connaissez pas... ou très peu, du moins.

– Nous avons toute la vie pour faire connaissance... D'ailleurs, on vous dit très bon, pourquoi n'aurais-je pas confiance ?

– Merci pour cette bonne parole, fit-il, pressant la petite main qu'il n'avait pas quittée. Mais, dites-moi encore, et cette question sera la dernière que je me permettrai de vous poser, est-ce librement que vous acceptez ce mariage ?

– Évidemment, répondit-elle, un peu énervée de subir cet interrogatoire.

En parlant, elle cherchait à dégager sa main

qu'il ne lâchait plus.

Mais il insista fermement :

– Aucune pression n'a-t-elle été exercée sur vous pour obtenir votre consentement ?

– Non, aucune.

– C'est donc de votre volonté seule que je tiendrai le droit de vous nommer ma femme ?

– Oui. Je désire voir conclure ce mariage.

Malgré les affirmations de la jeune fille, de Fragon n'était pas satisfait. Bien d'autres questions lui montaient aux lèvres. Cependant, se rendant compte qu'il ne pouvait insister davantage sans être ridicule, il accepta la situation.

Il se promettait d'interroger tante Sophie. Malgré ses airs d'ironie, il faudrait bien qu'elle parlât, celle-là !

Pour le moment, il continua de jouer son rôle de soupirant impeccable.

Sa bouche effleura les doigts fuselés qu'il tenait toujours.

– Le sort en est donc jeté : soyons unis et essayons d’être heureux l’un par l’autre.

Elle eut un sourire un peu triste ; puis, pour emplir la minute de transition qui allait suivre cette scène intense et précéder les phrases banales entre chacun, elle examina, avec un intérêt soutenu, l’anneau symbolique que Rodolphe venait de lui glisser au doigt.

Et, la première, d’un air de mondanité parfaite, elle trancha le silence gênant :

– Deux léopards rampants, ce sont les armes de Normandie, monsieur de Fragon : seriez-vous de la descendance de Rollon, premier duc de Normandie ?

VI

– Ainsi, Fragon, c’est bien exact, tu te maries ?

En cette fin d’après-midi, le jeune homme procédait chez lui à une minutieuse toilette qui s’éternisait dans des détails de puérile coquetterie, pendant que Verlaines, un jeune lieutenant de la même promotion que lui, allongé sur le divan de la chambre, suivait béatement des yeux les ronds de fumée d’une cigarette qu’il venait de rouler.

À la question de son camarade, de Fragon répondit brièvement :

- Je me marie.
- Et tu quittes l’armée ?
- Je la quitte.

L’autre resta pensif un moment.

- C’est étrange, murmura-t-il.

De Fragon se tourna vers lui :

– Qu'est-ce qui te semble étrange, Verlaines ?

– Ce brusque mariage et cette non moins brusque démission.

– Il n'y a là rien de drôle, pourtant ! fit, en riant, le jeune homme.

– Si, mon vieux, maintint le lieutenant ; c'est extraordinaire ! On ne se marie pas et on ne s'en va pas comme cela sans crier gare ! Au mess, tu as surpris tout le monde, et chacun m'assaillait de questions, parce qu'on me croyait au courant... ce qui, vu notre amitié, n'aurait eu rien que de très naturel.

Un peu de rancune perçait dans le ton léger que Verlaines affectait en parlant, et de Fragon sentit le reproche amical. Il eut un vague geste de regret, et, gêné, cherchant une explication plausible qu'il ne trouvait pas, il s'absorba dans la confection de son nœud de cravate.

– Enfin, reprit l'autre, je ne t'en veux pas de ta discrétion. Ainsi, je pourrais t'appeler cachottier et te reprocher amicalement le soin méticuleux

que tu as mis à me dérober tes projets ; mais je sais que je t'adresserais un reproche injustifié.

– Ah bah ! fit le nouveau fiancé, avec un peu de surprise. Et d'où te vient cette belle confiance en moi ?

– Tout simplement parce que, il y a seulement deux jours, tu ne pensais pas plus à te marier qu'à nous militer. Encore avant-hier matin, tiens, tu me parlais de tes travaux, de ton avenir, et tu concluais gaiement que, dans tout cela, tu ne voyais pas du tout place pour une femme légitime et pour le couple de marmots que tu comptes lui demander.

– J'ai changé d'avis, tout simplement, fit de Fragon, avec un pâle sourire.

– Oui, mais trop vite ! Et c'est justement cela que je trouve étrange !

Le jeune homme garda le silence. L'insistance de son camarade le mettait au supplice.

Verlaines devina la gêne qu'il faisait naître par ses questions et, bien que sa curiosité fût déçue, il trancha seul le sujet importun pour en aborder un

autre moins brûlant.

– Bref, mon cher ami, si quelque important événement a hâté ta décision, j’espère que ce n’est pas en étourneau que tu as disposé si brusquement de ta vie entière !... Quoi qu’il en soit, je te souhaite sincèrement le plus de bonheur possible et je te demande, pour ma part, de ne point oublier nos longs jours d’amitié, quand tu seras parti d’ici définitivement.

Une teinte d’émotion nuançait la voix mâle du jeune officier, et de Fragon, qui professait une véritable affection pour ce bon compagnon, vint à lui et serra fortement les mains qui se tendaient à la rencontre des siennes.

– Je pensais si peu à t’oublier, mon brave Verlaines, dit-il, affectueusement, que je comptais te demander de me servir de garçon d’honneur. Ce sera pour moi un réel bonheur de te sentir à mes côtés, ce jour-là !

– J’accepte ! s’écria l’autre, dont le visage se détendait joyeusement. Et vive la mariée ! ajouta-t-il, en lançant gaminement ses gants au plafond pour les rattraper ensuite au vol.

Pendant ce colloque, de Fragon avait achevé sa toilette.

Les deux officiers quittèrent la chambre et descendirent l'escalier.

Sur le trottoir, ils se séparèrent.

– Tu vas à Paris ?

– Au plus vite.

– Heureux mortel ! on t'attend, le cœur battant la générale.

De Fragon sourit.

– J'ignore si le cœur bat à coups redoublés, dit-il, mais je suis sûr qu'on m'attend. Pour un fiancé de deux jours, ne soyons pas plus exigeant.

Ils se serrèrent la main et chacun d'eux obliqua dans une direction différente.

On attendait, en effet, Rodolphe, à l'hôtel de l'avenue d'Iéna, M. de la Saponaire lui ayant, par un bref billet, rappelé que sa nièce et lui le verraient avec plaisir prendre place chaque soir à la table familiale.

Pour la première fois, le jeune homme allait

remplir auprès de Gilberte son rôle de fiancé officiel, et il n'était pas sans une légère inquiétude au sujet de l'attitude qu'il allait lui falloir prendre vis-à-vis de l'orpheline.

La jeune fille, maintenant que quarante-huit heures de réflexion l'avaient habituée à l'idée de devenir sa femme, allait-elle conserver en sa présence son air orgueilleusement dédaigneux de l'autre jour ?

Si oui, le jeune officier, n'éprouvant aucun trouble au cœur, aucun désir à la chair, ne se sentait pas d'entrain pour briser cette glace qu'on lui opposerait.

Il s'examinait intimement et, navré de se trouver si étrangement froid, il s'avouait sans volonté pour faire tourner les choses à son profit ou simplement les diriger dans une voie agréable.

Il avait consenti à ce mariage sans avoir fait nul effort pour le voir aboutir, et il s'apercevait qu'il accepterait avec la même inertie – il pensait insouciance – les événements qui en découleraient.

L'attitude de Gilberte serait la sienne, ses désirs seraient suivis sans qu'il tentât rien pour les modifier : quoi qu'il arrivât, il se croyait une force immense d'impassibilité et d'indifférence.

Néanmoins, de toute son âme, il souhaitait que tout s'arrangeât pour le mieux et que Gilberte, intelligemment, ne s'aliénât pas, du premier coup, le peu de bonne volonté qu'il tenait pour elle en réserve.

Son arrivée à l'hôtel fut saluée par les sourires obséquieux des domestiques qu'il croisa, et il en déduisit, avec satisfaction, que ceux-ci reflétant une partie de l'opinion des maîtres, l'accueil qu'on lui réservait serait meilleur que celui qu'il craignait.

Et il en fut ainsi effectivement

– Avancez vite, vilain retardataire ! s'écria aimablement le comte en venant à sa rencontre dès qu'il eut été annoncé.

– En retard ? dit plaisamment le jeune homme. Et moi qui craignais d'être indiscret en venant si tôt !

– Ma nièce vous dira que vous vous trompiez.

– Est-ce que vraiment mademoiselle, j’ai été assez heureux pour éveiller votre bienveillante attente ?

Elle se leva et lui tendit sa main à baiser.

– Mais certainement, monsieur, je vous attendais, fit-elle avec un pâle sourire.

Puis, comme si cet effort eût épuisé ses forces, elle retomba dolemment assise, et, silencieusement, reprit le tricot auquel elle travaillait lorsqu’il était entré.

Bourdonnant et cordial, M. de la Saponaire emplissait la pièce de ses questions banales et sans lien :

« À quelle heure avez-vous quitté Versailles ?... Quelle voie suivez-vous pour venir jusqu’ici ?... Comment votre colonel a-t-il accueilli votre démission ? »

Puis, c’étaient des explications confuses, inutiles, ou très longues :

« Nous dînerons, ce soir, tous les trois en complète intimité... J’ai vu tantôt votre cousine...

Le notaire de ma nièce, qui fut aussi celui de son pauvre père, sera des nôtres demain soir. Je tiens à ce qu'il s'occupe immédiatement du contrat... ces tabellions de malheur n'étant pas toujours prêts à temps... »

Et il parlait toujours... Mais, grâce à son verbiage, le tuteur réussissait à emplir les minutes d'attente précédant le dîner, et les jeunes gens pouvaient à loisir se taire et se concentrer dans leurs pensées intimes.

Rodolphe, ce soir-là, put mieux examiner la jeune fille que la fois précédente.

Il la détailla attentivement, surpris de la trouver si complètement semblable d'attitude à ce qu'elle lui était déjà apparue, et, cependant si entièrement différente par l'impression nouvelle qu'elle lui causait.

Elle avait la même raideur, la même réserve hautaine ; mais il sentait que cette raideur était affectée, que cette réserve n'était qu'un masque imposé par une dignité soucieuse de se renfermer en elle-même.

Tout, chez cette jeune fille, malgré sa force de dissimulation, indiquait la contrainte et le préparé.

Les longs cils se baissaient vivement sous les regards inquisiteurs de l'officier, mais ils n'en voilaient que mieux la détresse immense des grands yeux assombris qui se détournaient des siens.

Et ces lèvres pincées, qui ne semblaient connaître que le pli des ironiques sourires, ne se tendaient-elles si fermement que pour mieux cacher l'amertume qu'elles auraient accusée au naturel ?

Jusqu'à ce silence à peine coupé de monosyllabes, qui était pour de Fragon une révélation. Plus indiscrètement encore que le maintien, que les yeux, que les lèvres, la voix, par ses inflexions, aurait trahi ce que si farouchement l'âme tenait à taire.

Ému du peu qu'il déchiffrait sur ce visage féminin dont l'effort semblait tendu à dissimuler, le jeune officier se sentait devenir grave et soucieux.

Il n'arrivait pas à se mettre dans la peau du personnage qu'il incarnait : un jeune homme bien né qui épouse une héritière de bonne famille.

C'était réellement pour lui, petit officier sans le sou, une trop belle chance, et il cherchait le point faible de cette mirobolante aventure.

Deux jours de suite, aussitôt son service terminé, il était allé à Paris, chez Sophie de Fragon, pour la questionner. La vieille femme n'était pas chez elle, et l'officier avait vainement frappé et attendu à sa porte.

À ce dîner, où il eût dû être tout à la joie de se rencontrer avec sa riche et jolie fiancée, de Fragon restait pensif, l'âme inquiète et soupçonneuse, devant une énigme qu'il était persuadé qu'on lui cachait et qu'il avait pourtant le droit de connaître.

Des suppositions injurieuses pour la jeune fille effleurèrent son esprit, et, malgré lui, il interrogea des yeux la silhouette féminine.

Il dut reconnaître que rien, dans la personne ou dans l'attitude de l'orpheline, ne permettait un tel

soupçon. Le front était si pur, les grands yeux si droits, le visage si ingénu, la taille si flexible, que le moindre doute devenait un outrage, et Rodolphe convint qu'il lui fallait chercher ailleurs la solution du problème qui l'inquiétait.

Le repas ne se prolongea guère, malgré l'effort de M. de la Saponaire pour faire diversion aux visibles préoccupations des convives.

Ils passèrent au salon, Gilberte les précédant pour montrer le chemin, comme si elle avait tenu à éviter le bras que Rodolphe allait lui offrir.

Sa longue robe blanche ondulait harmonieusement autour d'elle, laissant deviner, au moindre geste, le buste ferme sur des hanches encore juvéniles.

De Fragon enveloppa d'un regard satisfait la forme féminine qui se détachait, très claire, sur les sombres ramages d'une tenture écartée de la main.

« C'est une jolie fille, vraiment ! », constata-t-il, agréablement flatté de songer que celle qui serait sa femme ne passerait pas inaperçue à ses

côtés.

Bientôt, dans le fumoir où ils s'étaient retirés pour finir la soirée, les deux jeunes gens restèrent seuls quelques minutes, le comte étant appelé au téléphone.

Il y eut entre eux, d'abord, un instant de silence gênant. C'était leur premier tête-à-tête, et l'attitude réservée de Gilberte rendait difficile un début de conversation.

Mais Rodolphe s'était levé. Il marchait en réfléchissant.

Contre son attente, voilà que sa nature combative se réveillait au contact de l'orpheline. Maintenant, il sentait le besoin de conquérir cette âme qui le fuyait, de la forcer à se répandre et à se confier, de détruire, enfin, cette atmosphère de mondanité et de surface dans laquelle elle s'enveloppait.

Et, tout à coup, il vint à la jeune fille.

– Mademoiselle Gilberte ? fit-il doucement.

Elle releva brusquement sa tête altière :

– Quoi ?

Ce mot fut jeté si rapidement, qu'il en était hostile.

De Fragon, que de généreuses intentions animaient, ne voulut pas remarquer la sécheresse du ton.

– Mademoiselle Gilberte, reprit-il de sa voix persuasive, puisque nous devons, dans un avenir prochain, vivre l'un auprès de l'autre l'existence intime des gens mariés, ne trouvez-vous pas, comme moi, que, dès aujourd'hui, il serait plus digne de nous de briser un peu avec cette impassibilité qui nous entoure, avec cette froide correction que nous affectons ?...

– Je n'affecte pas, interrompit-elle avec une certaine hauteur.

Il s'attendait si peu à cette orgueilleuse réplique, qu'il cacha mal sa stupéfaction.

– Vous n'affectez pas ! répéta-t-il lentement, comme si ces simples mots ne parvenaient pas à son esprit.

– Non, du tout ! affirma-t-elle avec la même brièveté.

Il posa sur elle, un long moment, ses yeux tristes qu'aucun dépit n'assombrissait pourtant.

– Alors, fit-il, très calme, pardonnez-moi d'avoir osé dire cela, puisque vous paraissez le trouver injurieux. Pardonnez-moi et permettez-moi de ne pas achever ce que j'avais commencé à vous dire... Mon audace pourrait encore vous fâcher !

Il se mit à rire et continua, se raillant lui-même :

– Quand je pense que, prosaïquement, j'allais vous demander de bien vouloir vous prêter à ce que, tous les deux, nous apprenions à nous connaître...

Si détourné qu'eût été son léger reproche, il avait frappé l'orgueil de Gilberte.

Elle arqua ses sourcils avec surprise et leva le nez vers son compagnon, qu'elle dévisagea.

Et, la voix soudainement plus douce, elle remarqua mélancoliquement :

– Nous connaître ! mais il me semble que, vraiment, nous n'avons plus rien à apprendre l'un

sur l'autre ! Votre nom, votre situation, votre famille, je sais tout cela. Que pourriez-vous encore me dire que je ne connaisse déjà ?

– Rien, en effet, mademoiselle, puisque cela vous suffit.

Le sourire dont il accompagna ses paroles ne dépassait pas ses lèvres.

Il était devenu très pâle, et, malgré sa volonté de rester indifférent à tout ce que pouvait dire et faire cette jeune fille qu'il n'aimait pas, il sentait en lui son sang bouillonner impétueusement devant cette indifférence qui souffletait son amour-propre.

Oublieux des singulières conditions qui l'avaient rapproché de la jeune fille, malgré la différence de leurs situations, il venait de laisser parler son âme.

N'était-ce pas son devoir de mettre entre eux un peu de sympathie ?

Rodolphe était en vérité un orgueilleux dont, en toutes circonstances, l'amour-propre criait toujours très haut.

Ceux qui le connaissaient intimement savaient qu'en dépit de sa susceptibilité il possédait un cœur loyal et une âme généreuse. Mais les autres s'étonnaient souvent de son ombrageuse fierté.

Et ce fut celle-ci que les paroles de Gilberte éveillèrent maladroitement. De Fragon crut que l'accueil glacial de l'orpheline voulait railler ses prétentions de fiancé. Ne venait-il pas, dans un but généreux de conciliation et de protection vis-à-vis d'une femme qui paraissait malheureuse, ne venait-il pas d'offrir le premier une amitié qu'on dédaignait ?

Dans un flot tumultueux, tout cela se présenta à son cerveau enfiévré. Il se crut ridicule, et eut la rapide vision de ses bonnes intentions tournées en dérision par Gilberte.

Le calme de la jeune fille lui parut injurieux ; son air hautain l'irrita et, sans que la saine réflexion corrigeât le désordre des pensées, il se dit que cette femme lui était odieuse et que jamais il ne consentirait à en faire définitivement la compagne de sa vie.

Heureusement, M. de la Saponaire revenait, et

sa rentrée dans le salon coupa court aux crispantes réflexions que se faisait le jeune homme.

Celui-ci, qui sentait le besoin d'être seul, loin de ces gens aux gestes calculés, profita de cette occasion pour prendre congé, malgré les instances du comte pour le retenir.

Il fut très digne dans son salut d'adieu à Gilberte, prenant soin de mettre, entre lui et elle, une certaine distance, afin qu'elle ne fût pas tentée de lui tendre la main et qu'il n'eût pas l'air de solliciter cette faveur.

– À demain ! lui dit amicalement le comte en se séparant de lui.

De Fragon ne répondit pas... il songeait que demain était loin et que, d'ici là, bien des résolutions pouvaient être prises... même celle de ne plus jamais revenir dans cette maison !

VII

– Mon lieutenant, il y a un pékin qui vous demande.

De Fragon, qui causait avec Verlaines, se tourna vers le soldat et, amusé par l'expression familière dont celui-ci s'était servi, il l'interrogea en souriant bienveillamment :

– Vous le connaissez, ce pékin ?

– Non, mon lieutenant, répondit l'autre sans s'émouvoir. Mais, peut-être que mon lieutenant sait... le particulier a une chic auto... même que le colon a examiné la carcasse en détail.

– Ah ! le colonel a...

Brusquement, le visage du jeune homme était redevenu sérieux :

« Un civil, une riche automobile, le colonel... allons, ce devait, ce ne pouvait être que le tuteur de Gilberte. »

Il prit congé de son camarade et, sans hâte, songeant que le comte de la Saponaire allait peut-être lui demander des explications sur le peu d'empressement qu'il mettait à retourner avenue d'Iéna, il gagna la grille de sortie à travers laquelle étincelait le vernis éclatant d'une luxueuse conduite intérieure.

De loin, en le voyant venir, le comte de la Saponaire, car c'était bien lui, en effet, lui fit un signe de main amical, et Rodolphe, ne voulant pas être en reste d'amabilité, pressa le pas pour le rejoindre.

– Je vous enlève ! lui cria le comte, en guise de bonjour.

– Oh ! pas ainsi, je reviens d'exercice.

L'officier montrait son uniforme qu'un peu de poussière souillait par endroits.

– Mais si, vous êtes très bien... D'ailleurs, si je vous lâche, je ne suis pas certain de vous retrouver autrement qu'en petit bleu !

Et comme de Fragon, ne saisissant pas l'allusion, le regardait interrogateur, il expliqua :

– Voilà cinq jours que vous nous expédiez des pneumatiques à votre place.

– J’ai été très occupé, répliqua laconiquement le jeune homme.

– Je sais, fit le comte, tranquillement. Vous avez passé vos soirées à jouer au bridge avec vos camarades.

Rodolphe sursauta et regarda son compagnon avec une surprise mêlée d’inquiétude. Mais il se rassura devant la mine débonnaire de celui-ci.

– Allons, mon cher ami, ne vous troublez pas, disait le comte en riant. Je viens de rencontrer votre colonel, qui, sans que je l’interroge, m’a dit son étonnement de vous avoir aperçu au mess ces derniers soirs. Pour le reste, rassurez-vous. Je ne viens pas vous couper la gorge : je devine trop bien quelque escarmouche entre vous et ma nièce. Cette grande étourdie ne ménage pas ses expressions ; j’en sais, parfois, quelque chose !

– Mais vous vous trompez, s’écria Rodolphe, généreusement ; M^{lle} Gilberte n’est pour rien dans mes préoccupations de ces jours-ci.

– Tant mieux, tant mieux... bien que votre protestation soit naturelle en la circonstance.

– Je vous assure...

Se faisant scrupule d'éclairer les doutes du tuteur, il insistait sur sa dénégation ; mais M. de la Saponaire, délicatement, l'interrompit :

– Soit ! Je dois reconnaître, d'ailleurs, que ma nièce observe la même réserve sur ce qui s'est passé entre vous deux. J'ai, cependant, constaté que votre absence l'étonnait les premiers jours ; puis, son étonnement s'est changé en inquiétude au point qu'hier, malgré ses grands airs d'indifférence, elle me disait...

Il s'arrêta brusquement et examina de Fragon, qui, soudain penché sur le moteur, semblait en regarder attentivement les dispositions.

Il secoua la tête, étonné, et, avec un peu d'ironie, remarqua :

– C'est joliment plus intéressant que ce que peut penser ma nièce, hein !

– Vous avez une merveilleuse voiture, monsieur ! répondit le jeune homme, sans se

déconcerter.

– Eh bien, montez... Vous allez faire plus ample connaissance avec elle en jugeant de sa rapidité.

Ce disant, il poussait familièrement l'officier vers l'auto. Mais celui-ci résistait.

– Non, vraiment, je ne puis paraître chez vous en cette tenue. Permettez-moi d'aller en changer et je vous rejoindrai aussitôt

– Soit, je vous accorde dix minutes. Où habitez-vous ? Je vais vous déposer à votre porte et vous y attendre.

De Fragon prit place dans l'automobile en souriant.

– C'est un véritable enlèvement ! fit-il remarquer.

– Le mot est juste et, ce faisant, j'obéis aux désirs secrets de ma nièce, répondit le comte, gaiement.

Il ajouta, avec un coup d'œil moqueur vers l'officier, qui se taisait :

– Si vous aviez fait attention à ce que je vous disais tout à l’heure, vous auriez appris qu’hier ma nièce fut d’une nervosité déplorable...

– Comment, M^{lle} Gilberte était malade ?

– Malade, non ! De mauvaise humeur seulement... Et à cause de vous, encore !

– J’en suis navré ; mais je ne vois pas en quoi j’ai pu lui déplaire.

– Cela, c’est autre chose ! Toujours est-il qu’elle m’envoya véritablement promener parce que je l’interrogeais à votre sujet.

– Que lui disiez-vous donc ?

– Je m’étonnais, sans sa permission, de votre insistance à ne point paraître ; de son côté, elle n’admettait point mon étonnement...

– M^{lle} de la Saponaire avait raison : mon absence était toute naturelle ! répliqua froidement le jeune homme.

– Eh bien, il paraît que non ! s’écria le tuteur, avec la même insouciance bonhomie. Aujourd’hui, Gilberte me reprochait mon indifférence à votre égard.

De Fragon regarda son compagnon. Il se demandait si celui-ci ne se moquait pas de lui. Mais, le plus tranquillement possible, le comte continuait ses confidences :

– Oui... on me disait que vous pouviez être souffrant, ou ennuyé dans votre service... mon devoir, paraît-il, était de m’informer... Bref ! si Gilberte ne m’a pas demandé de venir vous chercher, du moins a-t-elle trouvé tout naturel que je me décide, enfin, à venir prendre de vos nouvelles.

– Vraiment ! M^{lle} Gilberte s’est inquiétée de moi ? s’étonna Rodolphe.

Malgré lui, son impassibilité se fondait, et une obscure joie de revanche fermentait en lui à la pensée que l’orgueilleuse jeune fille pouvait se tracasser à son sujet.

Par avance, il escomptait son triomphal et ironique salut d’arrivée à sa fiancée... Oh ! le beau sourire railleur à opposer aux dédaigneuses attitudes !... Et cette intime satisfaction de n’être retourné auprès de la jeune fille que parce que celle-ci l’avait envoyé chercher !

Il avait l'impression d'avoir remporté une victoire, une importante victoire ! Mais ce dont il ne s'apercevait pas en revanche, c'était de sa propre inquiétude à l'égard de Gilberte. Depuis cinq jours qu'il la boudait, il avait sans cesse songé à elle, se demandant quels pouvaient être ses sentiments, ses pensées, ses regrets...

Il se croyait très fort de son succès, et toute sa vanité s'épanouissait à l'idée de l'avantage remporté ; pourtant, quand il fut en présence de sa fiancée, et qu'il vit la tristesse des grands yeux effarouchés qui s'efforçaient de sourire à sa vue, quand il remarqua le cercle bleuâtre des paupières gonflées par les récentes larmes, il n'eut pas le courage de jouir de son triomphe.

Il ne vit plus devant lui qu'une créature très faible, ployée sous une fatalité mystérieuse, et qui devait être véritablement malheureuse.

Et, bien qu'on ne lui permît pas de sonder cette souffrance ni d'en approfondir les causes, il n'en éprouvait pas moins une immense pitié pour celle qui la ressentait.

Ses doigts ne firent qu'effleurer la main que la jeune fille lui tendait, et, contre son habitude, il ne porta pas cette main à ses lèvres. Ce fut d'ailleurs le seul signe de rancune qu'il marqua ce soir-là.

VIII

– M. Délarinois demande si monsieur le comte veut bien lui accorder quelques minutes d’entretien.

De la Saponaire se tourna vers le domestique, et, d’un ton bourru, s’écria :

– Encore lui ! Qu’est-ce qu’il me veut ?... Et, naturellement, vous lui avez dit que j’étais là !

Et, pendant qu’obséquieux le valet ployait l’échine avec de vagues mots d’excuses, le comte ajouta pour Rodolphe :

– Délarinois est mon homme d’affaires. Il est malin et débrouillard ; mais il a la manie de m’inonder de comptes auxquels je ne comprends rien. Les chiffres de Délarinois ne sont pas apéritifs, je vous assure !

Il haussait les épaules et, bougonnant, se dirigeait vers la porte.

– Justement, j’avais une faim de loup, ce soir ! Attendez-moi, mes enfants ; je reviens tout de suite, le temps de l’expédier...

Il s’éloigna, et les deux jeunes gens restèrent seuls, une fois encore.

De Fragon, ennuyé de ce tête-à-tête qu’il ne souhaitait pas avec Gilberte, se tassait, mécontent, au fond de son fauteuil.

Décidé à ne point sortir des lieux communs dans sa conversation avec la jeune fille, il se demandait par quelle insipide banalité il allait commencer, quand, douce et ferme, la voix de sa compagne s’éleva la première, à son grand étonnement :

– Je suis heureuse de la visite tardive que reçoit mon oncle, puisqu’elle me permet de rester seule avec vous.

Il n’en croyait pas ses oreilles !

– J’en suis charmé moi-même, mademoiselle.

Le ton froidement poli dont il prononça ces mots fit lever sur lui deux yeux inquiets et suppliants.

– J’avais projeté de vous demander quelque chose, monsieur de Fragon... quelque chose à vous tout seul...

– Je suis à vos ordres, fit-il, plus doucement, et tout surpris de la voir rougir devant lui.

– La prière que j’ai à vous adresser est délicate, difficile à formuler. Soyez assez bon pour comprendre mon désir à demi-mot, et sans me demander des explications qui vous sont connues, mais qu’il me coûterait beaucoup de soulever avec vous...

Il s’inclina en signe d’assentiment, négligeant volontairement de paraître intéressé par ce préambule. Et, de son même air impassible et correct, il répéta :

– Je vous écoute.

Elle le remercia d’un sourire, lui désigna un siège auprès d’elle, et, avec un calme souverain que le rouge subitement accusé de ses joues démentait, elle continua :

– Nos fiançailles sont si récentes, que, vraiment, il serait surprenant d’avoir déjà

examiné la date de notre mariage. C'est pourtant de celle-ci que je désire vous parler.

– Elle sera celle qui vous plaira, et aussi éloignée que votre volonté peut le désirer.

– Éloignée... non, au contraire !

Il eut un mouvement dont il ne fut pas maître, et le joli visage de sa compagne en marqua le contrecoup par une contraction pénible.

– Oui, reprit-elle avec moins d'assurance, je désire vivement voir hâter cette date... Vous devez sentir l'atroce situation... je ne vis que de cauchemars... Enfin...

Elle prit une pause, et, sous les yeux étrangement interrogateurs de Rodolphe, elle acheva, avec un dernier effort :

– Enfin, je ne peux plus vivre auprès de mon oncle ! C'est crispant, c'est intenable... à devenir folle... C'est une souffrance au-dessus de mes forces. J'ai essayé, je n'en puis plus !

– Comment, M. de la Saponaire a le malheur de vous déplaire ? s'écria le jeune homme, avec étonnement.

– Plus que vous ne pouvez l’imaginer, avoua-t-elle.

De Fragon n’en revenait pas.

– Il me paraissait, à moi, un si excellent homme ! remarqua-t-il.

– Je l’ai longtemps jugé comme vous ; maintenant, je le connais.

Une lueur de haine passa dans son regard de reine.

– Oh ! être loin de lui, n’importe où, dans la misère même ! tout est préférable à ma vie actuelle.

Elle restait droite et immobile en parlant, mais, en dépit de sa volonté, des larmes mouillaient ses yeux, et un tremblement nerveux agitait tous ses membres.

De Fragon la regardait, très troublé. Il ne comprenait pas...

Il ne comprenait ni ses paroles amphigouriques, ni ses plaintes inexplicables, ni l’émotion violente qui la secouait à la pensée de vivre plus longtemps auprès du débonnaire tuteur. Et

tout cela était tellement opposé aux vilains soupçons qui, par moments, hantaient son cerveau, qu'il était presque heureux de voir ses suspicions s'aiguiller sur une autre piste.

Dès le début de l'entretien, il avait espéré qu'un peu de lumière jaillirait des explications de Gilberte, et lui soulèverait un coin du mystère qu'il sentait planer autour d'elle.

Mais rien ! L'énigme, s'il y en avait une, demeurerait plus ardue que jamais... à moins qu'elle ne pût être résolue aux dépens d'un parent dont, en réalité, il ignorait le véritable caractère...

Il restait silencieux, pétrifié dans ses pensées obsédantes :

« Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Pourquoi cette inimitié entre l'oncle et la nièce, entre le tuteur et la pupille ? »

Les suppositions se formulaient rapidement dans son cerveau acharné à découvrir la vérité.

Il crut être sur la piste en soupçonnant quelque affreuse question d'intérêt, comme il s'en dresse parfois dans les familles. Le tuteur avait peut-être

la main lourde quand il s'agissait des intérêts de sa pupille, et Gilberte, sans doute, ne le laissait pas faire ?

À moins que ce ne fût une question d'incompatibilité d'humeur, M. de la Saponaire était plutôt jovial, alors que l'orpheline paraissait se complaire dans des pensées démoralisantes.

Enfin, cette jeune fille si réservée, si renfermée, était-elle capable d'aimer et de se faire aimer ?

Il y avait aussi la question des parents morts accidentellement...

De Fragon, soudain, sursauta. Il venait de penser que Gilberte, probablement, devait soupçonner son tuteur d'être mêlé à leur mort.

Justement, dès le début de son entretien avec elle, la jeune fille avait supplié son fiancé de ne pas l'interroger et de la comprendre à demi-mot.

Elle était donc persuadée qu'il connaissait la question.

Or, de quoi était-il au courant, sinon de la mort mystérieuse des parents de Gilberte ?

Il s'agissait donc bien de ce sujet quand l'orpheline parlait avec haine de son tuteur et du désir violent qu'elle avait de le fuir.

Se pouvait-il que l'oncle put être mêlé à ce drame ? Rodolphe eût voulu pouvoir interroger, tout de suite, sa fiancée. Il sentait que là devait être la solution de l'énigme qu'il cherchait.

Mais, justement, M. de la Saponaire, lui-même, avait recommandé au jeune homme de ne pas évoquer ce sujet douloureux avec Gilberte.

Et de Fragon était trop généreux pour éveiller volontairement un chagrin chez l'orpheline ; trop délicat aussi pour la contraindre à formuler tout haut les soupçons qu'elle n'osait peut-être pas étayer en elle-même.

Cependant, ces réflexions firent du bien au jeune homme, car elles aiguillaient ses idées sur une piste vraisemblable, tout à fait étrangère aux vilaines suppositions qu'il avait d'abord cru possibles.

Comme sa rêverie se prolongeait, Gilberte l'interrogea, la voix ferme malgré son ennui

d'insister encore :

– Vous ne m'avez pas répondu, monsieur de Fragon ? Puis-je compter sur vous ?

L'envol de ses pensées subitement coupé, il regarda la jeune fille :

Et, heureux de comprendre mieux son attitude, il lui sourit :

– Qu'il soit fait selon vos désirs, mademoiselle. Nous nous marierons le plus tôt possible. Je vais en parler à M. de la Saponaire, tout à l'heure.

– Je vous remercie, et compte sur vous pour faire hâter la date.

– Je ferai tout le nécessaire pour cela.

Elle eut un pâle sourire de remerciement. Puis, plus confiante, elle causa avec lui sans raideur.

– Mon oncle vous a-t-il dit qu'il s'était occupé de vous auprès du ministre ? Vos affaires sont en règle, maintenant ; votre démission va être acceptée, et, en attendant, un congé exceptionnel vous libère de tout service.

– Je sais ; le comte m’en a touché quelques mots. Grâce à son aimable intervention, l’autorité militaire n’imposera aucun retard à nos projets.

– Alors, vous pensez que dans quinze jours... ou trois semaines... ?

– Quinze jours ! Mais jamais vous ne serez prête, mademoiselle ! Vos toilettes, votre trousseau, les invitations, la cérémonie... tout cela va vous donner beaucoup de mal et réclamer un temps infini !

Il s’effarait le premier devant un si court délai, alors qu’elle semblait envisager celui-ci avec sérénité.

– Mais si ! s’écria-t-elle. Tout peut être achevé pour cette date. Mes toilettes et mon trousseau sont commandés. Les invitations peuvent être lancées aussitôt la date fixée... demain, par exemple... Quant au reste, il y a de grandes maisons dans Paris qui se chargent de tous les détails ; c’est bien moins fatigant et beaucoup plus agréable que de tout décider soi-même.

– Oui, en effet, si vous préférez vous en

rapporter à d'autres.

Il s'étonnait de voir cette jeune millionnaire s'inquiéter si peu des multiples préoccupations d'un mariage mondain. Elle paraissait même se soucier fort peu des diverses cérémonies échelonnées qui précèdent le jour nuptial.

Il les lui rappela en souriant :

– Et les fiançailles officielles, le contrat, l'exposition du trousseau, le mariage civil ? Avez-vous pensé à tout cela ?

– Non, avoua-t-elle, franchement. Mais cela n'a aucune importance. Je suis en deuil de ma grand-mère maternelle, décédée il y a quatre mois, et nous sommes tenus à une extrême réserve... Pour le dîner des fiançailles, il a lieu après-demain soir.

– Ah ! interrompit-il. Je ne savais pas.

Il sourit ironiquement. Il trouvait délicieuse l'ignorance dans laquelle on l'avait laissé de cette chose importante.

Elle parut surprise.

– Vraiment, mon oncle ne vous a pas dit ?... Il

a décidé ce dîner tout à coup ; nous ne serons qu'en petit comité : une trentaine de personnes environ. Puis, pour la soirée...

– Il y aura également une soirée ? interrogea-t-il de son même air railleur.

– Oui, un bal, un lunch, je ne sais trop quoi encore !... Les amis seulement, deux cents personnes au plus...

Il se taisait, ne voulant pas préciser les pensées que son orgueil, à nouveau, faisait naître en lui :

« Est-ce que ça compte, l'opinion d'un fiancé qui n'a pas le sou ? A-t-on besoin de décider avec lui des dates ou des apprêts d'une fête, puisque ce n'est pas lui qui paye ?

Réellement, que ce fût M. de la Saponaire ou sa nièce qui eussent décidé de tout cela, ils ne se gênaient pas avec lui !

Sans se rendre compte des pensées de son compagnon, Gilberte continua :

– Moi, je ne voulais pas de cette fête... j'invoquais mon deuil et le charme de l'intimité. Mon oncle ne s'est pas rangé à mon avis... il

prétend que le monde critiquerait une trop grande réserve, et que j'aurais l'air de me marier clandestinement, comme une fille coupable qui épouse son complice.

De Fragon l'examina un instant, se demandant ce que cette imagination de jeune fille pouvait deviner des réalités cachées de ces choses dont elle parlait si naturellement.

– M. de la Saponaire a raison, remarqua-t-il, simplement. Votre situation de famille vous oblige à certaines corvées mondaines ; vous ne pouvez déroger.

Elle sourit.

– Alors, puisque vous êtes aussi de son avis, je n'ai plus qu'à m'incliner devant vos deux volontés.

Comme elle achevait, M. de la Saponaire entra.

– Vite, à table, mes enfants ! Nous causerons en mangeant. Je viens justement de décider beaucoup de choses à votre sujet.

IX

– Enfin, ma cousine, je vous trouve chez vous ! Voilà trois fois que je viens, en vain, frapper à votre porte.

– Si je ne vous ai pas répondu, mon beau cousin, c'est qu'apparemment je n'étais pas chez moi. À moins, ajouta-t-elle, avec un petit air persifleur, que vous ne me soupçonniez de n'avoir pas voulu vous recevoir.

– Ma foi, répliqua de Fragon, un peu bourru, je ne sais trop quelle supposition faire. Alors, pour être sûr de vous trouver aujourd'hui, je me suis fait délivrer une permission, ce qui me procure l'avantage d'arriver chez vous à une heure inattendue.

– Vous êtes un heureux mortel, Rodolphe, fit la femme, sans s'émouvoir de l'impertinent soupçon. M. de la Saponaire vous ferait obtenir la lune, s'il savait pouvoir la faire décrocher à votre

colonel.

– Je regrette de vous désillusionner, ma cousine, répliqua froidement de Fragon, c’est le commandant Marron qui m’a dit de partir aujourd’hui, et je crois que si je n’avais pu quitter Versailles dans la journée, j’aurais monté la garde, toute la nuit, à votre porte, plutôt que de ne pas vous voir.

– C’est donc tellement pressé, ce que vous avez à me dire ?

– Énormément.

Et, s’asseyant, puisque sa vieille parente ne le lui offrait pas, il remarqua, moqueur :

– Je m’incruste chez vous, ma cousine.

– Je vois, répondit-elle, en riant. Vous êtes de ceux qui ne font jamais une sottise à moitié.

Il sursauta :

– C’est une sottise que de venir vous voir ?

– Non ; mais je devine... vous trouvez le morceau trop beau et, avant d’y mettre les dents, vous venez me demander à quelle sauce il a été

préparé. C'est ça qui est une sottise !

– Je ne vois pas pourquoi ? protesta-t-il. Ma dignité...

– Laissez donc dormir votre dignité, mon cher Rodolphe. Vous oubliez que, l'autre jour, vous étiez affamé et aux abois. Il vous fallait vingt-cinq mille francs, ce même jour, ou c'était la mort. C'était un beau gâteau qu'une pareille somme, et il n'y avait pas de fausse dignité à me la demander et à l'accepter de ma main. Il paraît que morceau avalé n'a plus de saveur ! Maintenant que la dette est payée, vous êtes prêt à renier nos conventions et à me laisser dans l'embarras pour le remboursement qui m'incombe.

– Pardon ! protesta le jeune homme, avec indignation. Vous m'attribuez des sentiments que je n'ai pas.

– Alors, que venez-vous chercher ici ? M. de la Saponaire ne m'a pas caché votre manque d'empressement envers sa nièce. Il a dû aller vous relancer à Versailles.

– C’est justement à propos de ces choses que je viens vous trouver.

– C’est-à-dire ? fit la vieille, avec méfiance.

– Il faut que vous me fournissiez quelques explications...

– La sottise que j’annonçais ! Vous voulez connaître la sauce ?

– Eh bien ! oui. C’est tout naturel, après tout !

De Fragon s’énervait. Il s’était pourtant promis de rester calme, et de forcer froidement Sophie à s’expliquer ; mais l’ironie de la vieille fille le mettait hors de lui.

– Vous savez que les fiançailles ont lieu demain ? reprit-il.

– Ce n’est pas trop tôt ! répondit-elle, avec satisfaction.

– Cela me paraît, à moi, joliment précipité !

– Toujours votre même point de vue : un trop beau gâteau.

– Mais enfin, qu’est-ce que ça cache, une telle hâte ?

– Gilberte ne vous l’a pas dit ? fit la vieille, prudemment.

– Elle a fait allusion à son désaccord avec M. de la Saponaire. Elle a hâte d’être loin de lui...

– Je la comprends un peu. Il ne doit pas être commode tous les jours, le tuteur !

– Ce n’est pas une raison, remarqua de Fragon, avec un haussement d’épaules. On peut fuir un oncle sévère, sans pour cela engager sa vie avec un homme qu’on n’aime pas... qu’on méprise même, car elle n’a pas l’air d’avoir une haute estime pour moi, votre Gilberte.

– Ici, je vous arrête, mon beau cousin, protesta Sophie de Fragon, avec indignation. Votre fiancée est trop fière, c’est une vérité indiscutable ; mais elle ne vous aurait pas accepté, si elle avait eu le moindre mépris pour votre caractère.

– Alors, quoi ? fit le jeune homme, désarçonné. Vous croyez réellement que je ne lui déplais pas ? ajouta-t-il, déjà réconcilié avec la pensée de sa fiancée, si celle-ci lui était

favorable.

– Vous lui convenez, elle me l’a affirmé.

– Pourquoi reste-t-elle si distante, alors ?

– Elle ne peut pas se jeter à votre cou : elle a sa dignité féminine à respecter.

– Mais sa froideur ? sa tristesse ? ses silences indifférents ? Et puis, enfin, cette hâte ?

Il eut un geste d’impuissance douloureuse.

Il était rempli de bonne volonté pour mener à bien ce mariage qu’il avait accepté dans un moment de détresse morale inexprimable. Il était même disposé à aimer cette jeune fille dont le physique répondait à ses goûts. Mais il voulait le faire librement, en toute quiétude d’esprit, et non pas sous l’influence démoralisante d’une incertitude sans cesse renouvelée.

– Je vous assure, ma cousine, que je me fais beaucoup de mal avec ce mariage. Ma tête travaille, je fais des suppositions désagréables pour moi et injurieuses pour ma fiancée. Cela ne peut durer...

Sophie de Fragon vint vers lui et mit

maternellement la main sur son épaule.

– Je ne comprends rien à vos tourments, Rodolphe, fit-elle, avec une compassion qui n'était pas feinte, car les révoltes de ce grand garçon lui étaient chères. Vous avez la chance d'épouser une riche héritière : tous les hommes courent après un pareil mariage et bien peu l'attrapent. Puisque le destin vous comble, pourquoi ne pas vous réjouir ?

– Parce que je ne puis rien contre mon caractère orgueilleux et susceptible, avoua-t-il humblement. C'est plus fort que moi ! Ma dignité se révolte... peut-être sans raison. Il me semble aussi que ma conscience proteste et, cependant, je n'ai rien à me reprocher, hormis cette dette de jeu que vous avez payée. Pardonnez-moi, ma cousine, de récompenser si mal vos efforts... je dois vous paraître un naïf, ou un enfant, ou un ingrat ; mais, vingt fois par jour, j'ai envie d'envoyer tout promener.

– Ce serait une grosse bêtise, Rodolphe, que toute votre vie vous regretteriez.

– Oui... souvent je me le dis. C'est pourquoi

j'ai tenu à vous voir. Il faut que vous enleviez en moi le doute qui me torture.

La vieille femme resta songeuse un moment.

– Que voulez-vous savoir ? interrogea-t-elle.

– Les vraies raisons qui m'ont fait admettre dans cette famille.

Sophie de Fragon regarda son cousin avec inquiétude. La nature exaltée du jeune homme lui faisait craindre un éclat. Il fallait lui répondre prudemment, si elle voulait que ce mariage se fît. Et par-dessus tout, justement, la vieille femme tenait à cette union qui replacerait les Fragon dans leur ancienne splendeur.

– Le besoin de marier Gilberte se fait sentir depuis plusieurs mois, répondit-elle. Il y a mésentente complète entre elle et son tuteur.

– Depuis la mort mystérieuse de ses parents ?

– Oui, justement, affirma-t-elle en se rappelant les explications données à l'officier par M. de la Saponaire.

– Gilberte soupçonne celui-ci d'être mêlé à ce drame ? Peut-être même d'en être la cause ?

La vieille femme sursauta. Elle n'avait jamais envisagé une pareille éventualité. Mais, sur un tel terrain, il fallait encore ménager la susceptibilité de l'officier.

– Je ne sais au juste ce que suppose Gilberte, expliqua-t-elle avec circonspection. Cette jeune fille est très renfermée, très ombrageuse... Il est certain qu'elle pense beaucoup de choses qu'elle ne dit pas...

– Elle m'a avoué qu'elle ne pouvait plus vivre auprès de son tuteur.

– Et je ne vous cache pas, Rodolphe, que M. de la Saponaire en a par-dessus la tête de sa pupille, et qu'il est enchanté de vous passer la main.

Le jeune homme sourit. Une fois encore, son âme était rassérénée. Chose surprenante, il ne lui semblait pas qu'il pût souffrir de la mauvaise humeur de l'orpheline.

– Joli cadeau qu'il me fait là, le tuteur, si Gilberte a un caractère effroyable ! remarqua-t-il gaiement.

– Pourquoi se montrerait-elle désagréable avec vous ? observa doucement la vieille femme. Vous n’êtes mêlé en rien à ses querelles familiales ou à ses désaccords d’intérêt ; vous n’avez pas non plus connu ses parents... Enfin, je ne crois pas qu’elle soit par elle-même d’essence querelleuse : ses amies disent le plus grand bien d’elle et l’aiment beaucoup ; ses parents l’adoraient. Il n’y a que son oncle qui se soit heurté à son antipathie.

– Oui, et il est difficile, peut-être, de savoir d’où viennent les torts.

– Gilberte est trop fière pour accuser un parent... Plus tard, bien certainement, elle s’en ouvrira avec vous. Il vous faut patienter, Rodolphe ; mais, croyez-moi, hormis cette question intime, que vous ne devez pas chercher à soulever actuellement, il n’y a rien qui doive vous inquiéter.

L’officier parut satisfait de cette affirmation ; il ne demandait qu’à être rassuré. Il crut donc fermement tout ce que la vieille femme lui affirmait, sans même se rendre compte qu’à son

insu il avait dirigé lui-même les réponses de tante Sophie.

X

La soirée de fiançailles battait son plein à l'hôtel de la Saponaire, transformé subitement, comme sous le coup de quelque capricieuse baguette magique, en palais des Mille et Une Nuits.

La vaste salle, habituellement sévère avec ses lourdes tentures murales, apparaissait, ce soir-là, éblouissante sous le chatoiement d'or des guirlandes de fleurs lumineuses répandues par milliers jusque dans les moindres recoins.

Du dôme électrique, un ruissellement de tons étincelants tombait et noyait les femmes décolletées et les hommes en frac de soirée.

Aux sons bizarres d'un orchestre exotique qui jouait des valse fiévreuses et énervantes, les robes claires étroitement enlacées d'habits noirs, tournoyaient docilement en harmonie parfaite de mouvements glissants et souples.

Arrêté dans l'embrasure d'une fenêtre, que de lourds rideaux masquaient en partie, Rodolphe suivait d'un œil rêveur les couples qui dansaient.

Indispensable pantin de la comédie mondaine qui se jouait depuis quelques heures, il se sentait spectateur indifférent et étranger à tous ces gens réunis, pourtant, à cause de lui.

Avec lassitude, il se rappelait la réception, la présentation officielle, les mots vagues échangés avec « sa fiancée » assise à ses côtés à table, enfin les compliments exagérés que chacun avait cru devoir lui faire, et une véritable fatigue lui restait d'avoir subi tout cela sans charme comme sans grand intérêt.

Jamais, depuis qu'il venait avenue d'Iéna, il ne s'était senti si étranger et si éloigné de Gilberte que ce soir-là, où chacun prenait plaisir à réunir leurs deux noms et à vanter l'union de leurs destinées.

De loin, il apercevait la jeune fille qui, à l'autre-bout de la salle, causait avec animation dans un groupe de femmes resserrées autour d'elle.

Elle lui apparaissait très belle dans sa robe de mousseline blanche, qui l'enveloppait comme un nuage diaphane. Il se rendait compte qu'elle était désirable et digne d'être aimée ardemment... Pourtant, quelque raisonnement qu'il se tînt, il ne parvenait pas à mettre son âme à l'unisson de sa raison.

Gilberte avait été la planche de salut acceptée dans une heure critique ; par nécessité, il l'avait introduite dans sa vie ; mais, malgré la gratitude qu'il eût voulu ressentir à son endroit, la jeune fille restait, pour lui, celle qu'on lui avait imposée, celle qu'il n'avait pas choisie, celle, surtout, qui semblait dédaigner ses modestes efforts de conciliation.

Dans les quelques visites qui les avaient rapprochés, depuis la première entrevue, rien n'avait jailli entre Gilberte et lui pour resserrer le lien qui allait les unir.

Sa visite à Sophie de Fragon avait complètement dissipé les inquiétudes de l'officier, mais elle ne l'avait pas rapproché de la jeune fille, dont le caractère renfermé et

mélancolique ne se prêtait pas aux effusions.

Rodolphe aurait voulu ressentir pour sa fiancée autre chose que de l'indifférence ; il s'en voulait de ne pas éprouver un meilleur sentiment, et sa rancune, remontant jusqu'à elle, lui faisait un grief de n'avoir point su se faire aimer de lui.

Réellement, il s'apercevait qu'ils allaient au mariage, tous les deux, comme deux compagnons de chaîne qu'aucune affinité ne rassemble et qui sont obligés de subir, sans révolte, à défaut de plaisir, le sort qu'on leur impose.

Soudain, il tressaillit.

Tante Sophie, sa vieille parente, était devant lui.

– Pourquoi vous mettre ainsi à l'écart, mon beau neveu ? Et que veut dire cet air lugubre ?

Elle tombait mal. Les pensées de Rodolphe ne le prédisposaient pas à beaucoup de bienveillance pour celle qui avait préparé son mariage.

Il fut énervé de la voir à son côté, et répondit avec un ricanement moqueur qui était agressif :

– La joie ! Je suis écrasé de bonheur !

– Je l’espère bien ! répliqua-t-elle, sans remarquer son air persifleur. M^{lle} Gilberte est charmante et tout le monde vous l’envie.

– Oui, sa fortune rayonne autour d’elle !

La vieille femme secoua la tête, mécontente.

– Vous êtes un véritable ingrat ! Et qui plus est, un effroyable égoïste. Tout occupé de la haute valeur morale que vous vous croyez, vous méconnaissez le bon côté des gens et des choses. Gilberte méritait mieux pour époux qu’un petit officier sans le sou et endetté, encore ! Croyez-moi, mon pauvre ami, ne vous leurrez pas sur le chevaleresque de vos scrupules ; vous pourriez en devenir bête, et vous risqueriez fort de voir s’envoler les millions auxquels vous tenez beaucoup plus que vous ne voulez le laisser paraître.

Satisfaite de lui avoir décoché ce joli bouquet de compliments, elle le quitta avec un petit rire sec qui ressemblait à un grincement de crécelle.

Rodolphe n’eut pas le temps de se remettre de cette singulière algarade. Une voix féminine, dont

il commençait à connaître les inflexions hautaines, résonna derrière lui :

– Pas aimable, la cousine ! disait Gilberte, surgie il ne savait d'où.

De Fragon se sentit pâlir, car, tout de suite, cette certitude s'imposa à son esprit :

– Elle a tout entendu !

Son amour-propre masculin saignait à cette pensée. Encore sous le coup des méchants propos de la vieille femme, il s'imaginait que du ridicule en allait rejaillir sur lui dans la tête de Gilberte.

Incapable de prononcer un mot, il se tourna vers celle-ci.

Un mystérieux sourire aux lèvres, les sourcils écartés en une expression de dédain prononcé, elle regardait Sophie qui s'éloignait. Puis, lentement, elle porta ses yeux sur Rodolphe, sans que le pli amusé des lèvres se corrigeât.

Un instant, les deux jeunes gens s'examinèrent curieusement, et, tout à coup, le rire de Gilberte fusa, presque enfantin, au grand étonnement de l'officier, qui était accoutumé à la voir toujours

triste.

– Elle vous sermonnait, je crois ! C’était très drôle ; vous l’écoutiez, effaré et cloué sur place. Voyons, monsieur de Fragon, traînez-vous à mes genoux pour lui faire plaisir : elle a de si nobles sentiments que vous lui devez bien ça !

Malgré l’air subitement espiègle de la jeune fille, il ne se détendait pas, et sa physionomie restait sérieuse. Il se demandait, d’ailleurs, quelle part de gaminerie ou de raillerie il y avait dans les paroles de Gilberte.

– Je ne me suis jamais mis aux genoux que d’une seule femme, dit-il, gravement.

– Et c’était ?...

– C’était ma mère.

– Lorsque vous étiez tout petit ?

– Oui. Je l’ai perdue très jeune et il y a bien longtemps déjà.

Il y eut un silence ; puis, Gilberte demanda, presque provocante :

– Et devant moi, ne vous agenouillerez-vous

pas, vraiment ?

– Non !

– Même avec le prestige de mes millions ?
insista-t-elle, moins hardiment.

– Surtout à cause de votre fortune.

Leurs yeux se prirent un moment et, plus émus qu'ils ne voulaient le paraître, chacun d'eux chercha dans la prunelle de l'autre les secrètes pensées que leurs lèvres scellaient si farouchement.

Mais leur orgueil intense se dressait entre eux et ils s'opposèrent mutuellement un masque d'indifférence.

– Ainsi, reprit Gilberte après une pause, vous n'admettez pas qu'une jeune fille riche puisse être aimée ?

– Si. Toute femme possède en elle des charmes et des trésors de tendresse qui méritent d'attirer l'affection sincère... à la condition, toutefois, qu'elle veuille bien se rendre aimable !...

– Et je ne le veux pas, moi ? interrogea-t-elle,

avec un tremblement dans la voix.

Il eut un geste vague, la regarda fixement, mais garda le silence.

– Qui ne dit mot consent ! fit-elle, dépitée.

Il ne protesta pas et elle se sentit devenir toute rouge.

Elle souriait toujours, mais sa bouche se crispait et, sur son visage, si animé tout à l'heure, le masque d'amertume réapparaissait.

« Espères-tu donc un peu d'amour de ce mari choisi par ton oncle, ma pauvre Gilberte ? se disait-elle. Ne te leurre pas ; il n'y a plus guère de chances de bonheur pour toi : cet homme-là ou un autre ! Sois fataliste, « à Dieu vat ! » et ne t'en fais pas ! »

Ils restèrent l'un près de l'autre, unis en apparence comme en une même communion d'idées, mais ils ne se parlèrent plus.

Et, le regard perdu, envolés dans des songeries inconnues, essayant de suivre des pensées troublantes, de démêler des sensations nouvelles, ils laissèrent les minutes muettes s'amonceler.

À l'autre extrémité de la salle, une vieille femme qui les examinait se pencha vers sa voisine et fit remarquer avec conviction :

– Regardez les nouveaux fiancés ; sont-ils gentils ! Et comme ils ont l'air épris l'un de l'autre !

– Oui, un vrai couple d'amoureux !

XI

– Mademoiselle attend Monsieur chez elle... Elle m’a recommandé de faire monter Monsieur, aussitôt qu’il arriverait

Un peu étonné, Rodolphe suivit en silence la femme de chambre, qui lui fit gravir deux étages.

Il se demandait quel événement imprévu pouvait avoir décidé sa fiancée à cette intimité si en dehors de ses habitudes.

C’était la première fois qu’il allait pénétrer dans les pièces spécialement attribuées à Gilberte, et sa surprise se nuançait d’un peu de curiosité.

Une voix jeune retentit, presque gaie, saluant son arrivée, dès qu’il eut passé la porte d’un minuscule salon tendu de soie bleue et meublé de laqué blanc :

– Monsieur de Fragon, venez vite ! Je suis

contente de vous voir, cet après-midi ; j'avais si peur que vous ne veniez que ce soir !

Avec un bref coup d'œil autour de lui, Rodolphe s'était dirigé vers la chambre voisine d'où partait la voix. À la porte, il s'arrêta, interdit.

Gilberte, à genoux au milieu de la pièce, rangeait, dans une valise, de menus objets de toilette.

– Nous partons, vous voyez !

– Où ça ?

– En Normandie... à Jumièges. Ma tante du Flovert vient de mourir.

Et, de la main, elle lui montrait les vêtements de crêpe sur le lit, très bas, qui s'allongeait derrière elle.

– Elle était malade ? interrogea le jeune homme, poliment.

– Malade ? Non. C'est-à-dire qu'elle était toujours souffrante parce que très vieille.

– Alors, ce décès ne vous surprend pas trop ?

– Oh, non ! Pensez donc : quatre-vingt-deux ans ! Nous nous y attendions.

– Et c’est ce matin que vous avez appris ?

– Le régisseur nous a télégraphié... Elle s’est éteinte subitement cette nuit, dit la dépêche.

– Elle vivait seule ?

– Oui, au fond d’un vieux château qui sent le moisi l’hiver et le brûlé l’été. Elle refusait de le faire réparer, et les tourelles sont toutes lézardées... Vous verrez comme, malgré cela, la maison a grand air. Nous en ferons une résidence royale.

Elle s’arrêta, se tourna vers la femme de chambre qui, silencieusement, lui tendait des fouillis de dentelles soulignées de jours compliqués.

– Mais je n’ai pas besoin de tout ce linge, voyons ! Nous ne ferons qu’aller et revenir.

Et après une pause :

– Maintenant, Hortense, téléphonez à la modiste. Je ne comprends rien à son retard.

Puis, ce dernier ordre donné brièvement, elle essaya, les lèvres pincées par l'effort, de fermer la valise trop pleine.

– Je ne puis pas ! reconnut-elle au bout d'un instant, en jetant un regard de détresse à Rodolphe.

Il se pencha sans mot dire et ses doigts nerveux n'eurent qu'à toucher la minuscule serrure du sac pour en faire jouer le déclic.

En se redressant, il sentit peser sur lui le regard profond de la jeune fille.

– Vous ne me complimentez pas ? lui dit-elle avec un mystérieux sourire.

– Pourquoi donc ?

– Mais... j'hérite !

– Ah !

Malgré lui, son front se rembrunit.

– Mes compliments, en effet, mademoiselle, fit-il avec un peu d'effort.

Il se sentait tout triste de cette nouvelle fortune s'ajoutant encore à celle que sa fiancée possédait

déjà.

Pour être heureux, il ne faut pas tant d'or, et lui, qui eût préféré le simple bonheur au trop gros capital, semblait devoir ne connaître que ce dernier.

Un point de silence était tombé entre eux. Gilberte examinait son fiancé à la dérobée, et celui-ci semblait contempler gravement les riches ciselures d'un coffret à bijoux en argent.

La jeune fille se méprit sur les causes de la mélancolie de son compagnon.

– Ai-je besoin de vous dire, monsieur de Fragon, que le décès de ma grand-tante ne changera rien aux dispositions prises en vue de notre mariage ?

Il eut un geste vague d'indifférence.

– La date n'en sera pas changée, insista-t-elle étonnée. Nous gagnerons seulement à ce deuil de nous marier dans la plus complète intimité... avec nos témoins seulement.

– Tant mieux !

– Oh oui ! Si je vous avouais que la pensée de

cette corvée, heureusement évitée, a adouci considérablement la peine que me cause le décès de ma vieille parente.

Il sourit, plus par politesse que par entrain.

– Elles vous faisaient donc bien peur, toutes ces cérémonies habituelles du mariage ?

– Oh oui ! Ces gens qui viennent l'un après l'autre vous dire des choses qu'ils ne pensent pas. Ces hommes qui rient devant l'air plus ou moins bête de la fiancée et l'attitude souvent énervée, parfois assommée du futur mari. Ces femmes qui critiquent la toilette, le visage, le trousseau, les cadeaux, et ces jeunes filles dont les lèvres innocentes déchirent sans pitié les pauvres fiancés, comme si elles tenaient à se venger sur eux de ne point être à leur place ! Ah ! certes, je suis contente d'éviter tout cela ! Ce sera bien plus agréable à présent.

– Oui, fit-il pensivement. Notre mariage ressemblera à celui de deux amoureux ayant pour tout apport un cœur et une chaumière.

De nouveau, ils se turent, devenus graves, à la

pensée de leurs lamentables fiançailles, le cœur serré devant la perspective d'un avenir sans amour.

– Vous allez pouvoir m'accompagner là-bas ? interrogea tout à coup Gilberte que le mutisme du jeune homme semblait paralyser.

– Si vous le désirez, mademoiselle, fit-il sans élan.

– Mon oncle est parti ce matin, aussitôt la dépêche parvenue ici. Il m'a dit de prendre le train de six heures avec vous et Hortense. Si vous n'étiez pas venu cet après-midi, j'aurais envoyé Clément, avec l'auto, vous chercher.

– Je suis à votre disposition, affirma-t-il poliment.

La désinvolture de M. de la Saponaire le laissant voyager seul avec la jeune fille heurtait un peu ses préjugés ancien régime. À quelques jours du mariage, il n'est plus dans nos habitudes modernes de chaperonner les fiancés. Mais Rodolphe de Fragon n'arrivait pas à prendre son rôle au sérieux et, si près du but, Gilberte lui

paraissait toujours l'étrangère avec laquelle aucune familiarité n'était possible.

– Combien de temps resterons-nous là-bas ? s'informa-t-il après réflexion.

– Trois jours au plus... le temps seulement des funérailles et des autres formalités. Il n'y aura pas de complications dans les affaires ; je suis l'unique héritière de ma grand-tante, la sœur de ma grand-mère maternelle, morte elle-même il y a quatre mois.

– Je sais... Et vous savez à combien se monte ce nouvel héritage ?

Il posa cette question tranquillement et comme s'il n'y attachait qu'une médiocre importance. Pourtant, les paupières de Gilberte battirent en l'entendant, et son regard aigu s'immobilisa subitement comme dans l'attente de quelque chose de prévu.

– Un million environ, fit-elle avec détachement. Peut-être plus, je ne sais pas au juste.

– Un million ! dit-il à mi-voix.

– Oui, vous pensiez un chiffre plus gros ?

– Celui que vous me donnez me paraît énorme... si énorme même qu'il est de mon devoir de vous proposer...

Il s'arrêta, surpris que les mots si simples qu'il voulait dire lui coûtassent tant à prononcer.

– Me proposer quoi ? interrogea Gilberte dont le regard en oblique ne quittait pas son compagnon.

– Votre liberté, acheva de Fragon.

Ce mot, si petit en lui-même, parut jouer tout un drame entre eux. Le jeune homme restait sombre ; Gilberte ne s'attendant pas à cela, était devenue très pâle, et chacun d'eux maintenant évitait de regarder l'autre et suivait ses propres pensées.

– Vous me trouvez trop riche ? demanda d'une voix blanche la jeune fille, dont les lèvres tremblaient.

– Oui, beaucoup trop ! Et je me fais scrupule d'unir votre vie à la mienne.

– Parce que vous êtes sans fortune ?

– Parce que votre situation vous permet d'épouser un homme qui vous plaira, qui vous aimera et que vous aimerez.

Brusquement, des larmes montèrent aux yeux de l'orpheline. Elle courba la tête et alla coller son visage aux vitres de la fenêtre pour que son compagnon ne vît point sa subite détresse.

Quelques secondes passèrent. Rodolphe, qui attendait une réponse, se rapprocha de Gilberte immobile.

– Vous ne m'avez pas répondu, mademoiselle... J'ai conscience de ne pas être celui que vous auriez voulu épouser... Et j'ai peur...

Il s'arrêta, cherchant les mots justes.

– Peur de quoi ?

– Peur d'être toujours pour vous l'officier sans fortune qui a accepté un mariage trop riche.

Elle haussa les épaules.

– Et moi ? Ne serai-je pas aussi celle qui a dû vous épouser !

Il tressaillit :

– Qui a dû ? répéta-t-il, lentement.

– Évidemment ! Comme vous-même qui avez dû, bien certainement, vous plier aux désirs de tante Sophie.

Il se mordit les lèvres pour ne pas répondre quelque parole désobligeante.

– Je vous ai offert votre liberté, Gilberte ! remarqua-t-il froidement.

– Vous désirez surtout reprendre la vôtre ! riposta-t-elle avec vivacité.

Elle tournait vers lui un visage hautain sur lequel ne subsistait aucune trace d'émotion.

Pourtant, cette réplique si impulsivement jetée dérida de Fragon.

Ce fut d'un ton cassant qu'il reprit :

– Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Je vous offre de reprendre votre parole.

Elle hochait la tête avec orgueil :

– Faites ce que vous voulez et rompez avec moi, si telle est votre intention. Quant à moi,

jamais ! Je n'admets pas qu'on puisse revenir sur une promesse ou briser un serment !

En parlant, elle tournait autour de son doigt son anneau de fiancée, comme si elle avait voulu le consolider à sa place et empêcher qu'il ne le lui reprît. Ce geste, qui n'était peut-être qu'inconscient chez elle, fut remarqué de l'officier. Et, parce qu'il avait la superstition de certaines choses, il fut plus touché de cette muette protestation que des paroles véhémentes de la jeune fille.

– Soit ! comme il vous plaira !... Vous serez la femme d'un homme très pauvre, puisqu'il ne vous convient pas d'en choisir un autre.

Il demeura songeur un instant ; puis, obscurément content, peut-être, de la réponse de Gilberte, il vint vers elle et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

– Si vous saviez combien je voudrais que nous nous entendions ! Il serait si précieux, dans l'avenir, de pouvoir avoir confiance l'un dans l'autre !

– Alors, commencez par ne pas offrir de me rendre ma parole, fit-elle, avec un pâle sourire. Pour établir la confiance, il faut d’abord qu’une promesse soit sacrée.

– Je n’ai pas désiré reprendre la mienne, assura-t-il. Mais, devant cet héritage inattendu, il m’a semblé qu’il était de mon devoir de vous offrir votre liberté.

– Voyons, protesta-t-elle, pour une bicoque mal entretenue, et quelques rentes que me laisse ma grand-tante, vous voudriez me voir rompre des fiançailles ?... Ça vous paraît-il donc si important, un pauvre million de plus ?

– J’avoue, répliqua-t-il sincèrement et en riant, que, dans ma situation de fortune, un million me paraît une somme colossale.

– Eh bien ! fit-elle, en riant malgré elle, nous serons colossalement riches !

Et, secouant la tête :

– Si seulement cela donnait la certitude d’être un peu heureuse, ça serait parfait ! acheva-t-elle, mélancoliquement.

– Mais, pourquoi pas ? affirma-t-il avec entrain. J’ai confiance en la vie, moi !

– Alors, dépêchez-vous de me séparer de mon tuteur, pour que je pense un jour comme vous.

– Les temps sont proches, Gilberte, où je pourrai vous y convertir.

De nouveau, il portait la main de l’orpheline à sa bouche.

Mais elle retira négligemment ses doigts :

– Dépêchez-vous, monsieur de Fragon, d’aller faire vos préparatifs de départ, observa-t-elle.

– J’y file.

– Vous serez, sans faute, de retour à cinq heures ?

– Je vous le promets ! répondit-il.

Elle le regarda s’éloigner, songeuse, grave...

Cet homme, qu’elle ne connaissait pas, qui semblait vouloir se parer de beaux sentiments et qui, pourtant, acceptait de lui vendre son nom, était pour elle l’X mystérieux du destin.

Mais elle secoua les pensées douloureuses qui

l'envahissaient :

– Advienne que pourra !... Nous sommes entre les mains de la Providence qui a fait le nombre de nos joies plus grand que celui de nos douleurs. Demain ne peut pas être plus mauvais qu'aujourd'hui !

Et elle se prépara à passer son costume de voyage.

XII

Un grand chapelet de buis bruni enroulé autour des mains jointes, les yeux clos sous les bandeaux blancs qui auréolaient l'ivoire du visage et l'adoucissaient harmonieusement, la morte semblait dormir, allongée sur le lit très haut, que les serviteurs avaient dressé, suivant la coutume, dans la grande salle du château.

Près du lit, deux religieuses veillaient le corps. Assises, voiles baissés, dans une attitude d'intense recueillement qui les immobilisait, elles paraissaient, statues de cire, dormir pour le moins autant que la défunte elle-même.

De l'autre côté, un groupe de femmes, servantes ou paysannes, agenouillées sur le tapis, marmottaient des prières, que leur rude patois des campagnes transformait de pittoresque façon.

De longs cierges allumés et dressés dans de gros chandeliers d'argent éclairaient le milieu de

la vaste salle, sans parvenir à diminuer l'ombre entassée dans les coins.

Les murs, tendus de draps noirs semés de flammes blanches ; les doubles rideaux des fenêtres tirés pour intercepter le jour, tout concourait à assombrir la funèbre veillée.

Le visage caché dans ses mains réunies, le buste incliné sous le poids d'un chagrin sincère en face de la dépouille mortelle de la vieille femme qui l'avait si souvent gâtée, Gilberte était depuis longtemps en prières.

Une main, doucement posée sur son épaule, la tira de ses douloureuses méditations.

Et, tout bas, une voix masculine supplia :

– Ne restez pas ainsi, mademoiselle Gilberte. Venez prendre un peu de nourriture et de repos.

Elle tourna vers de Fragon deux grands yeux humides, clignotant à la lumière dans un visage livide.

– Je n'ai pas faim, fit-elle, avec des lèvres qui tremblaient.

– Néanmoins, ne restez pas ainsi.

Et les doigts musclés du jeune homme, la prenant sous le bras, la forçaient à se relever.

Il lui montra son manteau de voyage, son chapeau de crêpe, sa jupe humide que, tout occupée à ses devoirs vis-à-vis de la morte, elle n'avait pas même pris la peine de retirer à son arrivée.

– Voilà deux heures que nous sommes ici. Est-il raisonnable de garder si longtemps des vêtements mouillés ? Montez vite en prendre de plus secs.

Docilement, elle le suivait. Sur le seuil de la porte, pourtant, elle s'arrêta :

– Auparavant, implora-t-elle, laissez-moi mettre quelques fleurs sur le lit. Ces feuilles de lierre épinglées sur les draps blancs sont lugubres.

– Mais où prendrez-vous des fleurs, à cette heure ?

– Dans la serre.

Elle gagna le vestibule et, pendant qu'elle jetait une mantille sur sa tête, pour protéger son

petit béret noir de la pluie, elle ajouta, les yeux pleins de larmes contenues :

– Ma pauvre vieille tante adorait les fleurs ; ce seront les dernières que je pourrai mettre entre ses mains !

Ému et silencieux, de Fragon approuva de la tête. Le chagrin sincère de la jeune fille, ses larmes discrètes, le touchaient plus que de bruyantes démonstrations, et il se félicitait de connaître Gilberte sous cet aspect-là.

Quand l'orpheline ouvrit un des battants de la porte d'entrée, une rafale de vent la cingla à la face et s'engouffra avec un lent gémissement sous la voûte immense, qui craqua plaintivement.

– Ne m'accompagnez pas, monsieur de Fragon ; il fait trop mauvais et vous êtes nu-tête. Moi, je connais la route et, dans cinq minutes, je serai de retour.

– Ce n'est vraiment pas un temps, ni une heure, à être dehors ; mais, puisqu'il vous plaît de vous faire tremper, il ne me convient pas, à moi, de vous laisser affronter, seule, de pareilles

ténèbres.

Elle ne le remercia pas ; mais, pendant qu'il cherchait au portemanteau quelque vêtement à jeter sur ses épaules, elle tint la porte ouverte pour lui permettre de sortir.

Ils s'éloignèrent, pliés sous l'averse.

– Vous êtes sûre de vous y reconnaître, dans cette ombre ? interrogea Rodolphe, sans enthousiasme pour cette promenade nocturne.

– Nous prendrons un falot et les clefs chez le jardinier. Il habite, au bout des communs, l'ancien pigeonier que vous avez remarqué en arrivant.

– Comment ? le jardinier habite ici, et c'est vous qui prenez la peine d'aller cueillir des fleurs à cette heure ?

Elle haussa les épaules.

– Mais oui ; sa tâche journalière est finie ! D'ailleurs, il est vieux, ce brave homme, et il a des rhumatismes ! Vous ne voudriez pas que je lui impose une pareille corvée, par un tel temps ?

Soudain, elle trébucha sur un pavé glissant.

Elle serait tombée, si la main de son compagnon, en la saisissant tout à coup, ne l'eût remise en équilibre.

– Vous avez donc envie de faire plus ample connaissance avec les dalles de la cour ? fit-il, gaiement.

Elle ne répondit pas ; une gêne la paralysait, de sentir autour de sa taille le bras de Rodolphe, qui ne relâchait pas son étreinte.

Ils n'allèrent pas loin ainsi. Le petit pavillon habité par le jardinier se dressait à quelques pas d'eux.

– Pourvu qu'ils ne soient pas couchés ! fit Gilberte qui ne distinguait pas de lumière entre les interstices de la fenêtre qu'un rideau intérieur devait masquer.

Mais, dès qu'ils eurent ouvert la porte, une clarté blonde de chandelle allumée les frappa en plein et une voix jeune cria, accueillante et empressée :

– Grand-père ! C'est la demoiselle et son « amoureux ».

Rodolphe sourit, amusé du terme vulgaire, si gentil pourtant, prononcé par les lèvres rouges de la jeune paysanne.

– Mais ne dérangez pas votre grand-père, Marianne ! protestait l’orpheline. Allumez un falot et donnez-moi les clefs de la serre, c’est tout ce dont nous avons besoin.

Un vieillard apparut dans l’entrebâillement d’une petite porte. Il était tout cassé en deux par la longue litanie des travaux qui l’avaient, tout jeune, courbé vers la terre.

– Bonjour, père Martin ! jeta gaiement Gilberte à sa vue.

L’homme avait levé les bras au ciel.

– C’est-y Dieu possible, mam’selle Gilberte, d’vous voir si grande et si quasiment femme à c’ moment ! Vous que j’avons vue si petite et si mignonne qu’ c’était à crai qu’ vous n’ grandiriez jamais !

– Et me voici plus grande que vous à présent, fit aimablement l’orpheline que les exclamations du bonhomme amusaient

– Mais c’est vrai qu’ vous m’ dépassez d’au moins un pouce, à c’t’ heure. Et qu’ c’est ben pour ça qu’ vous allez vous marier maintenant.

– C’est Noël, le régisseur, qui nous a appris vos prochaines noces, expliqua Marianne qui dévisageait curieusement Rodolphe.

– Et pis, alors, v’là le jeune monsieur qui s’ra, avec vous, not’ maître, à présent ?

Le vieillard dodelinait de la tête en les regardant avec satisfaction.

– Oui, voici mon fiancé, fit simplement Gilberte en désignait son compagnon qui comprenait difficilement les mots à moitié mâchés du paysan.

Elle ajoutait aussitôt :

– Quand nous serons mariés, vous nous verrez quelquefois ici, mon brave père Martin. J’ai toujours adoré ce coin-là.

– Et c’est justice, vu qu’ ce sont des terres de premier ordre ! J’ serons ben contents tous, d’ vous voir souvent... Défunte not’ pauvre maîtresse devenait si vieille qu’on n’ voyait plus

d'jeunesse au château.

– Nous vous en ramènerons, père Martin.

– C'est ça ! Rien que d'avoir quelques jours, on est déjà tout rajeuni !

Il s'arrêta et, s'adressant directement au jeune homme, expliqua :

– Faut vous dire, monsieur, qu'ici on aimait ben mam'selle Gilberte, et qu'on était ben inquiets, l'année dernière, quand on a su qu'elle allait devenir M^{me} de Placeraud

Rodolphe tressaillit et, brusquement, tous ses efforts tendirent à bien comprendre le vieillard.

Celui-ci continuait, sans se douter du trouble qu'il causait à son interlocuteur et de l'angoisse subite qui envahissait la fiancée de celui-ci.

– Dame, monsieur ! on vous connaissait pas, s'pas ? Et on se demandait si vous alliez emmener not' jeune maîtresse chez vous, dans vot' pays, pour jamais nous la rendre. Les Pyrénées, c'est beau, qu'on prétend... j' dis pas non ! mais pour sû qu' ça vaut pas no' pays de Caux !

– Voici le falot et les clefs, nous allons vous quitter, père Martin, interrompit Gilberte, qui paraissait au supplice.

– La Marianne va vous accompagner ; a portera les fleurs jusqu’au château.

– Du tout, du tout ! Nous n’avons pas besoin de votre petite fille. Vous alliez, je crois, vous coucher quand nous sommes entrés. Eh bien, dépêchez-vous vite d’aller prendre du repos, nous vous avons assez dérangés comme cela !

Elle affectait beaucoup d’aisance dans son langage ; mais un observateur eût remarqué son visage altéré et le frémissement de ses mains.

– Bonsoir, père Martin ; bonsoir, Marianne. Vous trouverez demain vos clefs et la lanterne à l’office.

Avant de quitter le cercle éclairé de la pièce, elle jeta à la dérobée un coup d’œil sur de Fragon.

Elle le vit un peu pâle, un sourire amer au coin des lèvres ; et elle courba la tête, se sentant tout à coup très lasse et très découragée.

Les deux jeunes gens quittèrent le pavillon et, en silence, gagnèrent la serre, où, dans une température tropicale, une abondante frondaison s'épanouissait.

Gilberte en fit une ample moisson, sans que Rodolphe songeât à l'aider ou à lui offrir ses services. Il s'était arrêté près de l'entrée et, le coude sur un des gradins surchargés de pots, il semblait s'intéresser aux minuscules sillons tracés par la pluie sur les vitres poussiéreuses de la voûte transparente qui servait de plafond à cette lilliputienne forêt de plantes rares.

L'orpheline revint bientôt vers lui les bras chargés de fleurs.

– Je ne vais pas pouvoir refermer la porte. Voulez-vous prendre ce soin, monsieur de Fragon ? fit-elle en le précédant.

– Oui, répondit-il laconiquement.

De nouveau, ils s'enfoncèrent dans la nuit noire, sous la pluie qui redoublait d'intensité.

Les petits pieds de Gilberte se heurtèrent encore aux cailloux du chemin et, plusieurs fois,

elle glissa sur les pierres moussues de la cour ; mais Rodolphe ne parut pas s'en apercevoir, et son bras n'alla plus soutenir la taille qui fléchissait à chaque tourbillon de vent.

De retour au château, la jeune fille alla directement à la salle mortuaire.

Avant d'en franchir le seuil, elle se tourna vers son fiancé, qui, dans le vestibule, secouait ses habits dégoutants de pluie.

– Je vous remercie de m'avoir accompagnée là-bas, monsieur de Fragon. C'était une vraie corvée ; vous êtes trempé !

– En effet, répliqua-t-il froidement, il aurait mieux valu que je ne vous y suive pas !

Puis, sans remarquer la subite détresse des pauvres yeux qui s'emplissaient, tout à coup, de larmes, il obliqua vers l'escalier et monta, pour y changer de costume, à l'appartement qu'on lui avait réservé au premier étage.

XIII

L'enterrement devait avoir lieu à dix heures du matin, et l'horloge antique qui ornait le plus haut pignon du château venait de sonner neuf coups.

Déjà, la cour d'honneur s'emplissait de monde et, dans les allées latérales du parc, s'entassaient les véhicules de tous genres d'où descendaient sans cesse de nouveaux venus, voisins ou amis de la défunte, qui, ayant habité toute sa vie ce même coin de pays, était connue de chacun dans un rayon de plus de vingt kilomètres.

Rodolphe, étouffant dans l'atmosphère endeillée de la maison, était de bonne heure descendu de sa chambre pour gagner les hautes futaies de châtaigniers que, de sa fenêtre, il avait aperçues de loin.

La pensée absorbée par un même sujet, la lèvre amère, la physionomie soucieuse, il errait depuis dans les petits sentiers où la rosée

matinale scintillait en éclats de diamants.

Les quelques mots échappés la veille au vieux jardinier avaient troublé son sommeil.

– Gilberte avait dû épouser un M. de Placeraud !

Quel était cet homme dont il entendait le nom pour la première fois ? Quelles circonstances particulières avaient fait rompre ce mariage ?

Et pourquoi ne l'avait-on pas tenu simplement au courant de ces faits ?

Il n'y a aucun déshonneur, pour des fiancés, à rompre un projet de mariage qui ne répond pas à ce qu'ils ont prévu. Fallait-il donc croire qu'il y avait quelque chose de désagréable, pour Gilberte, dans cette rupture de fiançailles ?

Dans tous les cas, quoi qu'il y eût, M. de la Saponaire aurait dû lui en parler. Il est tout particulièrement désagréable à un homme qu'on puisse accoler le nom de sa femme à celui d'un autre, sans qu'il sache exactement ce que cela veut dire.

Toutes les suppositions sont permises, en

pareil cas, et de Fragon ne manquait pas d'imaginer le pire.

– Ah çà ! qu'est-ce qu'on me cache ? et que dois-je apprendre encore ?

Une rage le saisissait tout à coup contre lui-même, qui s'était mis dans la nécessité d'accepter un mariage présentant de si mystérieuses conditions.

– J'interrogerai Gilberte ; il faudra bien qu'elle parle !

Une ombre se dressa tout à coup devant lui.

Il reconnut, avec un frémissement intime, le père Martin.

« Il tombe à pic, celui-là ! » pensa-t-il.

Car, tout de suite, la pensée de le questionner surgissait en lui. Les premières paroles du bonhomme lui en ôtèrent l'envie.

– Bonjour, mon brave !

– Ben l' bonjour, mossieu ! J' suis ben content d' vous rencontrer.

– Et pourquoi donc ?

– C’est à cause d’ce qu’ j’ vous ai dit, c’te nuit. La Marianne affirme qu’ j’ vous ai causé des ennuis et c’était point mon intention.

– Je ne vous comprends pas.

Il comprenait fort bien, au contraire ! Mais c’était pour lui une vraie souffrance qu’on soupçonât sa blessure d’amour-propre.

– Dame ! mossieu, reprit le vieillard, humblement, faut m’excuser. J’savais ben qu’ vous étiez l’ promis à mam’zelle Gilberte, mais j’ connaissais pas vot’ nom et j’ vous ai pris... pour... dame ! pour l’aut’ mossieu qu’avait voulu épouser not’ demoiselle, l’aut’ année.

Maladroitement, le jardinier pataugeait dans ses excuses, qui irritaient de Fragon plus que les paroles irréfléchies de la veille.

– Votre erreur est compréhensible, mon brave homme, fit-il, avec un sourire qui ne dépassait pas ses lèvres.

– Mais ça vous a tout d’ même ennuyé.

– Du tout !

Et il affirma :

– J’étais au courant des projets nourris autrefois par M. de Placeraud, et vous ne m’avez rien appris que je ne sache déjà.

– Alors, c’est tant mieux !

Hochant sa tête grise, le vieux jardinier ajouta, tristement :

– J’étais bien peiné d’ songer qu’ j’avais pu nuire à mam’zelle Gilberte, qu’est une si bonne personne pour tous les braves gens ! Faudra que j’ lui présente aussi mes excuses, car faudrait pas qu’à crai qu’ j’ai parlé avec intention.

– Mais c’est inutile ! s’écria de Fragon, que cette insistance exaspérait. M^{lle} de la Saponaire ne peut vous en vouloir d’avoir parlé de choses connues. Je ne crois pas, du reste, qu’elle ait à être gênée d’entendre prononcer le nom de M. de Placeraud, et je pense qu’on peut, devant elle, parler de lui.

– Oh ! ben sûr !

Comprenant enfin, à l’air irrité de Rodolphe, qu’il aggravait son cas en voulant l’excuser, le jardinier restait interdit, les bras ballants.

– Que Mossieu m’ pardonne, j’ai jamais voulu rien dir’ d’pareil !

– Alors, n’en parlons plus ! Au revoir, père Martin.

– Au revoir, mon bon mossieu !

Le ton sec du jeune homme avait anéanti le vieillard, qui pensa :

« V’là un mossieu qui va m’en vouloir... c’est ma chance ! le futur maître ! »

Il resta pensif à regarder Rodolphe qui s’éloignait.

« J’ pouvais t’y me douter qu’il était si tant jaloux qu’ ça ! Les amoureux s’ font du mauvais sang pou’ rien, ben sûr ! Pis qu’ c’est lui qu’elle épouse, il a pas besoin d’ se faire de la bile, en pensant à l’autre ! »

Mécontent de lui et de chacun, de Fragon avait regagné le château à grands pas.

Il traversa la foule endeuillée, qui le dévisageait curieusement et chuchotait après son passage ; puis il pénétra dans le grand hall d’honneur, où les plus proches amis et la famille

se trouvaient réunis.

Gilberte vint à lui, dès qu'elle l'aperçut.

Sa longue robe de crêpe flottait autour d'elle, la grandissant et l'amincissant encore ; ses longs voiles noirs faisaient ressortir son éternelle pâleur en même temps que l'éclat fiévreux de ses prunelles de jais.

Le visage durci à sa vue, de Fragon la regarda venir, si harmonieusement délicate dans ses atours de deuil.

– Mon oncle vous cherchait, tout à l'heure, fit Gilberte, à voix basse, en l'attirant à l'écart.

– J'étais dehors, expliqua-t-il, brièvement.

– Oui, l'intendant, qui vous a rencontré ce matin, le lui a dit.

– M. de la Saponaire avait besoin de moi ?

– Il voulait vous mettre en rapport avec M^e Lecerf, le notaire de ma tante, pour que vous soyez tout de suite au courant de mes affaires, en Normandie... Ce sera autant de pris sur les explications à vous donner lors du contrat.

Quel mauvais génie souffle parfois la tempête sous nos crânes, alors que, bien souvent, il n'y a pas de réels motifs à cette effervescence ?

L'attitude de Gilberte, en parlant, était vraiment naturelle, et sa voix, aux inflexions tristes, n'avait certainement aucun désir d'être agressive ; il parut cependant, à la mauvaise humeur de Rodolphe, que la calme correction de sa fiancée tenait du persiflage.

« Elle me rappelle son argent comme elle jetterait un os à un chien dont elle craindrait les morsures ! »

Cette idée entra en lui si impérativement que tout son être en tressaillit d'orgueil blessé.

– C'est vous qui avez suggéré cette bonne pensée à votre oncle ? demanda-t-il, brusquement.

– En effet, fit-elle simplement, de son même air dolent. Mon oncle se plaignait du mal que ce décès, coïncidant avec notre mariage, allait lui donner, et je lui ai dit qu'il n'avait qu'à s'en remettre à vous du soin de prendre mes intérêts...

– Naturellement !

Elle ne parut pas entendre son exclamation ironique et acheva :

– Cette tâche ne vous incombera-t-elle pas définitivement, bientôt ?

La douceur de Gilberte ne le désarma pas ; son irritation était trop aiguë depuis quelques heures pour se contenir plus longtemps et, soudain, elle éclata avec le désir de blesser celle qui l'avait involontairement fait naître.

– Vous n'avez oublié qu'une chose, mademoiselle, répliqua sourdement le jeune homme aux paroles de l'orpheline ; c'est que toute cette partie financière de notre mariage ne me regardera jamais !

Il s'arrêta une seconde, cherchant quelle méchanceté encore dire à Gilberte, qui l'écoutait toute saisie.

Et il ajouta, avec un sourire mordant, cette pensée qu'il ressassait si péniblement depuis la veille :

– Je ne suis auprès de vous, tout bonnement,

que le successeur de M. de Placeraud !

Il avait parlé sous l'empire de la colère pour se soulager, en un besoin de formuler toute sa pensée, sans calculer la portée de ses paroles, et les regrettant à peine dites, parce qu'elles pouvaient faire de la peine.

Pourtant, il ne s'attendait pas à les voir produire un tel effet.

Le visage subitement bouleversé, sa fiancée avait reculé d'un pas et le fixait avec des yeux dilatés de stupeur.

Il crut qu'elle allait crier... le souffleter... le chasser peut-être. Mais il la vit porter ses deux mains à sa poitrine, puis à sa gorge, et, tout à coup, les deux bras battant l'air, elle tomba à la renverse, évanouie, sans qu'il eût le temps d'intervenir et d'amortir la chute.

Il y eut une minute de désarroi dans l'assistance. Chacun se précipitait vers le coin où gisait l'orpheline, sur qui se penchait Rodolphe, angoissé.

– Qu'est-ce qu'elle a eu ?

- Est-elle blessée ?
- Mais comment cela est-il arrivé ?
- Elle a dû se faire mal, en tombant ?

Toutes les exclamations se croisaient en brouhaha, sans retenue, malgré tout l'appareil funéraire de la place.

De Fragon, très pâle, se taisait ; une émotion terrible le serrait à la gorge, faisait frémir ses membres, l'atterraait tout entier, ne lui laissant que la force du silence.

Aidé d'un des hommes présents, il avait étendu Gilberte sur un des grands bancs de cuir rembourrés. Il agissait machinalement, presque inconscient.

Une douleur aiguë de remords se levait au fond de lui-même d'avoir mis l'orpheline en cet état, d'avoir déchaîné presque un drame ! Mais, en même temps, un lourd malaise l'enveloppait et le stupéfiait de ne point comprendre ce qui, dans ses paroles, avait pu si fort affoler Gilberte.

Si celle-ci fût revenue à elle, en cet instant, il lui eût certainement dit ses regrets de lui avoir

causé de la peine par des paroles inconsidérées, mais il l'aurait également interrogée sur la signification redoutable qu'avaient eue pour elle ces mêmes mots.

Et, comme chaque fois que le hasard lui découvrait en Gilberte une fiancée énigmatique, mystérieuse, qu'il ne déchiffrait pas, il souhaita d'être libre, dégagé de tout lien, loin d'elle, surtout ! bien à l'abri de ce mariage qu'il redoutait chaque jour de plus en plus.

Dans un effondrement momentané de toute sa volonté, raidie seulement à lui conserver une attitude correcte, en face de ces gens prêts à enregistrer ses moindres gestes, il entendit M. de la Saponaire rassurer tout le monde et affirmer que la fatigue seule avait eu raison de sa nièce, debout depuis la veille ; il vit les domestiques silencieux emporter la jeune fille toujours inanimée. Puis, un bruit de clochette, des prières dites à voix haute, des chants graves, un long défilé de gens apitoyés dont il serra les mains avec des gestes d'automate. Il suivit toute la cérémonie aux côtés du tuteur de Gilberte,

comme dans un cauchemar dont il ne devait conserver que de vagues souvenirs, ou comme devant un cinématographe qui se serait déroulé devant lui, dans un brouillard, sans qu'il pût en distinguer les contours. Son être physique était là où il fallait qu'il fût, mais son âme était loin, au-delà de tout ce qui l'entourait, et sa pensée plongeait dans un abîme profond, mystérieux... un abîme qui semblait s'élargir de plus en plus, entre sa fiancée et lui...

XIV

– Comment M^{lle} Gilberte est-elle, ce matin ? questionna de Fragon, le lendemain, dès qu’il aperçut M. de la Saponaire.

Celui-ci haussa les épaules d’un air grognon :

– Mieux, je pense !

Et tout à coup, s’arrêtant devant Rodolphe étonné, il scanda, croisant les bras :

– M^{lle} Gilberte a défendu sa porte ! « Elle a une forte migraine et désire ne voir personne », m’a dit la religieuse qui est restée auprès d’elle !... C’est ridicule !

Le jeune homme ne peut s’empêcher de sourire de l’air furieux du vieux gentilhomme, qui continuait :

– Ma parole ! J’avais l’air d’un intrus qui quémande un service qu’on ne veut pas lui rendre ! Figurez-vous qu’ayant voulu passer outre

à la ridicule lubie de Gilberte, la religieuse s'est dressée devant moi comme devant un pestiféré :

« Oh ! monsieur le comte ne voudra pas abuser de sa force pour *violier* le refuge virginal de sa nièce alors que celle-ci le supplie de la laisser seule ! »... Cette phrase pompeuse m'a tellement impressionné que j'ai tourné bride sans mot dire. Elle est tout simplement maboule, cette pauvre sœur !

Mais il vit l'air réjoui de son compagnon, qui avait du mal à garder son sérieux, et sa colère tomba subitement :

– Cela vous amuse ! On voit bien que vous n'avez pas failli *violier le refuge virginal* de ma nièce, vous ! Avec un pareil dragon à sa porte, Gilberte est bien gardée, je vous assure !

– Mais elle est peut-être réellement souffrante ?

– Du tout ! le docteur Mourieux l'a vue hier soir, et il m'a rassuré complètement : état nerveux par suite de fatigue, d'émotion ; vingt-quatre heures de repos et il n'y paraîtra plus.

– Alors, il n’y a qu’à attendre.

M. de la Saponaire eut un sursaut.

– Attendre ? Ah non ! Se figure-t-elle que je vais m’éterniser dans ce pays de sauvages ? Qu’elle le veuille ou non, je file ce soir ! Elle me rejoindra quand elle voudra.

– Tout n’est pas terminé, ici.

– Bah ! maître Lecerf s’en arrangera plus tard avec vous. Vous avez vu, hier soir, que les affaires de la tante de Gilberte étaient bien en ordre, cette vieille femme avait tout prévu ; pour quelques signatures à donner et des droits de succession à acquitter, je ne vais pas bouleverser mon existence et m’enterrer ici. Je pars ce soir.

– Alors, je partirai avec vous, ma place n’étant plus ici. Mais il est ennuyeux de laisser seule M^{lle} Gilberte.

– Ne vous inquiétez pas ; ma nièce est bien gardée et saura nous rejoindre avec, comme chaperon, une de ses gardes du corps. Avant deux jours, elle sera à Paris ; Mourieux est affirmatif.

De Fragon ne souleva pas d’objection ;

pourtant il éprouvait un réel malaise à ne pas être mieux fixé sur l'état de santé de Gilberte.

Il se faisait un scrupule de la laisser seule, entourée de soins mercenaires, quand, peut-être, elle était réellement plus souffrante que ne se l'imaginait son optimiste tuteur.

Il ne fit point part de ses craintes à celui-ci ; mais il se promit d'essayer de voir Gilberte, ou tout au moins d'obtenir des femmes qui l'approchaient un peu plus de détails sur son état. Justement, on venait prévenir M. de la Saponaire qu'un châtelain des environs demandait à lui parler.

– Dans ce satané pays, on ne peut vivre une demi-journée tranquille. Quand ce n'est pas un décès ou un mariage, c'est le curé ou un voisin qui viennent vous mettre à contribution pour d'inévitables corvées. Il n'y a qu'à Paris qu'on peut vraiment ne rien faire !

Sur cette boutade, il serra la main de Rodolphe et le quitta.

Le jeune homme le suivit des yeux

pensivement.

– Brave homme, bien certainement, formula tout bas sa pensée, mais combien léger et égoïste !

Ce que ne savait pas encore de Fragon, c'était l'inflexible volonté de fer au service de cette légèreté et de cet égoïsme, que cachait la bonhomie du tuteur de Gilberte.

Dès que celui-ci se fut éloigné, Rodolphe se dirigea vers l'appartement de sa fiancée.

Il éprouvait tout à coup comme une impérieuse nécessité de la voir, de lui parler, de la sentir bien vivante à côté de lui.

L'âme humaine a quelquefois d'étranges presciences qui lui font deviner les choses qu'elle ignore ou qu'on veut lui cacher. Le besoin irrésistible qui poussait Rodolphe à aller vers Gilberte tenait du pressentiment.

Rien dans l'attitude de M. de la Saporaine n'avait paru éveiller la méfiance du jeune homme et, cependant, au fond de lui-même, un sourd malaise, une vague appréhension subsistait,

l'étreignant d'une véritable souffrance physique.

Il alla donc vers Gilberte...

Il scruta profondément le visage de la religieuse qui apparut dans l'entrebâillement de la porte dès qu'il eut frappé à celle-ci. Mais, sous la cornette blanche, les traits de la sœur paraissaient figés dans une impassibilité sereine que rien ne semblait devoir émouvoir.

– M^{lle} Gilberte est souffrante et repose en ce moment, répondit-elle au jeune homme qui demandait à parler à l'orpheline.

– Veuillez lui dire que je sollicite d'elle quelques minutes d'entretien.

Elle secoua la tête.

– C'est inutile, mademoiselle est couchée et incapable de se lever.

– Mais je ne veux pas la déranger : je vais aller jusqu'à elle.

– Elle est dans sa chambre, monsieur, vous n'y songez pas !

Rodolphe sourit du ton choqué dont elle

parlait. Il se rappelait les termes pudibonds que M. de la Saponaire avait essayés, et il s'attendait à en être lui-même gratifié de semblables. Aussi ne se tint-il pas pour battu :

– Pardonnez-moi d'insister encore, ma sœur ; mais il me faut absolument voir ma fiancée. Ce que j'ai à lui dire ne souffre aucun retard.

Elle eut un geste de regret :

– M^{lle} Gilberte m'a déclaré ne vouloir recevoir personne ; je ne puis que vous transmettre son désir.

Il s'irrita soudainement de l'attitude froidement polie de la religieuse, qui ne semblait connaître que sa consigne, et il répondit du tac au tac :

– Fort bien, je prends note du désir de M^{lle} de la Saponaire ; mais, voulez-vous, ma sœur, lui transmettre le mien : et il est, je vous l'affirme, aussi impérieux que le sien !

La sœur leva les yeux sur le jeune homme et l'examina curieusement.

– Votre insistance n'est pas d'un galant

homme, monsieur, fit-elle d'un air pincé. Quels que puissent être les motifs qui vous guident, ils devraient passer après la santé de votre fiancée, et toute autre préoccupation devrait s'effacer devant celle-là.

– M^{lle} Gilberte est-elle donc si souffrante ?

– Évidemment. Elle est très fatiguée.

– Qu'est-ce que dit le docteur ?

– Il ne peut se prononcer : il craint qu'elle ne couve quelque mauvaise fièvre.

Rodolphe, qui ne songeait qu'à amadouer ce cerbère féminin en abondant dans son sens, fut abasourdi de la réponse alarmante en complète contradiction avec celle du tuteur de Gilberte.

Il voulut, alors, pousser plus loin son interrogatoire.

– C'est ce matin que le docteur Mourieux est venu ?

– Oui, ce matin.

– À dix heures ?

– Oui.

Cette fois, le mensonge de la religieuse était flagrant.

Le vieux gentilhomme lui avait dit que le docteur était venu la veille au soir ; d'autre part, Rodolphe, qui n'avait pas quitté le château depuis l'aube, était certain que le médecin n'avait pu y venir à l'heure indiquée – ou plutôt acceptée – par la sœur, il causait, d'ailleurs, avec M. de la Saponaire et celui-ci, déjà, lui avait parlé de la soi-disant visite du disciple d'Esculape.

Que voulaient donc dire ce mensonge et ces contradictions ? et pourquoi, depuis la veille à midi, Gilberte s'obstinait-elle à garder la chambre si mystérieusement ? Le boudait-elle ? Était-elle réellement malade ? Quelle maladie, alors, pouvait nécessiter un tel luxe de précautions ?

De nouveau, il sentit autour de lui l'ambiance de mystère dont s'enveloppait sa fiancée, et sa sourde irritation, trop longtemps contenue et refoulée, s'aiguisa jusqu'au paroxysme. Il eut conscience d'être un pantin ridicule que chacun bernait impitoyablement.

Alors, ce fut irréfléchi, irraisonné : l'homme

correct disparut en lui sous la tempête de la révolte qui le soulevait soudain.

D'un geste calme, mais ferme, énergique, il écarta de la porte la religieuse qui, surprise, n'eut pas le temps de le repousser et, sans la moindre hésitation, il traversa la première pièce et pénétra dans la chambre de Gilberte.

En un éclair, ses yeux firent le tour de l'appartement, examinèrent le lit non défait, visitèrent les moindres coins...

Et un rire moqueur, ironique, mais douloureusement déçu, pourtant, fusa sur ses lèvres...

La chambre était vide.

XV

Ce fut contre la religieuse, la seule personne présente en ce moment, que se tourna la déception que de Fragon venait d'essuyer.

– Ainsi, c'était pour cacher l'absence de M^{lle} de la Saponaire que vous m'empêchiez, si farouchement, d'entrer ?

Pâle et frémissant d'indignation, le jeune homme interpellait la sœur, dont l'impassibilité ne se démentait pas.

– J'observais la consigne que m'avait donnée l'oncle de votre fiancée, répondit-elle de son même air tranquille.

– Une consigne qui était un mensonge ! s'écria-t-il, hors de lui.

– Il y a des mensonges nécessaires au bonheur des familles.

Il haussa les épaules, véritablement hostile à

toute indulgence, son tempérament exclusivement franc ne connaissant pas les compromissions.

– Ah ! oui, les fameux accommodements avec le ciel, dont parlent les mauvais croyants ! Je suis de ceux qui repoussent le mensonge, quand il s’agit de berner un honnête homme !

Il ricana et sortit de la chambre, la tête en feu, ne comprenant pas encore ce que tout cela signifiait.

Dans l’escalier, il se heurta au comte, qui montait tranquillement, mains dans les poches et cigare aux lèvres.

Ce fut un obscur bien-être pour de Fragon que de se dire qu’il avait enfin un motif de demander des explications et qu’il allait pouvoir en exiger à l’instant même.

Sans ménagement, et presque provocant, il jeta :

– Vous allez, sans doute, chez votre nièce ?

La brusquerie des paroles et l’air étrange du jeune homme firent deviner au tuteur une partie

de la vérité.

Il répondit, éludant la réponse directe :

– Vous en venez, peut-être, vous-même ?

– Oui.

Un court silence suivit la brièveté brutale de ce mot. Puis, le comte parut prendre son parti de la fausse situation qu'il s'était créée.

Pensivement, il tira deux ou trois bouffées de son cigare et demanda :

– Alors, vous savez que Gilberte s'est éloignée ?

La simplicité avec laquelle il acceptait les événements calma l'agitation de Rodolphe.

– Où est-elle ? interrogea-t-il, plus calme.

– À Paris, à la maison.

– Depuis quand ?

– Depuis hier... À notre retour de l'enterrement, elle n'était déjà plus ici !

Ce fut au tour de Rodolphe de devenir songeur.

– Elle n’est pas partie sans vous avertir, cependant ?

– Non, heureusement ! Dans son coup de tête, elle a eu encore un éclair de raison !

– Elle vous a prévenu ?

– Par un court billet d’explications que la religieuse m’a remis l’après-midi.

– Pourquoi m’avoir caché ce départ ? Vous auriez pu m’en parler.

Le comte haussa les épaules et, avec une brusquerie empreinte de bonhomie, répliqua :

– Je me faisais scrupule d’intervenir dans votre querelle d’amoureux que le départ de ma nièce pouvait encore prolonger.

De Fragon eut un mouvement de surprise que son interlocuteur remarqua :

– Hé ! sans doute ! N’est-ce pas à la suite d’une discussion entre vous et ma nièce que celle-ci est partie ?

– M^{lle} de la Saponaire a présenté la chose ainsi ?

- Oui, à peu près...
- Voulez-vous me communiquer cette lettre ?
- Volontiers ; venez dans ma chambre, je vous montrerai ce petit mot. Nous y serons, d'ailleurs, mieux qu'ici pour causer.

En silence, les deux hommes gagnèrent l'appartement qu'occupait le comte au château.

Rodolphe marchait, rêveur, tête baissée, à peine remis de son violent émoi de tout à l'heure ; une détente, un apaisement intime le soulageant pourtant, tout à coup. La simplicité avec laquelle les événements s'enchaînaient et s'expliquaient lui était bienfaisante.

Il avait senti peser autour de lui la trame invisible d'une énigme douloureuse à éclaircir, et tout semblait vouloir se résoudre en une puérile querelle... une querelle d'amoureux, comme disait si bien le tuteur de Gilberte !

– Voici les explications laissées par ma nièce ; je ne sais rien de plus que ce qu'elle a bien voulu me dire. Voyez vous-même, et donnez-moi plus de détails, si vous le jugez à propos.

Sans mot dire, le jeune homme prit le papier que le vieux gentilhomme lui tendait, et avec une visible hâte, le parcourut rapidement :

« Monsieur,

« Je repars pour Paris, à l'instant, par le train de midi douze. M. de Fragon, sans même attendre que je sois sa femme, vient d'oublier, vis-à-vis de moi, ses engagements et ses promesses. C'était à prévoir de la part de celui que vous m'avez choisi pour mari !

« Il ne me convient pas de le suivre sur ce terrain spécial. Jamais je ne condescendrai à prendre l'attitude d'une victime ou d'une coupable, pas plus qu'à subir des reproches ou des soupçons.

« Après les explications que vous avez dû lui donner, M. de Fragon devait se tenir pour satisfait. S'il n'en est point ainsi, et s'il entend les choses différemment, veuillez lui rendre sa parole et le dégager complètement de toute obligation envers moi, nul ne devant agir par contrainte.

« Je désire qu'il en soit bien ainsi... Quant à moi, je suis prête à subir toutes vos colères, et je les attends !

« GILBERTE. »

De la stupeur passait dans les yeux de Rodolphe à mesure qu'il lisait le froid et sec billet de Gilberte à son oncle. Comme s'il n'en comprenait pas bien tous les termes hostiles, il se tourna vers celui-ci pour l'interroger.

L'air soucieux, M. de la Saponaire arpentait la chambre à grands pas.

– Eh bien, vous avez lu ? fit-il en rencontrant le regard du jeune homme.

– Oui. Mais je n'ai rien compris...

– Moi non plus. Ma nièce est folle !

– Pardon, M^{lle} Gilberte parle d'explications que vous avez dû me donner ?

– Vous les avez eues... C'était au sujet de ses parents et de sa tristesse permanente.

– Mais je ne lui ai nullement parlé de cela,

hier.

– Ce qui prouve bien qu'elle perd la tête.

– Pas du tout... Je crois, au contraire, que c'est nous deux qui ne nous comprenons pas.

Il dit cela posément, tranquillement, sans quitter des yeux son interlocuteur. Le comte eut un haut-le-corps de surprise et fit face au jeune officier.

– Questionnez-moi, dit-il brusquement. Que voulez-vous savoir ?

– Pourquoi le nom de M. de Placeraud, sur mes lèvres, a-t-il si étrangement troublé ma fiancée ?

M. de la Saponaire resta, à son tour, interdit.

– Vous lui avez parlé de cet homme ? demanda-t-il enfin, la voix changée.

– Sans doute !

– Et pourquoi ?

– Mais... incidemment !

– Alors ?

– Elle est tombée évanouie... vous savez le reste.

Il attendit un instant ; mais, comme le comte gardait le silence, il reprit :

– Voulez-vous me dire quel était cet homme ?

– Un de nos amis.

– Il devait épouser Gilberte, je crois ?

– Du tout ! protesta l'oncle violemment. Il souhaitait ce mariage, mais Gilberte ne voulait pas en entendre parler.

– Cependant, son trouble ?

– A une tout autre cause !

– Pardonnez-moi d'insister ; mais je voudrais connaître cette autre cause ?

– Eh bien, voilà ! Ce jeune homme a péri, sous ses yeux, dans un accident de montagne...

– Il est mort ? interrompit avidement Rodolphe.

– Oui.

– Il y a longtemps ?

– Quelques mois.

– Ah !

Il ajouta :

– Vous disiez donc ?

– Nous escaladions un coin de l’Oberland par des sentiers de chèvre très escarpés, et Gilberte était à côté de Placeraud lorsqu’il a glissé dans l’abîme. Elle fut prise d’une crise de nerfs, et je dus la faire transporter dans un poste de secours où elle est restée deux jours. En vous entendant le nommer, et je ne sais en quels termes ! – elle aura supposé que vous lui faisiez un crime de l’émotion, – naturelle pourtant ! – qu’elle eut alors. Ma nièce est orgueilleuse au plus haut degré ; vos soupçons l’auront mise hors d’elle. Voilà sa fugue et sa lettre enfin expliquées !

Il avait donné ces détails brièvement, avec un air réel d’impatience. Il était visible que la brouille des deux jeunes gens l’irritait plus qu’il ne voulait le laisser paraître.

Sans se soucier de l’énervement de son compagnon, de Fragon réfléchissait à ce qu’il

venait d'entendre. Il se remémorait, aussi, ses paroles de la veille que Gilberte avait pu, en effet, interpréter dans le sens indiqué par son tuteur.

– Ce n'est pas invraisemblable, constata le jeune homme à mi-voix.

Il reprit la lettre de l'orpheline, et la relut attentivement. Évidemment, tout ce qu'écrivait Gilberte s'expliquait normalement. Un seul point était en désaccord avec la vérité.

Sa fiancée paraissait croire qu'il était au courant de ses anciennes relations avec M. de Placeraud ; or, jamais le comte ne lui avait parlé de celui-ci.

Il lui en fit la remarque et l'autre haussa les épaules.

– Pourquoi vous aurais-je parlé de cet homme ? Il n'y a jamais eu de projet de mariage entre ma nièce et lui ! Dois-je aussi vous parler de tous ceux qui ont souhaité devenir le mari de Gilberte ? Est-il dans les habitudes d'évoquer à un fiancé la liste des prétendants à la main d'une jeune fille ? Il n'y a qu'une circonstance qu'on

doive relever : celle d'un projet accepté par la famille et ratifié par l'intéressée. Ce n'est pas le cas. J'ai toujours écarté de Gilberte cet homme indigne d'elle, et je vous affirme que ma nièce l'a toujours repoussé avec horreur. Enfin, Placeraud est mort, et je ne vois pas du tout quel besoin vous aviez d'évoquer ce nom auprès de votre fiancée.

Rodolphe eut un geste vague.

– Ici, les gens disent qu'elle devait l'épouser l'an dernier, et certains de vos serviteurs me prennent pour lui et me donnent son nom.

– C'est tout à fait ridicule et, au lieu d'en parler à Gilberte que vous injuriez d'un soupçon gratuit – voyez sa lettre ! – vous eussiez mieux fait de venir m'interroger : entre hommes, on remet les choses au point sans toutes ces exagérations féminines qui ne riment à rien !

De Fragon baissa la tête. En réalité, le tuteur avait raison, il avait été extrêmement maladroit en ces circonstances.

Ce fut la conscience de ses torts qui l'empêcha

de formuler de nouvelles questions.

Le vieux gentilhomme les prévint d'ailleurs... en lui mettant presque le marché à la main !

– Vous avez vu que ma nièce était prête à vous rendre votre parole ?

– J'ai vu, répondit laconiquement l'officier.

– Elle ne veut pas que vous l'épousiez avec une arrière-pensée.

– Elle a raison.

– Alors, que dois-je lui dire ?

– Voulez-vous me permettre de lui porter moi-même ma réponse ?

– J'aimerais mieux pas ! Deux orgueilleux, comme vous l'êtes tous deux, ne peuvent que se heurter maladroitement.

– Mieux vaut que ce soit tout de suite que plus tard.

– Mieux vaudrait que ce ne fût jamais !

– Préférez-vous que je me retire ?

Ainsi sèchement posée, la question voulait

presque une réponse affirmative.

Le comte eut la tentation de la donner. Il se retint pourtant, la pensée de sa nièce venant corriger ce que son impétuosité naturelle réclamait.

Il se contenta de hausser les épaules et, bougonnant, l'air moitié fâché, moitié indulgent, il accorda :

– Faites comme il vous plaira, je m'en lave les mains ! Vous êtes assez grands pour vous débrouiller, tous les deux, sans que je m'en mêle.

XVI

Laissant M. de la Saponaire à Jumièges, Rodolphe partit, à vingt-quatre heures de différence, par le même train que sa fiancée avait pris la veille.

Le comte n'avait pas essayé de le retenir jusqu'au soir.

– Arrangez-vous tous deux, lui avait-il dit, en lui serrant les mains, au départ. Ma nièce agit comme une petite sotte ; soyez raisonnable pour deux.

Et, comme si réellement il se désintéressait de la question, cette recommandation quasi paternelle avait été la seule réflexion qu'il eût risquée sur la brouille des deux jeunes gens, maintenant expliquée.

Dès son arrivée à Paris, Rodolphe se rendit avenue d'Iéna.

Voulant voir Gilberte loin de l'influence conciliatrice de son oncle, il ne prit pas même la peine de passer chez lui échanger son costume de voyage contre une tenue plus soignée, et c'est en feutre souple et souliers américains qu'il fit son apparition, à la tombée du jour, dans le petit salon bleu que nous avons déjà fait visiter aux lecteurs.

Gilberte eut un mouvement de surprise à sa vue, et il eut l'intuition qu'elle ne l'attendait pas, du moins si tôt. Il expliqua, tout de suite, sa présence à l'hôtel :

– M. de la Saponaire, après avoir cherché à me cacher votre départ, a bien voulu, ce matin, me communiquer votre lettre.

Elle rougit, brusquement.

– Ah ! vous avez lu...

– Oui, et cela valait mieux pour nous deux.

– Non ! mon oncle n'aurait pas dû.

– Ne lui reprochez pas cette communication ; c'est mon insistance qui l'y a contraint. Dans l'état d'esprit où j'étais, la franchise s'imposait.

Il y eut un court silence de gêne. Ils auraient voulu ne plus parler, craignant peut-être les mots qu'ils allaient dire.

– Vous êtes venu à Paris, sans mon oncle ? fit Gilberte, rompant la première le silence pénible qui planait lourdement.

– Je désirais vous voir... Votre lettre m'autorise à me retirer ; mais, avant de me décider, je tiens à m'assurer que telle est bien votre intention.

Le souffle court, Gilberte l'écoutait.

– Vous ferez ce qu'il vous plaira, répondit-elle, la voix enrouée.

– Réponse de Normande ! répliqua-t-il, en souriant. Votre lettre équivalait à un ordre de rupture ; est-ce bien ainsi que je dois la comprendre ?

– Je n'ai rien à retirer, ni à ajouter à ce que j'ai écrit, répondit-elle, plus fermement.

Elle se tenait devant lui, très droite, toute raidie dans sa pose impassible ; mais elle évitait

de le regarder et ses yeux, obstinément, fixaient le parquet.

Rodolphe l'examina quelques instants, sans mot dire ; une réelle hésitation se peignait sur son visage mâle ; dont la pâleur augmentait encore la gravité habituelle.

– Alors, mademoiselle, reprit-il lentement, et comme à regret, il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, car je ne me sens pas le courage d'écouter sans entendre, de regarder sans voir tout ce qui peut intéresser celle qui sera ma femme. Pardonnez-moi de n'avoir pas compris plus tôt le rôle neutre que vous teniez à m'assigner et, par conséquent, de vous avoir laissé croire, si longtemps, que je l'acceptais.

Il s'arrêta, lui donnant le temps de répondre, de protester ; mais, comme elle se taisait, le visage bouleversé et si pâle qu'il croyait la voir s'évanouir devant lui, il reprit, moins gravement, mettant presque une caresse dans sa voix :

– Quittons-nous en amis, voulez-vous, Gilberte ? Pour le monde, vous adopterez le prétexte qui vous plaira et je m'y conformerai ;

mais, pour nous deux, qu'il n'en soit pas ainsi : nos vies ont failli se confondre et nos projets d'avenir ont été les mêmes quelque temps ; rien ne nous a séparés que notre loyauté qui nous a montré à temps que nous ne nous comprenions pas... Gardons de nous un bon souvenir, voulez-vous, Gilberte ?

Il prit sa main et, ému réellement, la porta à ses lèvres.

– Adieu, Gilberte !

Il voulut laisser retomber la petite main glacée qu'il venait de baiser ; mais les doigts frêles demeurèrent rivés aux siens, et une étreinte lente, ferme, le retint prisonnier.

Il leva les yeux et rencontra le regard un peu railleur de l'orpheline.

– Comme vous tenez peu à moi, monsieur de Fragon ! À la moindre occasion, vous me mettez le marché en main.

Étonné, il protesta :

– Mais il me semble, mademoiselle, que c'est vous-même, cette fois...

Elle l'interrompt, haussant les épaules mutinement :

– Cette fois, je prends tous les torts à mon compte, puisque vous ne voulez en prendre aucun !

– Il ne s'agit pas de cela !... J'ai, au contraire, beaucoup à me faire pardonner, ayant eu le malheur de vous déplaire, hier !

Un nuage de mélancolie assombrit un moment le visage de Gilberte.

– Hier, il y a eu un malentendu entre nous ; n'en parlons plus, voulez-vous ?

Rodolphe n'en croyait pas ses oreilles !

– N'en parlons plus, répéta-t-il.

– Et soyons amis, fit-elle avec un pâle sourire.

– Soyons amis !

Elle vit qu'il la regardait, l'air songeur.

– Vous voyez, dit-elle, je tiens beaucoup plus à vous que vous ne le supposiez.

– En effet ! Et cela me surprend, répondit-il franchement.

Il s'arrêta ; puis, avec un sourire un peu triste, reprit :

– Vous ne m'avez pas habitué jusqu'ici à tant d'indulgence !

– Parce que je vous connaissais mal...

Un peu d'émotion fit trembler sa voix, et Rodolphe vit des larmes rouler dans ses yeux.

– Vous avez bien fait, monsieur de Fragon, continua-t-elle, d'agir ainsi, tout à l'heure. En voulant partir, en renonçant à m'épouser pour une simple question de dignité, vous m'avez obligée de reconnaître un coin de votre caractère que mon orgueil se refusait à voir. Cela m'a fait du bien de constater que je pouvais, sans déchoir moralement, mettre ma main dans la vôtre et devenir votre femme.

Il avait eu un mouvement d'intense surprise.

– Mais vous me méprisiez donc, que vous en doutiez ? s'écria-t-il, tout en frémissant.

– Ne m'en veuillez pas, fit-elle, humblement ; je reconnais que je me trompais. Voyez-vous,

ajouta-t-elle, car elle remarquait son air sombre, vous avez un grand tort à mes yeux...

– Lequel ? questionna-t-il si vivement qu'elle en sourit.

– Celui d'avoir été choisi par mon oncle.

– Mais, ce grief-là, je l'ai encore et je l'aurai toujours.

– Non... vous le perdez un peu tous les jours.

– Vraiment !

– Je vous sens si peu avec lui que je commence à croire que vous n'êtes pas contre moi.

Il ne répondit pas ; tout un monde de pensées se levait en lui aux paroles de Gilberte et, par une véritable ironie, plus la jeune fille semblait se familiariser avec lui et s'adoucir à son contact, moins il éprouvait de satisfaction ; cette demi-victoire lui paraissait bien maigre devant tout le chemin à parcourir encore jusqu'à l'intimité complète.

C'est que, malgré l'aménité du ton de l'orpheline, malgré la douceur de ses sourires,

malgré la cordialité de ses paroles, il sentait poindre l'effort et le conventionnel.

Huit jours, seulement, les séparaient de la date fixée pour leur mariage et, pourtant, jamais Gilberte n'y faisait allusion ; au contraire, on eût dit qu'elle prenait soin d'éviter tout sujet de conversation pouvant s'y rapporter, et Rodolphe, se conformant à cette attitude, préférait également feindre l'indifférence.

D'un autre côté, si l'orpheline, extérieurement, se pliait et se façonnait à son rôle de fiancée ; si elle semblait chaque jour devenir plus aimable, plus empressée, le jeune homme sentait bien que ce n'était chez elle qu'une façon d'être vis-à-vis de lui, un masque de bienveillance tout au plus, qu'elle adoptait en sa présence. L'ancienne Gilberte vivait toujours, non moins orgueilleuse et hautaine que jadis, et, pour s'en convaincre, il n'avait qu'à examiner son regard de reine aux éclairs d'acier, ses lèvres aux plis dédaigneux, son front impassible aux crispations involontaires.

Et toutes ces constatations que son moi intime, profondément sensitif, soulignait, le laissaient perplexe, hésitant, déçu par avance...

Quelle idée lui vint, tout à coup, d'évoquer leur future union ? Par besoin, peut-être, de constater, une fois encore, le profond détachement de Gilberte pour tout ce qui tenait à cette page si importante de leur vie... Besoin, peut-être aussi, de vérifier sa propre insensibilité ? Sans le reconnaître et sans s'en rendre compte, Rodolphe souffrait de la crainte de souffrir !...

– Avez-vous pensé, mademoiselle Gilberte, que, dans huit jours, à cette heure-ci, notre mariage sera un fait accompli ?

Elle tressaillit.

– Oui, fit-elle pensivement. Dans huit jours, ce sera fini.

– Et cette idée ne vous fait pas un peu peur ? l'avenir est si énigmatique !

– Je vous l'ai dit déjà : je ne crois pas que l'avenir puisse être plus méchant pour moi que le

passé maudit.

Le front grave, elle laissa errer ses yeux dans le vague, vers la fenêtre ouverte, qui laissait voir, pas très loin, la croix sévère d'un clocher d'église.

Et plus bas, avec une sorte de foi mystique, elle acheva :

– Peur, pourquoi aurais-je peur ? N'y a-t-il pas pour chacun un refuge suprême quand on souffre trop ? Ne sommes-nous pas maîtres de trancher le fil de notre existence, quand celle-ci devient trop à charge ?

– Oh ! protesta-t-il, comment pouvez-vous parler ainsi ?

Elle le regarda de ses grands yeux élargis, puis elle sourit tristement.

– C'est vrai ! avoua-t-elle. C'est fou de dire ces choses-là ! Pourtant, si vous saviez comme j'y ai pensé souvent depuis deux mois... Mais vous m'avez un peu réconciliée avec l'existence, et je me suis dit qu'il serait toujours temps d'avoir recours à ce remède... plus tard, quand

j'aurai perdu tout espoir d'une miette de bonheur.

Il allait protester, lui affirmer que tous deux, avec un peu de bonne volonté et d'indulgence, ils pourraient se faire une petite vie calme, tranquille, douce, sereine, d'où les joies ne seraient pas exclues. Mais elle arrêta son élan :

– Non ! ne me dites rien, car je me suis tenu le langage que vous alliez me faire entendre. Le futur ne nous appartient pas, nous l'ignorons ; il sera ce qu'il doit être ; ni vous ni moi ne pouvons le changer.

– Théorie de musulman.

– C'est aussi la mienne, bien que je sois profondément chrétienne.

– Chrétienne ! Et vous parlez de mort volontaire !

– C'est bien pour ça que je dis : il est fou de penser à cela !

– Alors, n'y pensez plus jamais.

Elle sourit et promit :

– J'essaierai.

– Et soyons amis... toujours !

– Oui... toujours !

De nouveau, ils se turent, l'âme étreinte de gravité.

La nuit venait. La troublante lune profilait son croissant de feu dans les cieux où pointillaient déjà de mystérieuses étoiles.

Gilberte tourna les commutateurs électriques.

De Fragon ne pouvait rester plus longtemps. Il partit après quelques phrases d'au revoir, assez affectueuses.

Tant qu'il put la voir, penchée sur la rampe de l'escalier, elle le suivit des yeux, un sourire aimable et stéréotypé sur les lèvres. Mais, quand le bruit de la lourde porte de l'hôtel, se refermant derrière lui, fut parvenu jusqu'à elle, ses traits charmants se détendirent, et une lassitude extrême les altéra subitement.

Rentrée dans son appartement, elle regarda autour d'elle avec détresse, revivant par la pensée les minutes qui venaient de s'envoler.

Soudain, elle s'abattit à genoux, devant le

canapé, et là, la tête dans les mains, les épaules toutes secouées, elle sanglota éperdument, répétant à travers ses larmes ces mots qui semblaient meurtriers :

– Dans huit jours !

XVII

Le coupé tout capitonné de blanc quitta l'église au trot rapide de deux chevaux de race. Peu de voitures le suivaient ; le mariage de Rodolphe et de Gilberte, à cause du deuil récent, avait eu lieu dans la plus complète intimité : la famille et les témoins, en tout trente personnes à peine.

Sur le fond blanc de la voiture, l'orpheline se détachait, idéalisée de pâleur dans sa robe de satin aux incrustations somptueuses. Les yeux rivés à la glace de la portière, elle regardait pensivement, dans un songe, le défilé animé des rues, d'où montaient les mille rumeurs des heures d'activité.

Rodolphe, un peu soucieux, examinait à la dérobée l'attitude accablée de sa compagne.

– Vous avez l'air très lasse, Gilberte.

– Oui... un peu de migraine... j'ai mal dormi cette nuit.

– La fatigue de ces derniers jours ?

– Probablement.

– Vous pourrez vous reposer un peu, tout à l'heure, pendant que je ferai fermer vos malles. Le train ne part que dans deux heures.

L'anneau symbolique, flamboyant neuf, étincelait au doigt de l'orpheline. De Fragon le vit et, galamment, prenant la petite main qui le portait, il l'effleura de ses lèvres.

– Êtes-vous contente, mon amie, que tout soit enfin fini ? demanda-t-il affectueusement en se penchant vers elle.

– Très contente, répondit-elle un peu brièvement, de sa voix lente, qui semblait figée dans l'indifférence.

– Et vous me suivrez sans regret ? insista-t-il, non moins affectueusement.

– Évidemment.

Malgré la réserve du ton, le jeune homme

passa doucement son bras autour de la taille de sa femme et, cherchant à attirer celle-ci contre lui, il voulut l'embrasser.

Prompte comme l'éclair, Gilberte se rejeta en arrière.

– Nous arrivons, fit-elle. Ouvrez donc la portière.

De Fragon réprima un mouvement de mécontentement, et, sans mot dire, sans la regarder, il attendit que la voiture se fût rangée devant le perron, puis arrêtée, pour faire manœuvrer le levier de la poignée.

Cérémonieusement, il lui offrit le bras et la conduisit à la porte de sa chambre.

– À tout à l'heure, Gilberte, fit-il en se retirant.

Et son ton fut si ferme que l'orpheline ne sut pas si c'était une volonté, presque une menace, qui s'affirmait ou une phrase banale dite machinalement.

Deux heures après, ils s'installèrent dans un wagon de première classe spécialement retenu pour eux et, tardivement dans la soirée, ils

arrivaient à Lyon, où Rodolphe voulut descendre pour permettre à la jeune femme de se reposer avant de poursuivre plus avant le voyage. Mais elle s'y refusa, préférant gagner directement l'Italie ; et son mari, voulant se la concilier jusqu'au bout, n'osa pas insister.

Ils avaient échangé peu de paroles durant cette première partie du voyage. Gilberte, les yeux clos, s'était constamment tenue dans l'angle du compartiment, et les quelques tentatives faites par Rodolphe pour la tirer de sa torpeur avaient piteusement échoué devant la nonchalance qu'elle apportait à lui répondre.

Cependant, lorsque le train repartit à toute allure, dans la nuit sombre, le jeune homme essaya encore de se rapprocher de sa femme et, sous prétexte de l'aider à se coucher dans une des couchettes du wagon, il voulut la prendre dans ses bras. Elle eut un tel sursaut, un tel recul, qu'il abandonna encore une fois sa tentative.

Un pli soucieux barrait son front.

– Je ne voulais pas vous faire de mal, ne put-il s'empêcher de lui dire.

Et, comme elle se taisait, l'air étrange, toute pelotonnée dans son coin comme si elle avait eu peur qu'il n'usât de violence vis-à-vis d'elle, Rodolphe se rassit en face d'elle et demanda alors :

– Qu'avez-vous, ma chère amie ? Vous semblez être épouvantée par ma présence ?

Elle ne répondit rien, mais il sentait peser sur lui l'éclat de ses grands yeux effarouchés qui, seuls, semblaient vivre dans son visage de marbre.

– Vous n'êtes pas souffrante ? reprit-il.

– Non. Je n'ai rien.

– Alors, soyez raisonnable ! Ne craignez rien avec moi et allongez-vous pour essayer de dormir ; autrement vous serez anéantie de fatigue demain matin. Je veillerai pendant que vous reposerez.

– Je n'ai pas envie de dormir.

– C'est l'heure, cependant !

– Eh bien, dormez, vous !

– Ne préférez-vous pas que je vous tienne compagnie ? Puisque vous ne pouvez dormir, causons amicalement.

– Oh, non ! J’ai mal à la tête.

– C’est regrettable.

Il se leva, disposa ses couvertures de voyage autour de lui et s’étendit sur la couchette supérieure.

Un sourire dans les yeux, une caresse dans la voix, il voulut encore briser l’atmosphère glaciale qui les entourait :

– Alors, bonsoir, Gilberte.

– Bonsoir.

Elle n’avait pas senti l’indulgente insistance qu’il mettait à la conquérir, et toute sa bonne volonté masculine tomba sous une crispation de rage intime.

Il ramena jusqu’à son menton la couverture aux longs poils soyeux ; puis, tranquillement, comme s’il ne sentait rien d’anormal entre elle et lui, il ferma les yeux et parut dormir.

Dans son cerveau, cependant, l'orage fermentait. L'attitude de Gilberte, toute différente de celle des derniers jours, ne s'expliquait guère. Il la sentait frémissante d'émoi et de crainte instinctive que rien ne justifiait dans son empressement correct.

Cette suspicion lui paraissait injurieuse. Il se demanda combien de temps il pourrait la supporter sans paraître la remarquer, sans se fâcher surtout. Il sentait bien que la nécessité d'être calme et patient s'imposait ; par sa fermeté, par sa douceur, il pouvait empêcher Gilberte de faire leur malheur à tous deux. Mais, comme il s'examinait bien, il dut reconnaître qu'il n'avait guère de courage pour cette nouvelle lutte. Encore, s'il avait aimé sa femme, d'amour ! Mais elle ne s'y prêtait guère... elle n'essayait même pas de lui rendre la tâche agréable.

Et Rodolphe, navré, s'apercevait qu'il ne suffit pas qu'une femme porte votre nom, que son existence soit liée à la vôtre, pour qu'elle vous devienne chère et vaille les concessions d'amour-propre qu'il allait lui falloir faire.

Ces pensées se déroulaient dans son esprit sans qu'il les dirigeât, sans qu'il se rendît même compte de l'importunité qu'il y avait ce jour-là à les concevoir. Et, tout à coup, il s'aperçut de la tournure décourageante qu'elles avaient prises.

Le jour de son mariage, ressasser le peu d'affection qu'on a pour sa femme, l'antipathie qu'elle a pour vous, c'était trop drôle.

Son rire moqueur, ironique, fusa tout haut, coupant le silence relatif du wagon.

Gilberte se dressa, surprise, et il vit son regard inquiet chercher le sien.

Alors, il s'expliqua, raillant jusqu'à sa propre amertume :

– Je pense au délicieux voyage de noces que nous commençons et aux jours exquis qui vont suivre : Gênes, Parme, Padoue, Venise, les splendides villes de rêve ! Comme nous allons y être heureux !...

XVIII

Ils arrivèrent le lendemain à Gênes, première étape de leur voyage, la jeune femme n'ayant voulu à aucun prix s'arrêter en route, et Rodolphe, fidèle au programme qu'il s'était tracé, évitant de lui imposer sa volonté.

La longueur de leur séjour dans les villes italiennes étant subordonnée à leur caprice, ils avaient préféré descendre dans un confortable hôtel que s'installer dans une des nombreuses villas que les Génois tiennent toutes meublées, à la disposition des riches touristes qui les visitent. Cela simplifiait d'ailleurs pour eux la question de domesticité inhérente à toute installation sérieuse ; Hortense, la femme de chambre de Gilberte, qui avait suivi sa maîtresse, et le personnel de l'hôtel, pouvant suffire à assurer le service peu exigeant des nouveaux mariés.

Ils dînèrent chez eux le premier soir.

Rodolphe mangea peu ; il était préoccupé. L'attitude nouvelle de sa femme lui semblait de plus en plus inexplicable.

Elle était songeuse, inquiète, observant vis-à-vis de lui une réserve étrange dont il ne comprenait pas l'opportunité, ses façons d'être avec sa compagne étant des plus correctes et des plus courtoises. Depuis la veille, il avait même pris soin d'éviter avec elle toute manifestation affectueuse, puisque cela semblait l'effaroucher plus encore.

Parfois, il sentait peser sur lui les grands yeux sombres de la jeune femme ; s'il se tournait alors vers elle et lui souriait, elle baissait la tête, évitant de rencontrer son regard.

Le jeune homme ne manifestait aucun déplaisir et il écartait tout signe de mécontentement. Cependant, malgré lui, sa gaieté habituelle s'effritait et son front devenait soucieux.

Gilberte se plaignit de mal à la tête et se retira de bonne heure dans sa chambre. Elle prit congé de son mari avec un peu de gêne, exagérant sa

hâte, sa froideur, dans la crainte d'être trop familière ou de se prêter à plus d'intimité.

Rodolphe ne s'étonna pas. Il s'attendait presque à cette retraite précipitée.

– À tout à l'heure, Gilberte ! fit-il cependant.

Sur le seuil de la pièce et prête à disparaître, elle s'arrêta et se tourna vers lui :

– Excusez-moi, fit-elle d'un air las, je suis brisée par ce long voyage et je meurs de fatigue.

– Ma présence vous déplaira donc ?

Elle arqua ses fins sourcils :

– Votre présence ?... Où ça ?

– Mais... à vos côtés.

Il parut à Rodolphe qu'une lueur d'affolement illuminait soudainement les prunelles féminines qui le fuyaient.

Un court silence tomba entre eux.

– Je pensais que vous ne m'obligeriez pas à toucher ce sujet, fit enfin Gilberte avec gêne, en revenant vers son mari. Tante Sophie – puisque c'est ainsi que vous désignez votre cousine –

tante Sophie vous a mis au courant de mes désirs... de mes intentions. Courtoisement, vous avez accédé à ma prière, et voilà que maintenant vous oubliez ce qui était convenu.

Malgré son grand empire sur elle-même, la jeune femme rougissait, très embarrassée pour s'exprimer.

– Je ne vois pas du tout ce que tante Sophie vient faire en cette affaire, remarqua de Fragon un peu vivement.

– Je suis orpheline, répliqua-t-elle avec tristesse, je n'ai pas de mère qui puisse vous entretenir à ma place, et je ne pouvais pas m'adresser à mon oncle ; tante Sophie était tout indiquée pour vous parler en mon nom. Elle vous a dit...

– Mais elle ne m'a rien dit du tout !

– Oh ! ce n'est pas possible ! elle m'a affirmé que vous trouviez cela tout naturel... que je pouvais être tranquille...

Elle s'arrêta ; elle était tout à coup si déçue, que des sanglots rauques lui coupaient la voix.

De Fragon, que l'irritation gagnait, arpentait la salle à grands pas. Il se jugeait ridicule et grotesque, devant l'étrange résistance de sa femme.

Il parvint, cependant, à dominer le tumulte de ses pensées après quelques minutes de silence pénible.

– Inutile de vous désoler, dit-il avec une douceur affectée, en s'arrêtant devant Gilberte qui pleurait. Je n'ai rien d'un bourreau et vous ne serez pas ma victime. J'ignore totalement quels pourparlers il y a eus entre vous et ma vieille parente ; mais si des engagements ont été pris en mon nom, je suis prêt à les tenir, quelque désagréable que ce puisse être pour moi... Dites-moi seulement de quoi il s'agit ?

Il se tenait debout devant elle, dans une attitude très bienveillante. Tous ses efforts étaient tendus à dominer la situation, à avoir le beau rôle en réserve pour l'avenir.

– Je vous écoute, Gilberte, reprit-il. Qu'attendez-vous de moi ?

– Vous avez promis d’attendre...

Elle bredouilla confusément ces quelques syllabes ; une pudeur instinctive paralysait sa volonté et l’empêchait d’exprimer tout haut sa pensée.

– Ai-je bien compris ? fit Rodolphe, les yeux rivés sur elle. Vous ne voulez pas me voir franchir le seuil de votre chambre ?

– Oui.

– Je vous fais horreur ! dit-il amèrement.

– Oh non ! protesta-t-elle avec un sanglot.

– Mais alors ?

– Plus tard... nous nous connaissons mieux... Après ! Mais pas maintenant, oh non, non ! pas en ce moment !

Elle le regardait, les yeux remplis de larmes, si tragique dans son attitude suppliante, que Rodolphe eut un geste navré d’impuissance.

– J’escomptais mieux notre mutuelle bonne volonté, fit-il désolé... Mais avez-vous bien pesé votre résolution, Gilberte ?

– Oh oui ! C’est mieux ainsi.

– Vous en avez envisagé toutes les conséquences ?

– Oui.

– Alors, tant pis !

Il la contempla longuement, avec un triste sourire.

– Vous pouvez être tranquille désormais, Gilberte, reprit-il gravement ; je n’exigerai jamais rien de votre obéissance. Je vous donne ma parole que vous n’aurez plus besoin de me consigner votre chambre. Vous pouvez aller dormir et vous reposer, je ne vous suivrai pas.

– Merci.

Il la regarda s’éloigner, satisfait d’avoir su dominer sa révolte, mais tristement surpris aussi de voir sa femme accepter entre eux une telle situation.

– C’est inimaginable ! murmura-t-il. Elle est folle !

Il restait cloué à la même place, les yeux rivés

sur la porte que Gilberte venait de franchir. Il n'arrivait pas à comprendre qu'une jeune fille sensée pût agir pareillement.

– Elle est folle ! répéta-t-il. Ah ! le joli cadeau que tante Sophie m'a fait là !

Il eut un rire douloureux.

– Elle veut jouer avec moi au Maître de Forges ! Malheureusement, je ne suis pas amoureux, moi !

XIX

– M. de Fragon n'est pas encore de retour, Hortense ?

– Non, Madame. Je viens d'interroger le garçon d'écurie, et il m'a dit que le cheval monté par Monsieur, ce matin, ne lui avait pas encore été ramené.

Gilberte étouffa un soupir.

Le retard de Rodolphe la surprenait et l'inquiétait.

Parti sans la prévenir, de fort bonne heure, le matin – avant le jour, lui avait-on dit – il n'était pas encore de retour à quatre heures de l'après-midi !

Après l'explication pénible qu'ils avaient eue ensemble, la veille au soir, elle redoutait que le jeune homme blessé dans son amour-propre de mari, n'eût pris contre elle quelque vexatoire

décision.

S'il s'était éloigné définitivement, l'abandonnant seule dans cet hôtel, par exemple ? Après deux jours de mariage, quelle humiliation et quel scandale ! Son nom, sa réputation, sa vie intime de jeune fille, livrés en pâture à chacun... et quelles suppositions le monde, toujours en quête de potins, ne ferait-il pas ?

À cette pensée, elle sentait le rouge brunir ses joues, et une crispation d'effroi convulsait ses grands yeux sombres.

Pour la première fois, elle entrevoyait l'énormité de ce qu'elle avait fait la veille, cet abîme creusé par elle-même entre elle et son mari ! cette anomalie d'un mariage qui n'en était pas un ! cette impossible union sans intimité, sans tendresse, sans abandon, sans rien... rien que de l'indifférence, presque de la haine !

Et, pour la première fois aussi, elle se demanda si c'était bien cette vie-là que, tout au fond d'elle-même, malgré les pénibles circonstances, son cœur, son brave cœur de jeune fille aimante, avait choisie quand il rêvait

d'amour et d'avenir ?

Avait-elle bien fait d'agir ainsi ? En cherchant le mieux n'avait-elle pas fait naître le pire ?

Comme une mère lui aurait été utile, en un pareil moment, pour la conseiller !...

Elle en avait parlé à Sophie de Fragon. Elle avait dit ses inquiétudes, ses hésitations... La vieille fille, qui tenait à lui faire plaisir coûte que coûte, ne s'était pas préoccupée du sage conseil à donner. Elle avait approuvé, tout de suite, l'orpheline... « C'était naturel », disait-elle, et elle allait en parler à Rodolphe qui approuverait, certainement !

Et tante Sophie n'avait rien dit ! Et son mari avait eu l'air véritablement fâché...

Ah ! pourquoi avait-elle eu confiance dans la cousine de son mari ? Est-ce qu'une vieille fille, d'abord, pouvait donner un conseil utile sur une question d'intimité conjugale ? Par état, elle devait avoir la tête farcie d'un tas de faux préjugés, de puérités, d'ignorance, enfin !

Gilberte se disait qu'elle aurait dû consulter

une de ses amies., une femme mariée... une mère surtout ! Oui, une femme connaissant les hommes et ayant eu des enfants aurait donné le sage conseil...

Mais est-ce qu'il lui avait été possible d'interroger une amie ?... Elle savait bien que non. Même le souhaitant, jamais les mots n'auraient pu franchir ses lèvres...

Un lourd soupir d'amertume gonfla sa poitrine.

« Ah ! pourquoi donc avait-elle perdu sa mère, un an auparavant ? Jamais elle n'avait connu le chagrin tant que celle-ci avait vécu... et le malheur, le terrible malheur qui ravageait sa destinée ne serait pas arrivé si elle n'avait pas été orpheline et livrée à un tuteur insouciant. »

Elle avait posé son front brûlant sur la vitre froide de la fenêtre et, anxieuse, dissimulant mal ses alarmes, elle guettait le retour de son mari.

– Madame est inquiète ? interrogea familièrement la soubrette, qui soupçonnait un désaccord entre ses maîtres.

– Oui, j’ai peur ! avoua franchement Gilberte, presque heureuse de pouvoir dire à quelqu’un une partie de ses transes.

Elle ajouta, ne pouvant formuler ses réels motifs de craintes :

– J’ai peur que M. de Fragon n’ait été victime d’un accident avec ce cheval de louage dont il ne connaissait ni les vices ni les habitudes.

– Madame oublie que Monsieur est fort bon cavalier.

– Sans doute ; mais un accident est vite arrivé... Et puis, seul dans cette campagne italienne dont on raconte tant de choses troublantes...

Elle n’acheva pas, Hortense levait le doigt et lui faisait signe d’écouter.

Un bruit de sabots au galop frappait régulièrement la cour pavée de l’hôtel.

Gilberte tourna vivement l’espagnolette de la fenêtre et se pencha dehors avec précipitation.

Un flot de sang monta à son visage pâli.

– Enfin !

– C’est Monsieur ?

– C’est lui !

Oh ! le bon soupir qui s’échappait de sa poitrine ! Il lui semblait qu’elle venait d’échapper à un grand danger et, immédiatement, toutes ses idées noires s’envolaient : puisque Rodolphe revenait, tout pouvait encore s’arranger.

Quelques minutes après, de Fragon pénétrait chez lui. Gilberte l’entrevit aller et venir dans sa chambre en sifflotant.

La jeune femme songea qu’il ne s’empressait guère de venir la saluer ; mais elle était si heureuse qu’il fût de retour qu’elle ne s’arrêta pas à cette pensée et, n’ayant pas la patience qu’il vînt à elle, elle alla le rejoindre. Elle entra chez lui sans plus de façon.

– Votre longue absence m’a inquiétée, reprocha-t-elle amicalement.

Il se tourna vers elle, surpris de cette irruption familière.

Elle reçut en plein visage l’éclat de ses yeux

surpris qui la regardaient presque hostilement.

– J’arrive de Pegli. La villa Pallavicini et son vaste parc ont longtemps retenu mon admiration.

Le ton était correct, mais si froid, si banal !

Gilberte en eut un pincement au cœur : comme déjà Rodolphe était changé ! Une nuit avait donc suffi pour le métamorphoser, lui, attentif et prévenant, en ce glacial gentleman pour qui elle paraissait être devenue la plus insignifiante des étrangères.

– Vous ne m’aviez pas prévenue de votre départ, insista-t-elle moins hardiment. Toute la matinée, je vous ai attendu.

– Vous m’avez attendu ! Mais pourquoi donc ?

– Je comptais visiter la cathédrale de Carignan avec vous.

– Je suis navré de n’avoir pu vous accompagner, fit-il légèrement. Elle est très jolie, cette église ?

– On la dit très belle.

– Vous n’y êtes pas allée ?

– Seule ? non ! Je ne connais pas la ville.

Il s’était remis à sa toilette que l’arrivée de la jeune femme lui avait fait abandonner. Il s’arrêta devant elle, pour lui dire d’un ton amusé :

– Mais je ne connais pas davantage ce pays ! C’est également la première fois que j’y viens : une voiture et un guide vous auraient été beaucoup plus utiles que moi.

Elle hocha la tête.

– Rien n’est plus disgracieux que de visiter une ville, un livre à la main.

– Je vous parle d’un des nombreux cicerones que cet hôtel tient à notre disposition.

– Un inconnu ! Merci bien ! Je préfère ne pas sortir de ma chambre !

Comme il faisait un geste d’impuissance de ne pouvoir mieux lui proposer, elle demanda timidement :

– Qu’est-ce que vous faites, maintenant ?

– Je vais prendre une tasse de thé, car j’ai

plutôt mal mangé à midi. Puis, j'irai visiter l'Observatoire de l'Université avec le comte de Spinola qu'un heureux hasard m'a fait rencontrer ce matin.

– Vous le connaissiez auparavant ?

– Oui, je l'ai fréquenté autrefois à Paris lors de mon court passage à Polytechnique.

– Et il vous a donné rendez-vous, ce soir ?
insista-t-elle sur le même ton.

– Il doit venir me prendre ici.

– Vous dînez avec lui, sans doute ?

– Probablement.

– Eh bien, c'est gai !

– Vous dites ?

Prompt comme l'éclair, il avait fait demi-tour et l'examinait les sourcils arqués.

Elle baissa les yeux sous ce regard aigu qui s'immobilisait sur le sien.

Et, presque humblement, elle expliqua :

– Vous paraissez oublier que je suis seule dans

cette odieuse ville, que je ne puis aller partout aussi librement que vous-même et, enfin, que je n'ai pas de comte Spinola pour me tenir compagnie à table.

– Mais, ma chère amie, s'il vous plaît d'être des nôtres, ce soir, ce nous sera un grand honneur, croyez-le bien. Si je ne vous l'ai pas proposé, c'est que je craignais de vous convier à une corvée et à un ennui. Spinola est un modeste et un savant qui sacrifie à ses travaux astronomiques le plus gros de son patrimoine, bien léger pourtant, déjà ! Sa maison doit être un véritable observatoire et je n'ose certifier que sa table soit celle d'un Lucullus.

– Pourtant, vous y prendrez place avec plaisir.

– Évidemment ; je suis content de me retrouver auprès de lui, et ma joie de le voir me fera ignorer tout ce que vous ne manqueriez pas d'observer sur sa modeste réception.

Il devint tout à coup pensif et, à mi-voix, ajouta :

– C'est un coin de ma jeunesse heureuse que

je vais revivre ce soir... tout un passé de souvenirs que Spinola et moi effeuillerons ensemble en parlant de nos vingt ans.

– Alors, il vaut mieux que je ne gêne pas vos souvenirs par ma présence. Je ne vous accompagnerai pas.

– Comme il vous plaira !

Elle se mordit les lèvres, refrénant sa déception. Elle avait espéré qu’il protesterait et insisterait pour la décider à se joindre à lui. La facilité avec laquelle il acceptait son refus lui était pénible, car elle en sentait mieux l’indifférence de son mari.

Après avoir rapidement absorbé quelques gâteaux secs avec sa tasse de thé, de Fragon prit congé de Gilberte.

– Vous sortirez encore demain ? s’informa-t-elle alors.

– Oui, probablement.

– Voulez-vous me prévenir à temps pour que je puisse vous accompagner... à moins que vous ne préféreriez être seul ?

– Votre présence ne me gênera nullement. Je vous attendrai pour partir.

– Merci. À demain.

– À demain.

Ils se quittèrent, cérémonieusement, comme des étrangers.

À travers les fleurs du balcon, Gilberte regarda son mari s'éloigner avec un homme de petite taille, qu'elle devina être le comte de Spinola.

La tête en feu, triste à pleurer, elle répéta plusieurs fois ces mots qui cinglaient son orgueil :

« Votre présence ne me gênera nullement... »

Vraiment, de Fragon avait été mal inspiré en choisissant cette phrase cavalière dont la jeune femme savourait seule l'amère sécheresse.

Sa vanité blessée lui rappela tout à coup les mauvais côtés du mariage :

« Il a la fortune ; la femme ne le gêne pas, ah ! ah ! »

Et son rire aigu pointa, douloureux, pénible à

entendre.

En quelques minutes, toutes ses bonnes résolutions de l'après-midi s'étaient dissipées, et une rage sourde les remplaçait.

« Ma fortune ? Eh bien, non ! il ne la tient pas encore. »

C'était un défi qu'elle lançait à la froideur hautaine de Rodolphe.

Pauvre Gilberte ! elle oubliait que la seule véritable arme de la femme est la douceur qui attire ou ramène sans cesse l'époux au foyer. S'il lui avait été permis de lire en cet instant au fond de l'âme du jeune homme qui s'éloignait, elle aurait vu que la joie de revoir un ami était nuancée de remords à la pensée de Gilberte esseulée.

Mais il était écrit que leurs cœurs ne devaient pas encore se rencontrer dans un même bon mouvement.

XX

– Dites-moi, mon ami, quelle est cette rivière, là-bas, qui fuit dans le lointain ?

– *La riviera di Ponente.*

– Alors, ces montagnes ?

– La chaîne des Apennins.

– Et là-bas, ces maisons au milieu des palmiers ?

– *Le Campo-Santo.*

Le guide prononça ce nom si religieusement que Gilberte se tourna vers lui :

– C’est joli, le Campo-Santo ? fit-elle en souriant.

L’homme haussa les épaules, comme si la question de la jeune femme lui paraissait superflue.

– Il faut voir, répondit-il laconiquement.

– Nous irons demain, qu'en pensez-vous ?...

Comme nulle voix ne lui répondait, elle chercha des yeux son mari. Elle le vit, assis à l'écart sur un talus de mousse, absorbé tout entier dans la contemplation du splendide panorama qui se déroulait sous ses yeux.

Son profil énergique, au nez droit, au menton volontaire, aux lèvres minces sous la moustache taillée très court, aux traits fins sous la peau mate, se détachait nettement sur le fond uni du ciel sans nuage.

La figure de Rodolphe reflétait, en cet instant, une si intense expression de gravité et de mélancolie à la fois, que Gilberte tressaillit comme si une pointe rougie avait heurté sa chair sensible. C'est que, tout au fond d'elle-même, une petite voix craintive semblait, à chaque instant, éveiller dans le cœur de la nouvelle mariée un écho de remords.

Ses yeux s'attardèrent longuement, avec une insistance douloureuse, sur le visage masculin toujours immobile, et elle demeurait pensive, gagnée par cette mélancolie si proche et pourtant

si lointaine dont, en dépit d'elle-même, elle se sentait la cause.

À quelques pas d'eux, le guide, s'impatientant de leur mutisme prolongé, sifflait un air napolitain.

Gilberte finit par remarquer l'attitude de cet étranger.

Elle s'approcha de son mari et le toucha à l'épaule pour attirer son attention.

Il tourna lentement la tête vers elle, l'air interrogateur.

– Ne désirez-vous pas reprendre notre excursion ?

– Comme vous voudrez, répondit-il, en se levant sans hâte, les yeux encore pleins du trouble mystérieux qui les alanguissait tout à l'heure.

Ils suivirent, en silence, le guide qui les entraînait dans un chemin bordé de cyprès, de lauriers, d'orangers, où le soleil, tamisé par la verdure, tombait en fine pluie d'or.

À chaque éclaircie, ils s'arrêtaient de nouveau,

attirés par ce vaste panorama qui s'étendait grandiose à perte de vue. C'était un assemblage d'habitations princières, de maisons de campagne éblouissantes de marbres aux couleurs gaies et variées ; de fortifications qui les encadrent en courant sur les collines, de villages, de bourgades aux clochers bariolés, de montagnes escarpées, à leur gauche, alors qu'en face d'eux une mer bleue comme l'azur, aux rives découpées en golfes nombreux, semble une plaine immense sur laquelle volent des barques aux grandes voiles blanches pareilles à des oiseaux...

Ils redescendirent à Gênes en utilisant leur voiture jusqu'aux portes de la ville et, de là, ils gagnèrent l'hôtel par ces rues étroites des faubourgs, véritables corridors que le soleil de juin parvenait à peine à éclairer et à travers lesquels courait une population laborieuse, au patois semi-africain.

À peine avait-il franchi le portail aux colonnettes de marbre de l'hôtel, qu'un serviteur zélé remit à Rodolphe un paquet de lettres.

Le jeune homme parcourut rapidement les

suscriptions uniformes des enveloppes à son nom, aux écritures variées, cherchant à deviner dans le nombre l'envoi de quelque main amie.

Tout à coup, il tressaillit. Il venait de reconnaître l'écriture anguleuse de tante Sophie.

Avant même d'avoir pris connaissance de cette lettre, il devinait son contenu : marié depuis huit jours à peine, sa vieille parente lui rappelait déjà sa dette et ses engagements.

Il était devenu soucieux, et Gilberte s'en aperçut.

– Mauvaises nouvelles ? interrogea-t-elle avant de pénétrer dans sa chambre et de le laisser gagner la sienne.

– Non, fit-il. C'est une lettre d'affaires et je ne connais rien de plus assommant.

– Puis-je vous être de quelque utilité ?

– Oh ! du tout ! Je vous remercie.

Et, pressé d'échapper à l'insistance de la jeune femme, il la quitta brusquement.

Elle resta songeuse un moment, puis hocha la

tête :

– Une lettre d'affaires sur papier mauve de minuscule format ?...

Un doute lui était venu. En pensant que c'était peut-être une femme, une ancienne maîtresse de Rodolphe, qui poursuivait celui-ci, elle murmura avec la sévérité exagérée des jeunes filles sans expérience :

– Oh ! non, pas cela ! Ce serait trop malpropre, vraiment !

Et elle décida qu'elle chercherait à savoir. Ne s'agissait-il pas, après tout, de l'homme dont elle portait le nom ?

Dès que Rodolphe s'était trouvé seul, il avait parcouru la lettre de tante Sophie.

C'était bien ce qu'il pensait :

« Mon cher enfant, lui écrivait-elle ; pardonnez-moi de venir troubler votre bonheur en vous rappelant l'emprunt que j'ai dû faire pour vous permettre de payer votre dette de jeu et faire face en même temps aux multiples dépenses que

comportait votre rôle de fiancé.

« Je suis persuadé que, dans votre situation actuelle, il vous sera facile de me faire parvenir sans retard cette somme, bien petite pour vous, si riche à présent.

« Embrassez bien pour moi la charmante Gilberte et croyez toujours, etc. »

Votre bonheur, la charmante Gilberte, ce furent ces mots-là qui sautèrent d'abord aux yeux du jeune homme.

Quelle ironie, vraiment, sous la plume de celle qui avait forgé elle-même, si singulièrement, l'extraordinaire union où il se trouvait enchaîné !

Il eut d'abord l'idée de répondre au persiflage de tante Sophie par des reproches et des mots secs avec lesquels il se soulagerait un peu de tout le mépris accumulé contre elle. Mais il réfléchit que ce serait donner en curée ses souffrances intimes. Cette femme perfide n'avait pas besoin de connaître la douloureuse vérité ; elle pouvait la deviner par tout ce qu'elle savait déjà ; mais elle

n'avait que des conjectures ; à quoi bon lui fournir des preuves ?

D'ailleurs, Gilberte était sa femme devant tous... elle portait son nom... c'était assez pour qu'il cachât ses torts et la défendît envers et contre tous.

Non, il n'écrirait pas à la vieille dame ; il se contenterait de lui envoyer la somme due, sans même y joindre un mot... comme on jette sa pitance à un chien hargneux !

Cette décision lui rappela la somme elle-même...

Oh ! qu'il lui répugnait de puiser dans la bourse de Gilberte !... de Gilberte, qui le dédaignait comme mari tout en l'acceptant comme époux officiel !

Il avait beau se dire que son mariage était une affaire ; il avait donné un nom et reçu, en échange, une fortune. On ne lui demandait rien d'autre, on ne lui offrait rien de plus...

Mais sa délicatesse affinée repoussait encore l'idée de ce marché fait pour avilir deux âmes et

heurter deux consciences.

Cependant, il ne pouvait tergiverser plus longtemps.

L'instant était venu d'agir.

Avec amertume, d'un geste nerveux qui accusait sa rage intime, sa défaite morale, il libella l'adresse de tante Sophie. Puis, il prit dans son portefeuille un carnet de chèques représentant les cent mille francs remis par M. de la Saponaire, quelques heures avant leur départ de Paris, pour parer aux principaux frais du voyage.

Rapidement, il se mit à remplir les blancs d'un feuillet.

Soudain, derrière lui, un pas menu lui fit tourner la tête.

Il eut un froncement de sourcils involontaire en reconnaissant Gilberte.

Son premier mouvement, plus instinctif que réfléchi, fut de poser sa main ouverte sur le chèque prêt à partir.

Mais il vit les yeux de sa femme attachés sur le carnet.

Et tout son orgueil lui monta au cerveau, dans un besoin de bravade.

Lentement, il retira sa main qui cachait l'écriture, et, laissant seulement les doigts sur le bord de la page, comme pour mieux affirmer la paternité de ce qu'il venait d'écrire, il regarda Gilberte presque avec défi.

Tout un drame muet, où leurs prunelles seules agissaient, se joua entre eux.

Gilberte hésitait, voulant savoir, mais ne trouvant pas un prétexte naturel pour excuser son geste indiscret.

Il demanda :

– Vous désirez quelque chose ?

Elle hésita ; puis, brusquement se décida et interrogea :

– L'hôtel a déjà présenté sa note ?

Ses yeux rivés sur le carnet de chèques lui épargnèrent toute autre explication.

Rodolphe comprenait bien...

Très maître de lui, il répondit :

– Du tout, je ne l’ai pas demandée.

– Ah !... Mais alors ?... Vous permettez ?

Et avec une assurance qui déconcertait presque Rodolphe, elle prit l’enveloppe et le chèque.

Le jeune homme n’eut pas un mouvement pour l’empêcher. En cette minute, il se fût méprisé de marquer la moindre hésitation comme la plus légère crainte.

Et son air hautain, légèrement souriant, semblait dire : « Je n’admets ni critique, ni contrôle de ta part ! »

Oh ! le sourire persifleur de ses yeux qui suivaient les jeux de physionomie de Gilberte !

Sans regarder son mari, celle-ci les sentait rivés sur elle.

Avec étonnement, elle avait relu deux fois le feuillet et l’adresse, sans comprendre d’abord.

Puis, quand elle les reposa sur le buvard, elle saisit leur signification.

– C’était bien une lettre d’affaires, fit-elle avec

raillerie.

Elle fit quelques pas vers la porte de sortie ; se retournant, elle regarda Rodolphe et se mit à rire.

– La commission de tante Sophie ! Ah ! Ah !

Son rire sarcastique sonnait encore après qu'elle eut quitté la pièce.

Impassible, mais très pâle, de Fragon pliait le chèque, l'insérait dans l'enveloppe et cachetait celle-ci...

XXI

Leur voyage de noces continua...

Ils traînèrent pendant trois semaines leur commun ennui à travers des villes de rêve et des paradis enchanteurs qu'ils visitaient avec lassitude, l'âme bien loin de toutes ces splendeurs aux évocations puissantes.

Tour à tour, ils parcoururent Parme et son palais ducal ; l'antique Padoue aux rues bordées d'arcades ; Venise, la reine de l'Adriatique, ses mille palais et ses pittoresques gondoles qui glissent silencieusement entre une double ligne de bâtiments somptueux et imposants. Ils entrèrent dans une foule de monuments grandioses remplis d'innombrables chefs-d'œuvre.

Leurs regards se portèrent, surpris et charmés, sur un nombre infini de palais, d'églises merveilleuses, de temples pleins d'une

magnificence indescriptible, de sculptures et de peintures inimitables des écoles italienne ou romaine.

Ce fut pour leurs yeux ravis un luxe inouï de splendeurs et d'art qui tenaient du rêve.

Mais, ni leurs cœurs, ni leurs cerveaux ne participèrent à ce régal visuel, et ils admirèrent tout avec des mots, sans que leur admiration dépassât le bout de leurs lèvres.

Enfermées dans leur gaine d'orgueil, leurs pensées à chacun d'eux avaient bien assez de se confiner en elles-mêmes pour ressasser sans cesse la même chose : l'autre, qui semblait être devenu l'ennemi.

Et à eux deux, cependant, ils avaient à peine cinquante ans ! Ils avaient l'âge de l'amour, des chimères et du rire !

Ils étaient jeunes, beaux, riches ; ils possédaient la santé, la force, l'avenir ; tout était d'or, autour d'eux ; pour être heureux, il ne leur manquait vraiment rien !

Un peu plus d'indulgence, peut-être ? Un peu

moins de vanité, aussi !...

Dans le ciel nuageux qu'ils se forgeaient eux-mêmes, un grain de souffrance allait tout balayer et, parant le bonheur qu'ils possédaient mais ne sentaient point, leur en montrer le véritable prix...

Depuis quelques jours, ils étaient de retour à Paris...

L'hôtel de Neuilly, qui avait longtemps abrité le bonheur des parents de Gilberte, avait été préparé pour recevoir les jeunes époux.

Ils s'y étaient installés, tout de suite, avec la satisfaction de pouvoir enfin échapper au tête-à-tête continuel des trains de luxe et des tables de restaurant.

L'attitude un peu froide de Rodolphe n'avait pas varié ; celle de Gilberte demeurait distante et mélancolique.

Quelqu'un qui eût pu étudier le jeune couple aurait cependant remarqué que, si le mari paraissait se désintéresser facilement de sa compagne, comme un homme qui a pris son parti d'une fausse situation, la femme, en retour,

observait avec une silencieuse attention tous les faits et gestes du premier.

Ce jour-là qui devait marquer un si grand point dans leur vie, ils avaient déjeuné, pour la première fois, dans la salle à manger de leur hôtel, ayant jusqu'à ce jour dû prendre leurs repas au-dehors, leur domesticité n'étant pas encore au complet.

Il y avait des fleurs dans tous les coins de la salle ; un beau soleil jouait dans les tulles brodés des rideaux ; l'argenterie et les cristaux étincelaient sur la nappe de dentelle ; Gilberte était très élégamment vêtue de clair ; tout contribuait à donner un air de fête à ce premier repas familial.

Sensible à l'ambiance, aux mets fins, aux liqueurs délicates, le jeune mari se laissait aller à la douceur du moment.

Tant de luxe, tant de bien-être ruisselaient à profusion en cette salle opulente, que de l'optimisme coulait en lui. Il n'était pas encore blasé sur toutes les satisfactions que donne la richesse, et il lui était agréable de penser que

cette vie confortable et raffinée allait être la sienne.

Même, il se surprit plusieurs fois à regarder Gilberte à la dérobée et avec complaisance.

Elle était vraiment charmante en cette robe de bonne coupe, dont la couleur faisait ressortir si délicatement la tête fine, et il songeait avec un certain plaisir qu'elle était sa femme. Après tout, entre eux deux, le dernier mot n'était pas dit. Le caprice qui l'avait éloigné de sa chambre les premiers temps ne pourrait durer éternellement. Elle-même n'avait-elle pas déclaré : « Plus tard, quand ils se connaîtraient mieux... » ; le jeune homme n'avait qu'à se draper dans une dignité de bon aloi et à attendre les événements.

Il songeait aussi qu'il ne serait peut-être pas maladroit de hâter ceux-ci. Sa femme était assez jolie pour qu'un jeune mari fût excusable de chiffonner un peu sa volonté et de faire passer ses désirs avant ceux de sa compagne.

Quant à Gilberte, habituée depuis son plus jeune âge à ce milieu luxueux, elle n'en apercevait guère le charme autrement que sous

ses devoirs de maîtresse de maison, l'obligeant à penser à tout et à diriger sagement la belle ordonnance de ce logis princier. Poids très lourd pour de jeunes épaules, plus lourd encore quand le cerveau qui les domine est blessé d'un point de souffrance, comme d'une idée fixe.

Pour bien accomplir une tâche ou pour goûter l'heure présente, il faut être libre d'esprit ; or, Gilberte portait en elle une blessure invisible qu'aucune main n'avait su encore panser...

L'attitude glaciale de Rodolphe lui était pénible et la désarçonnait comme un manque de tact. De quelle insensibilité monstrueuse était-il donc forgé ? Après les explications loyales que son oncle avait données au jeune homme, elle pouvait attendre mieux de ses sentiments chevaleresques.

Et quand la jeune femme, levant la tête, examinait son mari, une tristesse passait dans ses yeux sombres devant cet homme impeccable, qui n'avait jamais un mot de compassion pour sa détresse et qui lui laissait porter seule le fardeau de sa peine imméritée.

Après le repas, de Fragon s'informa s'il pouvait prendre l'auto que Gilberte trouvait trop lourde à conduire.

Il comptait aller à Versailles chercher quelques papiers importants qu'il y avait laissés.

– Prenez l'auto, accepta-t-elle. Si je sors, j'appellerai un taxi ; tant que l'on ne m'aura pas livré la voiture légère qui m'est destinée, je préfère agir ainsi...

Enchantés chacun de cet arrangement, ils prirent congé l'un de l'autre.

Pour la première fois, depuis le début de leur mariage, de Fragon, véritablement de bonne humeur, porta la main de sa femme à ses lèvres.

– À ce soir, Gilberte...

– À ce soir, Rodolphe...

Et, pendant que son mari partait gaiement pour Versailles, la jeune femme se hâtait, toute sereine, vers sa destinée tragique...

Le taxi où Gilberte avait pris place filait par l'avenue de Friedland, vers l'église Saint-Augustin. L'orpheline était fort occupée à

feuilleter un petit carnet de poche sur lequel elle notait les divers achats à faire, quand elle se trouva soudain soulevée de son siège et projetée en avant par un choc d'une violence extrême. Elle n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui arrivait : avec un cri de douleur atroce, elle s'effondra sous un amoncellement de ferrailles et de vitres cassées.

À l'angle de la rue du faubourg Saint-Honoré, la voiture qui l'emportait, prise en écharpe par un lourd camion de livraison, venait de se renverser, presque pulvérisée par le choc....

Il y eut des cris d'effroi des passants terrorisés, et les reproches indignés des témoins, qui menaçaient l'auteur affolé de l'accident.

Puis le premier instant de stupeur passé, des sauveteurs bénévoles allèrent vers le taxi d'où partaient des gémissements.

Par une chance inexplicable, l'automobile ne flambait pas et l'on put, sans trop de peine, dégager les deux victimes : le malheureux conducteur qui paraissait être dans le coma et sa jeune cliente inanimée.

L'hôpital Beaujon se dressait à proximité du lieu de l'accident. Tout de suite, un agent y avait couru et en avait ramené deux brancards, sur lesquels on put étendre, puis transporter les blessés.

Dans la grande bâtisse, qui abrite chaque jour tant de maux physiques, deux nouvelles victimes de la circulation venaient d'entrer, fraternellement unies par le même accident : le pauvre diable de chauffeur, gagnant sa vie péniblement, et la grande dame millionnaire, dont il escomptait le généreux pourboire.

Le corps meurtri par mille contusions, le visage blême, les narines pincées, les yeux clos, le souffle court, Gilberte toujours inanimée, fut allongée sur un lit d'hôpital. Pour la première fois de sa vie, elle reposa dans un dortoir où d'autres lits s'alignaient identiquement pareils au sien. Mêlée à d'autres infortunes, elle allait, numéro anonyme au milieu d'autres numéros, connaître les mêmes soins judicieux et les semblables attentions des infirmières indifférentes.

Dans la collision, son sac à main avait disparu

et, comme elle n'était pas en état de donner le moindre renseignement sur son identité, sa fiche ne porta que ces mots : accidentée du carrefour Haussmann-faubourg-Saint-Honoré.

Personne ne songea que cette jeune femme avait quelque part une famille à prévenir et un mari à appeler près d'elle.

Ce ne fut que très tard, au milieu de la nuit, que Gilberte ouvrit les yeux : ses membres meurtris lui refusaient tout concours, une pointe de côté l'empêchait de respirer librement, une douleur d'entrailles la tordait atrocement, enfin un casque d'acier alourdissait sa tête et hébétait ses yeux.

Dans la pénombre des veilleuses, elle distingua les murs blancs d'une nudité monacale, les lits alignés, d'où partaient des souffles lourds ou des ronflements inquiétants ; sur une table, des instruments bizarres étincelaient de leur acier brillant.

Elle s'effara, ne comprenant pas ce qui lui arrivait. Elle crut à un cauchemar affreux et voulut crier. Sa voix très faible paraissait perdue

dans l'immense chambrée.

Pourquoi donc Hortense ne venait-elle pas à son appel ?

Elle réunit toutes ses forces, et réussit à jeter un cri de détresse que la souffrance prolongea en clameur lamentable.

Épuisée, son mal réveillé par l'effort, elle demeura inerte, mais terrorisée.

« Mon Dieu ! qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi souffrait-elle pareillement ? Et Hortense qui ne répondait pas !... Ah ! son mari... oui, son mari !... »

Elle délirait.

Une surveillante, attirée par ses gémissements, lui apporta un breuvage calmant.

Gilberte, hallucinée, la regardait. Cette femme inconnue, ce voile... pourquoi tout ce blanc, partout ? les murs, les lits, la femme !

Il fallut lui desserrer les dents pour la forcer à boire ; mais, dès qu'elle eut pris quelques gorgées, elle but avidement, comme un animal fiévreux que la soif dévore.

Ce ne fut que le lendemain, au milieu de la matinée, qu'elle put donner son adresse et faire téléphoner chez elle.

XXII

Rodolphe avait passé une nuit épouvantable.

Tout d'abord, à l'heure du dîner, quand il n'avait pas vu apparaître Gilberte, il s'était dit que celle-ci en prenait à son aise et, agacé de ce retard, qui marquait une coupable négligence chez sa jeune femme, il avait ordonné de servir le repas sans attendre plus longtemps.

Mais le chapelet des minutes se déroulait et formait des heures qu'enregistrait la pendule.

Au mécontentement de l'homme succéda l'étonnement, puis l'inquiétude.

Accroché au téléphone, il demanda des nouvelles à M. de la Saponaire, puis chez quelques intimes que Gilberte pouvait avoir visités.

Devant le néant de ces communications, il songea à questionner les domestiques.

Ceux-ci ne savaient rien. Hortense affirma que Madame devait aller chez sa modiste, puis, faire quelques achats et enfin, revenir.

– Bien certainement, il est arrivé un malheur à Madame, fit la soubrette en sanglotant.

De Fragon n'était pas loin de faire semblable supposition. Mais il ne voulait pas tout de suite envisager le pire ; il se disait que, peut-être, vis-à-vis de lui, Gilberte exerçait des représailles de mauvais goût. Lui-même, peu de jours auparavant, ne l'avait-il pas laissée dîner seule, sans avoir eu la possibilité de la prévenir à temps ?

Il supposait donc, avec un peu d'amertume, que la jeune femme avait voulu lui rendre la pareille.

À minuit, pourtant, les lamentations de la femme de chambre qui affirmait que Madame était incapable de laisser volontairement ses gens dans l'inquiétude, eurent raison de ses craintes intimes.

Il téléphona à la préfecture de police, d'où l'on

répondit, comme une chose naturelle, qu'il y avait à Paris plus de cinquante accidents de la circulation par jour, et qu'il était difficile de pouvoir affirmer que sa femme fût, ou non, au nombre des victimes, avant que les rapports des divers postes de police fussent parvenus.

Rodolphe de Fragon résolut donc de faire, sans tarder, le tour des divers commissariats de la capitale. Son auto le transporta de l'un à l'autre. Partout, il entendit parler d'accidents et de victimes. L'un d'eux indiqua bien la collision du faubourg Saint-Honoré, mais, méprise de l'agent qui avait rédigé le rapport, ou étourderie du scribe qui l'avait relevé, on désignait l'homme comme étant le voyageur et la femme la chauffeuse.

De Fragon ne soupçonna pas la confusion et continua sa tragique tournée.

Ce ne fut que dans le milieu de la matinée qu'il fut enfin fixé par le coup de téléphone de l'hôpital Beaujon.

Et, tout de suite, il fut affolé. Il courut vers Gilberte, avec la peur d'apprendre que sa femme

était mortellement blessée, ou à jamais infirme ou encore définitivement défigurée.

Les trois suppositions étaient atroces et, cependant, il se répétait en lui-même :

« Oh ! pourvu qu'elle vive ! N'importe quoi, mais qu'elle vive ! Je la consolerais, je la protégerai ; mais qu'elle reste vivante ! Je saurai bien lui faire oublier son malheur ! »

Sans qu'il s'en rendît compte, son subconscient avait besoin de la jeune femme et s'épouvantait de la perdre à jamais.

L'impatience de Rodolphe de savoir était si grande qu'il n'attendit pas que sa voiture fût complètement arrêtée pour la quitter et s'élancer dans l'hôpital.

Il bouillait d'impatience devant les formalités à remplir pour voir un malade en dehors des heures de visite. Tous ces gens auxquels il s'adressait n'avaient pas l'air de se rendre compte de son angoisse, et il lui fallut subir un tas de paperasseries avant d'arriver au but. Il parvint enfin à la porte de la salle où reposait sa femme.

Un dernier temps d'arrêt : les docteurs passaient la visite, et il devait attendre qu'ils en eussent terminé.

L'infirmière-major qui lui parlait était justement celle qui, sur la prière de Gilberte, lui avait téléphoné peu de temps auparavant.

– C'est vous, Monsieur de Fragon ? s'informa-t-elle.

– Oui, madame.

– Votre femme était très peinée, ce matin, que vous n'ayez pas encore été prévenu... Nous ne connaissions pas votre nom, n'est-ce pas...

– Elle est très gravement blessée ? questionna-t-il, la gorge serrée.

– Non, heureusement... de multiples contusions, plusieurs côtes défoncées, une fracture du radius, une déchirure du cuir chevelu...

– C'est épouvantable, fit Rodolphe, atterré par cette énumération.

– Elle aurait pu être tuée... il est miraculeux qu'elle s'en soit si facilement tirée. Je vous

assure, monsieur, que cette jeune dame a eu de la chance : le chauffeur est mort cette nuit.

De Fragon eut un geste d'horreur.

– Il est vrai, fit l'infirmière, qu'un malheur n'arrive jamais seul. Un pareil choc dans l'état de votre femme, c'était fatal ! La grossesse... c'est fini... tout s'est terminé cette nuit. Mais ce n'est qu'un petit malheur.

Rodolphe avait eu un haut-le-corps de stupeur.

– La grossesse ? répéta-t-il tout bouleversé.

L'infirmière sourit, se méprenant sur les causes de son trouble.

– Mon pauvre monsieur, je comprends votre désarroi... On se réjouit à la pensée du petit être qui va venir, on fait des rêves, mais l'enfant ne pouvait survivre à un tel accident, n'est-ce pas ? Enfin, le principal est que la maman soit encore là ; vous pourrez toujours acheter un autre bébé.

Le jeune homme ne l'écoutait plus.

Poudroyé par la stupéfiante révélation, il restait anéanti, incapable d'un mot, d'un regard, d'un geste.

Il n'avait pas même la force d'une protestation, d'une négation.

« Un enfant ! »

Ces mots parvenaient à peine à son esprit soudain affolé.

« Gilberte... un bébé ! »

C'était quelque chose de fantastique, d'inouï, si loin des choses possibles qu'il ne parvenait pas à l'envisager.

Sa pensée, elle-même, devenait rebelle et se dérobaient pour examiner en face une pareille supposition.

« Un enfant !... On lui parlait d'un enfant... Voyons, il fallait réfléchir, comprendre... »

Autrefois, cette idée avait traversé son esprit soupçonneux, mais il l'avait repoussée avec horreur, comme un sacrilège ; Gilberte était trop droite, trop pure, pour être souillée d'une aussi injurieuse hypothèse.

Et voici que l'outrageante conjecture se réalisait ! On parlait d'un bébé en parlant de sa femme.

Il se crut frappé de folie.

Dans son cerveau, il y avait tout à coup comme un grand vide, un grand trou, sans fond, où il aurait plongé... toujours... à travers des ténèbres, des abîmes... à des profondeurs incalculables !

Il était comme un naufragé que les flots emportent et aveuglent, qui ne voit que de l'eau insaisissable autour de lui... de l'eau claire, transparente, qui s'agite, qui fuit... de l'eau, toujours de l'eau, à droite à gauche, partout !

Et, dans ce trou immense, dans cette eau sans bords, son âme agonisait de la plus cruelle des agonies... celle qui traîne après elle l'amertume de la honte, l'ignominie de la duperie, la lâcheté de la trahison.

Gilberte avec un enfant !

Gilberte ! la fière, l'orgueilleuse Gilberte ?

Gilberte, sa femme ? celle qui portait son nom sans tache ?

Gilberte, enfin !

Alors, lui ?

Il était le comparse bénévole, le mari dupé, le manteau officiel acheté pour la circonstance.

Elle était cela...

Il était cela, lui aussi...

L'infirmière restait auprès du jeune homme, un peu décontenancée par son attitude.

Devant son visage décomposé, elle ne savait quel argument prononcer.

Juste à ce moment, le groupe des médecins et des étudiants sortait de la salle.

Elle fut heureuse de pouvoir les interpeller.

– Pardon, docteur, voulez-vous rassurer ce monsieur ? demanda-t-elle au plus âgé du groupe. C'est le mari de la petite dame qui a été blessée, hier, au carrefour Saint-Honoré.

Bienveillamment, le praticien se tourna vers de Fragon :

– Rassurez-vous, monsieur, votre femme s'en tirera. C'est l'affaire de quelques semaines, et il n'en restera plus trace, je l'espère.

– Mais la grossesse ? bégaya Rodolphe, la

grossesse ?

– Ah ! dame, la science n’y pouvait rien, monsieur. Votre femme sera sauvée, c’est tout ce que nous pouvons faire, et il me paraît que c’est le point principal.

Avec une légère inclination de tête, le docteur quitta le jeune homme et s’éloigna, suivi de ses internes, vers une autre salle.

– Vous pouvez entrer, monsieur, fit alors complaisamment l’infirmière à Rodolphe.

Et, désignant une rangée de lits :

– À droite, le lit onze.

Rodolphe s’y dirigea machinalement, sans que la réflexion aidât ses pas ou guidât ses actes.

Il agissait dans une complète insensibilité, l’esprit totalement chaviré par la stupéfiante révélation :

« Sans cet accident, Gilberte aurait eu un enfant ! »

Pendant quelques instants, il garda la même apathie, la même inconscience jusqu’à ce que la

foudroyante vérité eût enfin conquis son cerveau.

Il arriva auprès du lit indiqué et reconnut sa femme. Le doute n'était plus possible, il n'y avait pas erreur de personne, c'était bien de Gilberte qu'il s'agissait...

XXIII

Sur l'oreiller immaculé, la jeune femme parut à son mari, avec ses yeux clos et son visage de cire, plus près de la mort que de la vie.

Et pourtant, en lui, il n'y eut aucun regret, ni aucune pitié de la deviner si gravement atteinte.

Il la contemplait avec une âpre curiosité, le cou allongé et le visage tendu, n'ayant qu'un sentiment qu'il devait dominer, en cette salle remplie de monde, le besoin de l'interroger, de savoir toute la vérité.

Il lui prenait envie de la saisir par le bras et de la secouer pour la forcer à parler.

Sournoisement, il regarda autour de lui.

Sa présence excitait la curiosité des malades, peu habitués à d'aussi élégants visiteurs.

Dans leurs lits de souffrance, à l'hôpital, les patients n'ont guère que cette unique distraction :

s'intéresser aux personnes qui viennent voir les camarades et apportent avec eux un peu de la vie du dehors.

Rodolphe, qui arrivait dans cette salle à une heure différente de celle habituelle aux visites, était donc le point de mire de toutes ces pauvres femmes.

Des dizaines de paires d'yeux, jaillis de tous ces lits pareillement blancs, suivaient ses moindres mouvements, et, son orgueil ne voulant pas laisser percer le drame qui l'agitait, de Fragon était obligé de se contenir. Force lui était de veiller sur son attitude que chacun pouvait enregistrer et interpréter.

Mais la blessée eut conscience d'une présence immobile auprès d'elle.

Un gémissement monta à ses lèvres et elle ouvrit les yeux... deux grands yeux brûlants de fièvre et qui semblaient ne distinguer que des objets multipliés.

Ses prunelles dilatées fixèrent son mari. Elle le reconnut, et sa silhouette familière mit en elle

comme une douceur que le visage refléta en un rose fugitif sur les joues blêmes.

– Rodolphe ! balbutia-t-elle dans un souffle.

À cet appel affectueux, l’homme resta muet.

Obligé de se dominer et n’osant aucune parole dans ce silence qui les entourait, il mit dans ses prunelles d’acier toutes les rancœurs qui bouillonnaient en lui.

Ce fut, pour la malade, comme une trop vive lueur la blessant tout à coup.

Instinctivement, elle ferma les yeux, puis les rouvrit presque immédiatement, sous l’instinctif besoin de vérifier l’étrange phénomène qu’étaient pour sa compréhension affaiblie le farouche visage de son mari et son angoissant silence.

Mais les yeux masculins gardèrent leur dureté, et Gilberte éprouva une sorte de malaise. Une appréhension naissait obscurément en elle.

Les orages moraux semblent avoir aussi leur odeur de soufre et, dans l’atmosphère embarrassée qui les entourait, la jeune femme eut peur du choc électrique qui pouvait se produire.

– J’ai mal, bégaya-t-elle, confondant, dans son inquiétude, son mal physique avec le serrement de cœur inexprimable dont elle souffrait subitement.

Son accident avait-il donc causé préjudice aux siens ? Était-elle coupable d’avoir été blessée et transportée dans un hôpital ?

Elle ferma à nouveau les yeux, avec un frémissement involontaire de tout son être au souvenir de l’horrible scène : ce choc, ce bruit, cet amoncellement de débris, tout à coup, autour d’elle. Et cette souffrance au côté, à la jambe... Ah ! cette souffrance !

– Oh ! c’est épouvantable ! c’est épouvantable !

Ce gémissement arracha le jeune homme à son mutisme inexplicable.

– Oui, c’est épouvantable, répéta-t-il d’une voix sourde, coupée, en faisant allusion à l’abominable comédie que Gilberte et les siens jouaient vis-à-vis de lui, depuis quelques mois.

De nouveau, il regarda autour de lui avec le

dépit de ne pouvoir parler en cette salle remplie de monde. Il sentait ses nerfs se tordre sous l'afflux des mots, des questions, des reproches, qu'il aurait voulu prononcer.

À ce moment, une grande silhouette s'approcha de l'autre côté du lit.

M. de la Saponaire, prévenu au téléphone par de Fragon, accourait au chevet de sa nièce.

Sa figure, toujours réjouie, essayait difficilement de prendre un air chagriné.

– Ma pauvre Gilberte, quel accident ! J'ai été fou d'angoisse quand votre mari me l'a annoncé tout à l'heure.

La jeune femme regarda son oncle. Elle ne nourrissait pas pour lui de tendres sentiments, mais elle lui sut gré, en cet instant, de sa cordialité.

– Vous souffrez beaucoup, Gilberte ? s'informa-t-il.

– Je ne puis remuer, balbutia-t-elle d'une voix faible. Le moindre mouvement me blesse quelque part.

– C’est le châtement, murmura de Fragon, sans pitié.

L’oncle leva les yeux vers le mari de sa nièce.

– De quel châtement parlez-vous ? interrogea-t-il à mi-voix avec étonnement.

– Vous ignorez, sans doute, le résultat de l’accident ?

– En effet, je ne sais rien ; qu’est-ce qu’il y a ?

– L’enfant est mort.

Il avait mis tant de venin dans ces trois mots, que M. de la Saponaire leva les yeux vers lui avec surprise.

Un instant, il contempla le visage tragique du mari de sa nièce.

– Vous devez être le premier à vous réjouir de cette solution, répliqua-t-il un peu sèchement.

De Fragon le foudroya d’un tel coup d’œil que l’autre en resta une seconde interdit.

Mais, devant le visage rageur de Rodolphe, il crut devoir faire remarquer :

– Tenez-vous, que diable ! On vous regarde.

Je ne comprends rien à votre fureur, mais ce n'est pas un lieu où s'expliquer.

– Si un scandale ne devait salir que vous et votre nièce, je n'hésiterais pas à le soulever, pourtant !

– Vous êtes ridicule, mon cher, répliqua le vieil homme avec ironie ; et le moment est bien mal choisi pour votre petite démonstration.

Gilberte avait écouté cet échange d'aménités prononcées à voix basse, mais avec un tel accent de rancœur, qu'il lui parut sentir la haine voler autour d'elle comme un oiseau sinistre.

Sur ses lèvres de pâle corail, le vague sourire qui avait accueilli son oncle venait de s'éteindre, pendant que ses prunelles s'immobilisaient dans le vague, en l'attente de quelque réflexion plus désobligeante encore.

Pourquoi son mari soulevait-il, en un pareil instant, une aussi pénible discussion ? Est-ce que toute cette question n'avait pas été réglée, une fois pour toutes, avant leurs fiançailles ? Et elle-même, victime et non coupable, n'avait-elle pas

poussé la générosité jusqu'à ne jamais faire allusion à son état et aux indispositions qui en résultaient pour elle ?

Enfin, son oncle avait raison : son accident et ses suites terminaient proprement ce délicat problème.

Toutes ces pensées entrèrent comme une vague démoralisante en sa pauvre tête déjà si affaiblie, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues, sans qu'elle eût la force de se dominer ou de les cacher.

Un silence planait sur le groupe, quand Sophie de Fragon arriva à son tour.

D'un coup d'œil, elle remarqua l'attitude hostile des deux hommes. Et, les dévisageant l'un après l'autre, elle se demanda quelles circonstances imprévues les rendaient adversaires au chevet de Gilberte.

Son regard alla interroger celle-ci.

Les yeux clos, la malade continuait silencieusement de pleurer, et il y avait tant de tragique douleur dans ce pauvre visage immobile

et sillonné de larmes, qu'une grande pitié gonfla le cœur de la vieille femme.

Les deux visiteurs, debout de chaque côté du lit, lui firent l'effet de deux tortionnaires guettant leur victime, et une indignation la souleva.

Elle foudroya son cousin du regard et lui montra sa femme, si pâle sur l'oreiller, qu'elle eût apitoyé un tigre. Puis, prenant par le bras le tuteur malévole, elle l'écarta du lit :

– Laissons cette pauvre enfant reposer tranquillement. Elle a besoin de calme et nous la fatiguons. Quant à vous, Rodolphe, avant de quitter l'hôpital, renseignez-vous auprès des docteurs pour savoir quand votre femme sera transportable dans une clinique. Ce n'est pas qu'elle soit mal soignée ici ; mais j'estime que c'est un devoir pour vous, mon cousin, de l'entourer de tout le bien-être possible.

Le jeune homme ne répondit pas. Il se contenta de dévisager la vieille femme avec une telle malveillance que celle-ci se demanda si elle ne rêvait pas.

Mais déjà, de Fragon s'éloignait du lit avec une sorte de hâte de quitter cette femme qui lui était actuellement odieuse.

– Vous venez ? fit-il au tuteur, j'ai à vous parler et je ne vous laisse pas.

– Heu, fit l'autre sans s'émouvoir. Je vous suis, mon cher, bien que vous manquiez terriblement de tenue, en public.

Ils s'éloignèrent l'un derrière l'autre. Aucun des deux n'avait songé à prendre congé de Gilberte.

Sophie de Fragon, plus pitoyable, alla donner à la jeune femme le baiser qu'en famille, on se croit généralement obligé de déposer sur le front des malades.

– Reposez tranquillement, ma petite Gilberte, et ne vous faites pas de mal avec leur mauvaise humeur. Par nature, l'homme est égoïste et a horreur de la maladie... Toute cette ambiance d'hôpital a été pénible à votre oncle et à Rodolphe, et ils n'ont pas eu la générosité de le cacher.

Elle s'efforçait de rassurer la pauvre blessée, dont les larmes coulaient toujours. Elle en voulait à son cousin de sa dureté inexplicable, et à M. de la Saponaire de son excessive insouciance. Maintenant que la jeune femme était devenue sa riche cousine, elle se sentait une âme maternelle et dévouée à son endroit, prête à entrer en lutte avec la terre entière pour la défendre ou lui épargner un chagrin.

Et, très mécontente de l'attitude du mari de Gilberte, elle ne quittait si vite elle-même l'hôpital, que pour rejoindre de Fragon et le chapitrer comme il convenait.

Gilberte la regarda s'éloigner sans que sur ses joues pâles les larmes cessassent de couler. Le souvenir de son mari qui n'avait pas eu pour elle un mot de bonté ni un geste de pitié, lui était douloureux au possible.

Avec quelle indifférence il s'était éloigné sans un regard, sans un salut !

Et l'accent venimeux avec lequel il avait salué sa plainte de blessée :

« C'est le châtiment ! »

Ce souvenir fut si aigu qu'il lui parut entendre à nouveau la voix du jeune homme et qu'un gros sanglot d'enfant souleva sa poitrine pour finir en plainte sur ses lèvres contractées.

Dans le lit voisin du sien, une forme s'agita ; puis une main, à travers la ruelle, vint se tendre vers elle et la toucher à l'épaule.

– Allons, pauvre gosse, faut pas vous faire de la bile comme ça... si c'est à cause de la visite qu'ils vous ont faite, ils auraient pu aussi bien vous laisser tranquille.

Sa voisine de lit, une jeune femme aux traits prématurément flétris, se penchait pitoyable vers elle.

– Le jeune, c'était votre mari ? questionna-t-elle pour empêcher la blessée de rester seule avec ses pensées démoralisantes.

– Oui, répondit Gilberte, toute intimidée.

– L'autre, c'est son père ?

– Non, mon oncle.

Un instant, la femme parut réfléchir au problème que ces maigres données posaient devant elle :

– Pour un oncle, il aurait pu être plus démonstratif. Quant à votre mari, il est bien... c'est un joli garçon ; mais il n'a pas l'air commode ! Sapristi ! quelle sécheresse ! Il faudrait qu'un homme vienne me voir avec une tête comme ça, vous parlez si je lui jouerais une marche triomphale pour sa sortie !

Elle s'arrêta, car elle voyait à nouveau les yeux de sa voisine s'emplier de larmes.

– Allons, ma gosse, reprit-elle, faut pas s'en faire. À notre âge, les amoureux poussent entre les pavés, et on a bien tort de se faire de la bile pour l'un d'entre eux... Voyez-vous, il ne faudrait pas s'amouracher d'un type, parce que les hommes, quand on les aime... ah ! misère, les hommes, tous des...

Gilberte sursauta sous le mot trivial ; mais elle cessa de pleurer pour regarder cette femme qui paraissait avoir si peu d'illusions sur l'autre sexe.

Instinctivement, elle sentait que cette malheureuse était une sœur d'infortune ayant comme elle le même besoin d'amour et se heurtant aux mêmes oppositions.

Une douceur fut en elle pour cette inconnue qui comprenait à mi-mot sa détresse parce qu'elle en avait éprouvé de semblables.

Et la grande dame blessée, autant au physique qu'au moral, eut pour la pauvre fille de la pègre souffrant de pareils maux un bon sourire de candide sympathie.

XXIV

L'explication que de Fragon eut avec M. de la Saponaire ne fut pas longue, mais devint très vite orageuse. Tout de suite, le tuteur de Gilberte s'abrita derrière celle-ci.

– Comment ? ma nièce ne vous a pas dit ?... Vous n'étiez pas au courant ? Je m'étonne vraiment, car cette enfant est loyale.

– Pourquoi vous-même ne m'avez-vous pas averti ? répliqua le jeune homme avec logique.

– Sincèrement, mon cher, j'ai cru comprendre que vous connaissiez la vérité ; car enfin, je vous ai laissé la plus grande liberté pour vous expliquer avec ma nièce. D'un autre côté, votre cousine connaissait l'accident et vous avait mis au courant.

– Elle ne m'a rien dit.

– C'est très curieux ! remarqua ironiquement

l'oncle de Gilberte, parce qu'enfin, mon cher enfant, je voudrais bien savoir quels titres personnels vous auriez eus à épouser ma nièce, vous, petit officier sans le sou ? s'il n'y avait pas eu ce léger accroc à la robe virginale de Gilberte, je ne pense pas que vous fussiez jamais devenu son mari.

Le jeune homme était devenu très pâle sous les réflexions de M. de la Saponaire.

C'est que, réellement, celui-ci avait raison : son aveuglement était incompréhensible. Il se rappelait ses soupçons et son invraisemblable confiance... à croire que, volontairement, il tenait à être berné !

Sa colère s'en accrut. Il dut se faire violence pour ne pas tomber à bras raccourcis sur le trop ironique vieillard. Celui-ci, d'ailleurs, semblait se faire un plaisir de l'exaspérer.

Voyant Sophie de Fragon arriver, alors qu'ils atteignaient la porte de sortie de l'hôpital, il s'empressa de la signaler à son compagnon :

– Tenez, voici votre vieille cousine, expliquez-

vous-en avec elle. Je suis persuadé qu'elle vous rafraîchira la mémoire et que vous reconnaîtrez avoir été tenu scrupuleusement au courant de toute cette histoire.

Mais la patience de Rodolphe était à bout.

– Je vous affirme, s'écria-t-il, exaspéré, que je ne savais rien, et que j'entends parler aujourd'hui, pour la première fois, de l'état de Gilberte.

– Alors, réellement, vous êtes un veinard, mon cher, puisque vous apprenez qu'une chose vous gêne juste au moment où elle cesse d'exister ! Mes compliments, vous avez réellement de la chance !

Et, se tournant vers l'arrivante qui ne comprenait rien à ces dernières paroles :

– Je vous laisse à votre parent, chère mademoiselle ; il paraît que la mariée n'était pas assez belle : Rodolphe se plaint de ne pas trouver assez de compensations dans son mariage.

– Oh ! pardon, protesta de Fragon. Ce n'est pas ainsi que s'écrit l'histoire.

Mais le vieil homme eut un ricanement et, laissant sur le trottoir ses deux interlocuteurs, il prit place dans sa voiture, après un signe de départ à son chauffeur.

Puis, par la glace baissée de la portière, il jeta ce dernier trait à la cousine éberluée :

– Essayez de faire entendre raison à ce garçon, tante Sophie. Moi, voyez-vous, je manque totalement d’arguments, maintenant que la dot est versée.

De Fragon bondit, complètement hors de lui. Les derniers sarcasmes de M. de la Saponaire avaient eu raison de son habituelle correction, et il eût voulu pouvoir souffleter publiquement le malveillant vieillard.

Sa main déjà se dressait dans un besoin atroce et irraisonné de vengeance ; mais l’automobile avait démarré, et le mari de Gilberte dut se rejeter en arrière pour ne pas être renversé.

– Nous nous retrouverons, monsieur de la Saponaire, et il faudra bien que vous me rendiez raison !

Sa colère contre le tuteur de sa femme était telle qu'il en oublia de s'en prendre à Sophie.

En phrases hachées, sifflantes, vindicatives, il la mit au courant de tout ce qu'il venait d'endurer depuis une heure.

Il était blême, les lèvres tremblantes, le corps tout secoué de frissons, et sa vieille cousine courbait la tête devant cette révolte qu'elle n'avait pas escompté si grande.

Dans son cerveau de femme âgée qui gardait encore la saveur des vieux contes de fées d'autrefois, elle avait imaginé tout un roman : de Fragon tombant éperdument amoureux de sa riche épouse, et celle-ci couvrant d'or tous ceux qui avaient travaillé à son mariage.

Et voilà que la vérité s'écrivait tout différemment !

L'amour sur lequel elle avait fondé tant d'espoir faisait défaut, et si l'attitude douloureuse de Gilberte pouvait prêter à bien des suppositions sur ses sentiments intimes, celle de Rodolphe ne laissait place à aucune équivoque.

L'ancien lieutenant n'aimait pas sa femme, et l'amour qui embellit tout, qui excuse tout, qui pardonne tout, ne venait pas mettre un bienfaisant bandeau sur ses yeux.

Dans les véhémentes protestations de ce mari trompé, Sophie ne voyait que de l'amour-propre blessé et des rancœurs masculines en disproportion, lui semblait-il, avec les circonstances.

« Ce grand gamin est d'un orgueil incommensurable. Il va transformer en catastrophe irréparable ce qui n'est qu'un accident. »

Et, comme il n'est gens plus indulgents que ceux qui ne sont pas touchés directement par les événements qu'ils commentent, elle concluait :

« Ne ferait-il pas mieux, tout de suite, de passer l'éponge ! Lui seul est au courant ; quand il aura jeté le soupçon sur sa femme, en sera-t-il plus avancé ? »

Mais elle se trompait sur les sentiments intimes de Rodolphe.

Celui-ci ne songeait nullement, pour le moment, à rendre publics ses dissentiments avec sa femme. Il ne possédait pas davantage la douce philosophie que souhaitait tante Sophie.

Dans son cerveau, exaspéré par les ironies du tuteur de Gilberte, il ne rêvait qu'à les atteindre tous les deux, l'oncle et la nièce, sans souffrir lui-même de l'éclat qui pouvait en rejaillir.

Et d'abord, exactement, quels étaient les vrais coupables de l'abominable mensonge dont il avait été la dupe ? Sophie de Fragon était au courant, le tuteur l'en avait assez raillé. Était-ce elle l'instigatrice de toute cette comédie ?

Le jeune homme le lui demanda un peu brusquement.

La vieille femme en fut toute troublée. Elle avait espéré que la colère de son cousin contre l'oncle de Gilberte détournerait d'elle, jusqu'au bout, les soupçons de Rodolphe.

Et quoi lui répondre ? Avec un caractère ombrageux comme celui de l'ancien lieutenant, allez donc parler librement !

Tout à coup, elle pensa à Gilberte, malade à l'hôpital et que de Fragon ne pourrait interroger avant quelque temps.

D'ici à ce que la jeune femme fût guérie et que son mari pût avoir avec elle une explication, bien des jours auraient coulé et la colère du jeune homme serait passée.

Peut-être même celui-ci comprendrait-il que son intérêt lui commandait de prendre des ménagements vis-à-vis de celle qui pouvait donner tant de lustre à sa vie... Et, sans même se rendre compte que ce qu'elle faisait était odieux, tante Sophie s'excusa en accablant Gilberte qu'elle tenait tant, cependant, à ménager.

– Écoutez, mon cousin, fit-elle, très persuasive. J'étais certaine que Gilberte vous parlerait... C'était à elle de le faire, véritablement. Elle n'aura pas osé, la pauvre enfant. Moi, j'étais persuadée qu'elle le ferait.

Elle ne vit pas le visage du jeune homme s'altérer subitement.

– C'est donc elle ! murmura-t-il d'une voix

blanche.

Les affirmations de tante Sophie l'accablaient plus qu'il ne l'aurait voulu. Sa femme, dont la physionomie si douce, si loyale, faisait croire à tant de droiture et de beaux sentiments, sa femme n'avait-elle pas commis le pire des mensonges ? eu la lâcheté du plus ignoble silence ?

Elle avait pu se faire épouser sans avoir le courage d'avouer sa faute, la propreté morale de l'expliquer et de s'en excuser !...

Et c'était cette même Gilberte que, la veille encore, il souhaitait si ardemment conquérir...

– Ah ! méchante pécore ! pour elle l'argent permet tout, s'écria-t-il avec dégoût. Elle était riche et j'étais pauvre ! La belle proie à berner et à exploiter ! Elle ne jugea même pas utile de prendre des ménagements ; je n'en valais pas la peine.

Sophie de Fragon tressaillit sous l'âpreté des mots.

Avec quel accent de désespoir le jeune homme ne venait-il pas de parler !

Elle avait subitement conscience de sa responsabilité et des conséquences que pouvait avoir son accusation injustifiée.

Elle observa mieux son compagnon, et elle vit sur son visage une telle expression de gravité, qu'elle songea à innocenter Gilberte dès l'instant.

Mais elle eut peur de l'hostilité aiguë qu'elle allait soulever en lui.

Non, réellement, jamais elle n'oserait, ce jour-là, rétracter ses paroles.

L'air farouche de Rodolphe avait même quelque chose de si rébarbatif, qu'elle n'eut plus qu'un désir : le quitter et échapper à un plus long tête-à-tête.

– Je vais vous laisser, Rodolphe ; je viens de me rappeler qu'il me faut aller voir une de mes amies, malade, qui habite ce quartier.

De Fragon ne la retint pas : sa pensée était ailleurs. Des décisions naissaient en lui avec une rapidité surprenante, et une impulsion malade, due au choc nerveux de ces dernières heures, le

poussait à agir très vite, comme si du soulagement devait en résulter pour lui...

XXV

– Ah ! je suis bien heureuse de pouvoir enfin voir Madame ! Nous étions tous inquiets à la maison de ne pas avoir de nouvelles, je vais pouvoir dire à chacun que Madame va bien...

Debout auprès du lit de la blessée, Hortense, penchée vers elle, parlait dans un effort d'enjouement visible.

Depuis douze jours que la femme de chambre n'avait pas vu Gilberte, elle trouvait celle-ci pâlie, maigrie, terriblement changée même.

Le cœur serré, la soubrette évoquait le départ joyeux de sa jeune maîtresse, partant pour la promenade après le déjeuner délicat, dans la salle coquette de l'hôtel rajeuni. Elle revoyait M. de Fragon baisant longuement la main de sa femme, pendant que celle-ci gardait aux lèvres un sourire très doux et comme attendri.

Et, de retrouver impotente et si pâle, les yeux agrandis de cerne et la bouche douloureuse, celle qu'elle avait connue si pleine de vie, lui paraissait un sort d'autant plus inique et invraisemblable.

À la réflexion de sa femme de chambre, la blessée demanda d'une voix lointaine, qui semblait revenir d'un monde de réflexions contradictoires :

– Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir à l'hôpital, Hortense ?

– À l'hôpital ! fit la femme, impressionnée par l'évocation de malheur dont ce mot s'auréolait. Madame a été à l'hôpital ?

– On m'y avait transportée et j'y suis restée dix jours, fit la malade, simplement. C'est depuis hier, seulement, que le docteur Ternon m'a fait admettre dans cette clinique.

– Mais, je ne savais pas, madame ! Je ne pouvais pas deviner ! À la maison nous ne savions rien, et chacun se demandait où Madame pouvait bien être, et pourquoi l'on ne nous tenait pas au courant...

Gilberte ferma les yeux pendant quelques secondes. Puis elle les rouvrit, très larges, en interrogation.

– Je ne comprends pas, fit-elle, tout à coup. Pourquoi ne vous a-t-on pas dit ? M. de Fragon...

Elle n’acheva pas, mais Hortense avait compris la question et elle répondit très vite :

– M. de Fragon n’est pas revenu à la maison depuis que Madame est blessée. Il nous a appris brièvement l’accident ; c’est tout ce que nous avons su jusqu’à ce que le docteur Ternon nous eût téléphoné.

De nouveau, Gilberte répéta :

– Je ne comprends pas, je ne comprends pas.

Et sa voix était infiniment lasse.

– Voyons, fit-elle, au bout d’un moment, en s’efforçant de surmonter le désarroi de ses pensées devant l’ignorance étrange de sa femme de chambre. Expliquez-vous clairement. Vous dites que Monsieur est absent, qu’il ne vous a rien dit... Mettez-moi au courant de tout. J’ai été très atteinte par mes blessures, et ma pauvre tête

n'a pas dû enregistrer tout ce qui se disait autour de moi. Qu'est-ce qui s'est passé chez moi depuis que je vous ai quittée ?

– Oh ! il ne s'est pas passé grand-chose, répondit la soubrette. Madame est partie, mais elle n'est pas revenue, et le soir, le dîner a longtemps attendu pour être mangé. Puis, Monsieur, un peu mécontent, a donné l'ordre de servir et il a pris place à table, tout seul. À partir de minuit, il a fait le tour des commissariats. Toute la nuit, il a couru d'un bout à l'autre de la capitale.

– Sans se coucher ?

– Oui, madame, sans prendre aucun repos. Monsieur était bien trop inquiet... Ça se comprend, après deux mois de mariage ! Il devinait qu'il s'agissait d'un accident. Bref, le lendemain, à neuf heures, on a demandé M. de Fragon au téléphone, et, aussitôt après, celui-ci a sauté dans son auto, et il est parti comme un fou...

Gilberte songea que son mari était arrivé vers neuf heures et demie à l'hôpital. Il ne s'était donc pas arrêté en route.

Alors, s'il avait été réellement inquiet jusqu'à ce moment-là, pourquoi donc lui avait-il fait un si vilain visage en la retrouvant sérieusement blessée ?

– Continuez, Hortense. Quand avez-vous revu M. de Fragon ?

– À midi, madame, au moment du repas ; Monsieur avait l'air sombre, taciturne, mécontent. Il s'est mis à table sans dire un mot, et avec un visage dur que nous ne lui connaissions pas. Il paraissait nerveux, agité ; parfois, même, il avait de grands gestes des bras comme s'il ne pouvait réprimer son énervement, ou encore il crispait les poings avec un regard farouche. Il n'a pas beaucoup mangé et il est monté aussitôt dans sa chambre. On l'entendait marcher à grands pas au-dessus de nos têtes. Il bousculait les sièges, il ouvrait les portes des armoires... Quand il est redescendu, personne n'a osé le questionner. Ce n'est qu'un peu plus tard, quand j'ai compris que Monsieur allait s'éloigner sans nous donner des nouvelles de Madame, que j'ai osé lui en demander :

« – Elle a été gravement blessée à la tête et aux membres, m’a-t-il dit brièvement.

« – Madame ne va pas mourir ? me suis-je écriée en pleurant.

« Monsieur m’a regardée en personne qui n’a jamais envisagé pareille éventualité. Puis, brusquement, et comme si j’avais posé une sottise question, il a haussé les épaules et s’est écrié d’un air agacé :

« – Elle vivra, votre maîtresse ! Ne craignez rien, elle vous sera rendue ! Vous êtes ridicule de pleurer comme ça !... »

La femme s’arrêta une seconde ; puis, finalement, elle conclut :

– Ce sont les derniers mots que Monsieur a dits avant de partir.

– Avant de partir, répéta Gilberte d’un ton étrangement surpris. Mais..., depuis ?

– Nous n’avons pas revu Monsieur..., déclara simplement la servante, qui gardait rancune au jeune maître de l’avoir si vivement rabrouée, et qui n’était pas fâchée de prévenir sa maîtresse

malade, qu'en son absence, le jeûne mari avait pris la poudre d'escampette.

Gilberte ne répondit pas. Malgré sa faiblesse, elle avait assez de sang-froid pour ne pas fournir de commentaires à sa suivante.

Au bout d'un moment de réflexion, elle dit pourtant :

– Je ne comprends pas pourquoi M. de Fragon ne vous a pas parlé de l'hôpital où j'avais été transportée... J'aurais manqué de bien des choses, si les infirmières n'avaient eu la gentillesse de les faire venir du dehors.

Elle ne vit pas le regard sournois dont l'enveloppa Hortense.

– Il faut croire que M. de Fragon ne tenait pas à ce que j'importune Madame de mon dévouement, remarqua celle-ci, avec un peu d'ironie.

Le ton fit lever vers elle les yeux songeurs de Gilberte.

– Monsieur a été affolé par ce pénible accident, suggéra doucement la jeune femme.

D'un autre côté, tous les journaux en ont parlé et il aura cru que vous étiez au courant.

Cette dernière explication donnée, elle ferma les yeux comme si elle était fatiguée d'avoir si longtemps parlé.

La vérité est qu'elle craignait la curiosité de la femme de chambre et les questions qu'insidieusement celle-ci, qui la servait depuis longtemps, pouvait lui poser.

Comment pourrait-elle expliquer que Rodolphe, ayant quitté la demeure conjugale, n'était pas revenu une seule fois à son chevet et qu'il semblait se désintéresser complètement de son sort ? Comment avouer qu'elle ignorait même où était son mari ?

Aux explications prolixes de la servante, Gilberte avait juxtaposé les potins qui devaient courir à l'office :

– Monsieur profite de l'absence de Madame pour se divertir au-dehors...

Il n'était pas très amusant de penser qu'un pareil bruit circulait autour d'eux ; mais combien

plus désagréable encore eût été la diffusion de la vérité : Rodolphe abandonnant sa jeune femme aussitôt après avoir eu connaissance de son accident en automobile !

Que n'eût-on pas soupçonné d'injurieux pour elle !

Gilberte elle-même, bien que sachant parfaitement s'être trouvée seule dans la voiture, lors de son tamponnement, n'en avait pas moins cherché, dans les circonstances de cet accident, la cause ignorée du mécontentement de Rodolphe.

Son mari avait parlé de châtiment. C'était donc qu'elle était coupable de quelque chose ?... de quelque chose qui fût en rapport direct avec la cause de ses blessures et avec leur suite : son admission à l'hôpital et ce bébé qui ne verrait pas le jour.

Ce dernier point, surtout, la hantait sournoisement. Rodolphe semblait agir comme s'il n'avait appris la vérité que récemment. Et, cependant, elle se rappelait son affirmation, le soir où son oncle les avait présentés l'un à l'autre : l'officier avait certifié connaître les

événements !

Et, là-bas, à Jumièges, n'avait-il pas eu pour elle cette phrase lapidaire :

« Je ne suis, auprès de vous, que le successeur de M. de Placeraud. »

Donc, il n'ignorait rien !... Alors ?

Quand, à force de tourner et retourner dans sa tête toutes ces questions, elle en arrivait à ce point-là, une grande lassitude la prenait. Elle sentait que le terrain vacillait sous ses pas ; toute intrusion dans ce domaine l'entraînait lamentablement au fond d'un gouffre insondable où elle avait peur de glisser, sans savoir, sans comprendre, sans avoir jamais la force d'en sortir.

Son pauvre cerveau, affaibli sans doute par la maladie, n'avait pas la faculté de poursuivre son raisonnement. Il y avait, soudain, du vide dans ses idées, c'était encore l'impression du précipice... toujours ce trou béant au bord duquel ses pensées trébuchaient pour un saut dans le néant... presque dans la folie.

Et, instinctivement, Gilberte s'efforçait d'écarter d'elle l'image incohérente d'une colère d'homme injustifiée, dont le poids l'écrasait et faisait chavirer sa raison.

L'arrivée, dans sa chambre de malade, du docteur Ternon chassa à la fois les brumes douloureuses qui obscurcissaient, encore une fois, son intellect et Hortense, qui s'empressa de regagner ses pénates habituelles.

Gilberte eut pour le praticien un doux sourire d'accueil.

– Je suis contente de vous voir, docteur, dit-elle, doucement.

Mais ses yeux gardaient encore, au fond de leurs noires prunelles, une brume lointaine qui en troublait l'éclat.

Sans répondre, l'arrivant pressa la main de la blessée. Il sentit la tiédeur exagérée des doigts et il interrogea le pouls pour mieux graduer l'état fiévreux.

– Vous vous êtes agitée, aujourd'hui, fit-il d'un ton grondeur. J'interdirai encore les visites

si elles doivent entraver le mieux que j'escomptais.

– Ce serait me priver d'un peu de distraction, répondit-elle, avec un pâle sourire. Savez-vous que, depuis le premier jour, et hormis vos visites quotidiennes, Hortense est la seule personne qui ait songé à venir me voir ?

L'homme faillit laisser percer son étonnement. Il connaissait de longue date sa cliente, qu'il avait soignée à différentes époques de son enfance ; il avait même assisté à son mariage, peu de semaines auparavant ; il était donc en droit d'être ébahi d'une telle déclaration.

« Que faisait donc le jeune mari s'il ne venait pas chaque jour au chevet de sa femme ? »

Mais il était trop soucieux de la santé de sa malade pour montrer une surprise qui eût pu causer une émotion.

Au contraire, il abonda dans le sens des événements.

– Parbleu ! fit-il. J'ai consigné votre porte. Il ferait beau voir que quelqu'un se permît de me

désobéir.

– Oh ! pourquoi ? protesta Gilberte, avec détresse, si vous saviez combien le temps semble long, parfois !

– Quand vous irez mieux, on verra, bougonna-t-il. Savez-vous, petite madame, que votre état m’a sérieusement inquiété ? vous étiez meurtrie de tous côtés, et je me demandais où nous allions avec une poulette aussi truffée.

Il se faisait bourru et bourdonnant, mais Gilberte ne se déridait pas. Un besoin de savoir était en elle jusqu’à l’obsession.

Elle demanda :

– Comment avez-vous su, docteur, que j’étais blessée, à l’hôpital, et que j’avais besoin de vos soins ?

– Vous n’aviez pas du tout besoin de mes soins, protesta-t-il, vivement. Vous aviez reçu, tout de suite, ceux d’habiles médecins, habitués à soigner des centaines de cas analogues au vôtre, et point n’était besoin de mes conseils.

– Mais, enfin, qui vous avait dit de venir ?

– Votre mari, parbleu !

Elle répéta lentement :

– Mon mari... Il était donc allé vous voir ? ajouta-t-elle, un peu méfiante.

– Du tout. Pourquoi voulez-vous qu’il soit venu chez moi ? Il a téléphoné, tout simplement.

– Quand ?

– Le lendemain soir de votre accident.

– Pour que vous veniez à l’hôpital ? insista-t-elle encore.

– Pour que je vous en fasse sortir, au contraire. Il tenait à ce que vous ne restiez pas à Beaujon ; mais il se déchargeait sur moi du soin de décider du jour et du lieu de votre transport.

– Il sait donc que je suis ici ? Dans cette clinique ? demanda-t-elle d’une petite voix qui tremblait.

– Comment ! s’il le sait ! Je le pense bien. Tous les jours il me téléphone pour prendre de vos nouvelles.

Une flamme nacrée colora subitement les

joues pâles de l'orpheline.

– C'est bien vrai, cela ? demanda-t-elle avec, soudainement, deux grands yeux remplis d'inquiétude.

– Tout à fait vrai. Pourquoi vous dirais-je ce qui n'est pas ?

– Parce que vous devinez que ça me fait plaisir, avoua-t-elle, timidement.

Le médecin se frotta les mains d'un air satisfait.

– Parbleu ! Je m'en doute bien que cela vous fait plaisir, petite madame.

– Et réellement... c'est vrai ?

– Je vous en donne ma parole, assura-t-il, gravement, devant la flamme d'angoisse qui altérait le fin visage.

Elle respira mieux. Après ce que lui avait appris Hortense, après l'étrange silence de Rodolphe qui ne revenait plus, il lui était doux à l'âme de se dire qu'en dépit des apparences, ce dernier s'intéressait à elle et s'informait de sa santé.

Cette pensée lui fut si bienfaisante, qu'une humidité obscurcit ses yeux noirs.

– Docteur, voulez-vous vous charger d'une commission verbale pour mon mari ? demanda-t-elle d'une voix qui savait obtenir un consentement, tant elle contenait de faiblesse.

– À vos ordres, fit le praticien, que dois-je dire ?

– Quand il vous téléphonera, je vous serais infiniment obligée de le prévenir qu'un important courrier l'attend ici. Hortense, ne voyant pas Monsieur aller le chercher, a cru bien faire de me l'apporter cet après-midi, et je n'ai pas songé, quand elle est partie, à lui dire de le reprendre.

– C'est entendu, je lui ferai, sans faute, votre commission.

– Je compte sur vous. Quand vous téléphone-t-il ?

– Le soir... généralement, après le repas.

– Je vous remercie donc à l'avance de bien vouloir y penser tantôt.

Elle ajouta, pour justifier la nécessité d'avoir

recours au docteur, en cette occasion :

– Grâce à vous, mon mari sera prévenu tout de suite : dans toutes ces lettres, il y en a peut-être quelques-unes pressées et qu’il attend impatiemment.

– Soyez sans crainte, je n’oublierai pas.

Quand il fut parti, Gilberte reposa plus tranquillement.

Elle avait appris, évidemment, une chose absolument stupéfiante : son mari, après avoir marqué un mécontentement extraordinaire, avait quitté le domicile conjugal ; mais, d’autre part, alors qu’elle supposait que Rodolphe ne se souciait pas du tout d’elle, le docteur lui affirmait que celui-ci prenait chaque jour de ses nouvelles. Et cette pensée d’espoir bruissait en elle, bien qu’elle se refusât de s’y arrêter :

– Demain, peut-être, il viendra ici chercher ses lettres...

XXVI

L'espoir de Gilberte fut déçu ; de Fragon ne vint pas à la clinique où la blessée était soignée ; mais comme il ne voulait pas que le docteur Ternon pût s'étonner qu'il ne donnât pas suite à sa communication, il expédia son ami Verlaines à sa place.

Et l'orpheline, quand on la prévint « qu'un monsieur désirait lui parler », fut fort déçue de voir entrer l'officier au lieu de celui qu'elle attendait.

Le nouveau venu, qu'elle connaissait un peu, avait pris soin de lui apporter quelques fleurs.

C'était une attention masculine à laquelle elle n'était plus habituée et dont elle le remercia vivement, malgré sa déception. Puis, après les premières minutes de gêne qui accompagnent généralement pareille entrevue entre gens qu'aucune intimité ancienne ne rapproche, la

jeune femme osa demander à l'officier des nouvelles de son mari.

– Mais il va bien, il va bien, fit l'autre, un peu gêné par cette question imprévue, puisqu'il ignorait que de Fragon ne fût pas venu voir sa femme depuis quelques jours.

– Vous l'avez vu, aujourd'hui ?

– Non, j'ai passé la soirée d'hier avec lui, et comme il prévoyait une impossibilité de sortir, cet après-midi, il m'a demandé de venir ici à sa place.

– C'est aimable à vous d'avoir accepté cette corvée, répliqua Gilberte, avec une infinie correction.

Le jeune homme crut devoir protester et il affirma que c'était avec un véritable plaisir qu'il était venu chercher la correspondance de son ami, puisque cela lui procurait l'occasion de prendre, en personne, des nouvelles de la blessée.

Celle-ci le laissait dire, avec l'espoir qu'un mot lui révélerait l'état d'esprit de son mari. Mais rien, dans la voix ou dans les paroles de l'officier,

ne permettait de déduire la moindre chose, et les phrases banales que les deux interlocuteurs échangeaient poliment décevaient un peu l'espoir de la jeune femme.

Au moment où l'officier s'y attendait le moins, Gilberte attaqua bravement le sujet qui lui tenait au cœur :

– Où est-il en ce moment, mon mari ?

– À Versailles.

– Où ça, à Versailles ?

L'officier releva la tête. Cette question, sur les lèvres de Gilberte, lui paraissait étrange. Était-il possible qu'elle ne sût pas exactement où se trouvait son mari ?

Puis il songea qu'elle voulait s'assurer si ce que ce dernier lui avait dit concordait bien avec ce que lui-même savait

Et il sourit à cette petite tactique féminine qu'il croyait inspirée par une légère jalousie. Ce fut donc avec une raillerie indulgente qu'il se prêta à cette enquête cousue de fil blanc.

– De Fragon est chez lui... dans l'appartement

qu'il occupait autrefois, avant son mariage, et que la précipitation de cette cérémonie l'a empêché de quitter. Ce n'est que dans un mois, à la fin du trimestre en cours, qu'il pourra donner congé.

Il souriait, exagérant exprès la minutie de ses explications.

Mais Gilberte, qui devinait ce qu'il pensait, ne s'en offensait pas. Au contraire, entrant dans le jeu, elle souriait mutinement en posant ses questions.

– Et depuis quand, pouvez-vous le dire, monsieur Verlaines, depuis quand mon mari est-il retourné à Versailles ?

– Depuis que vous êtes malade, chère madame.

– Et il y vit seul ?

– Oh !

Cette fois, il avait sursauté. La jalousie de son interlocutrice lui paraissait véritablement exagérée.

Elle se mit à rire.

– Pourquoi hésitez-vous, monsieur Verlaines ? Mon mari n'est donc pas seul, en votre bonne ville de Versailles ?

– Pardon, madame, de Fragon y vit absolument seul, autant que je puisse savoir.

– Alors, pourquoi ma question vous a-t-elle tant désorienté ?

Elle continuait de sourire et conservait son ton badin. L'officier s'y trompa.

– Ma foi, répondit-il, gaiement, je n'en sais rien. Peut-être, tout simplement, parce que votre question indique un doute que les circonstances ne justifient pas... De Fragon riait aussi, certainement, s'il pouvait s'imaginer avoir fait naître une pareille pensée chez sa jeune femme.

– Il riait ? fit-elle d'un ton indéfinissable.

– Ah ! j'en suis sûr ! Et si vous m'autorisez à le lui répéter, je suis certain qu'il sera, à la fois, ravi de votre légère inquiétude et contristé d'avoir pu la faire naître.

– Il rira, répéta-t-elle, doucement. Eh bien ! vous voyez, monsieur Verlaines moi, je ne ris

pas.

L'officier fut interloqué. Devant la mine soudain grave de Gilberte, il devint sérieux.

– Oh ! madame, protesta-t-il, chaleureusement, vous ne voulez pas dire que vous soupçonnez de Fragon d'une légèreté volontaire ?

– Les jeunes femmes s'inquiètent toujours très vite, répondit-elle de sa même voix pensive. Les hommes, en général, n'aiment pas la maladie et ils désertent volontiers les foyers solitaires. Rodolphe a besoin de vie et de mouvement autour de lui et je suis blessée, presque impotente et enlaidie par la souffrance.

– Permettez-moi de vous interrompre, chère madame. D'abord, vous n'êtes pas du tout enlaidie... au contraire ! Ensuite, je connais mon ami depuis de longues années et je puis vous affirmer que vous auriez tort de l'englober dans le lot des hommes en général, dont vous venez de parler. De Fragon est sensible et sincère et il serait incapable, même de prendre un plaisir, pendant qu'il vous sait malade et dans

l'impossibilité de le partager.

– Oh ! protesta-t-elle un peu railleuse, n'exagérez pas dans le sens contraire à mon inquiétude.

– Mais je n'exagère pas, madame ! Et je vais vous en fournir la preuve. Tenez, vous connaissez votre mari et vous savez combien son caractère est uniforme et plutôt généralement gai ? Eh bien, depuis votre accident, je ne reconnais pas de Fragon. Le lendemain de ce malheur, que j'ignorais encore, il est venu me chercher au mess. Il est arrivé, pâle, sombre, méconnaissable. Il paraissait véritablement frappé, ne parlait pas et semblait en proie à une idée fixe. Ce soir-là, je l'ai reconduit chez lui, très ennuyé de le sentir pareillement découragé et osant à peine le quitter...

Gilberte l'écoutait avec attention. Ainsi Rodolphe avait gardé toute la journée ce même visage sombre qu'elle avait vu à l'hôpital et dont Hortense lui avait parlé.

– Mais, depuis, fit-elle, mon mari s'est ressaisi et, après dix jours, il n'y pense plus ?

– Vous vous trompez, madame ; depuis, il n’a pas changé. C’est au point que tous les jours, quand je le retrouve, j’appréhende presque de lui demander de vos nouvelles. À votre nom, il a comme une crispation du visage, et je ne vous cache pas que j’étais heureux de venir vous voir parce que, à un moment, je m’étais demandé si vous n’étiez pas à jamais défigurée. En entrant ici, tout à l’heure, j’ai été soulagé de vous retrouver en si bon état : j’avais fini par m’imaginer les pires choses.

– Je m’en tirerai sans trop de dommage, répliqua-t-elle, assez coquettement.

Puis, jouant avec grâce la confusion, elle regarda avec de grands yeux suppliants l’officier.

– Ai-je besoin de vous demander, monsieur Verlaines, de ne pas répéter à mon mari mes réflexions saugrenues sur son séjour à Versailles ? Je serais désolée qu’il sût les vilaines pensées qui m’ont passé par la tête lui qui déjà se fait tant de soucis avec ma santé.

– Oh ! je ne dirai rien, madame, promit-il, galamment, l’amour ne va pas sans un peu de

jalousie, et j'ai bien compris la pensée importune qui tourmentait votre cerveau de jeune mariée.

– C'est vrai, répondit-elle, toujours confuse. Quand on reste seule, des heures entières, dans l'immobilité d'un lit, on finit par devenir maboule. On ressasse un tas d'idées plus baroques les unes que les autres, et on en arrive à s'imaginer des choses tout à fait désagréables.

– On croit tout de suite que le mari s'amuse, continua gaiement Verlaines. On le voit courir les boîtes de nuit ou s'attabler dans les grands restaurants !

– Non, tout de même, protesta-t-elle, pas tant que ça ! Je me disais, seulement : Rodolphe, ayant vécu à Versailles avant son mariage, devait y avoir contracté quelques amitiés féminines... de ces petites bagatelles que tous les hommes ont dans leur vie de célibataire... Je pensais encore que... pour passer le temps, on parle, n'est-ce pas... et, sans le vouloir, on renoue des liens...

– Ici encore, je vous arrête, madame, de Fragon n'a jamais eu ce qu'on appelle...

– Mais je ne veux rien savoir, cher monsieur, interrompit-elle en riant. Mon mari était garçon et il avait tous les droits et toutes les libertés. Vous m’avez totalement rassurée et il m’a suffi de votre affirmation pour être tout à fait tranquille. J’ai confiance en vous, vous voyez, monsieur Verlaines, ajouta-t-elle, avec le plus séduisant sourire.

– Ayez surtout confiance en lui, riposta-t-il en posant ses lèvres sur les doigts menus qu’elle tendait vers lui. De Fragon est digne de tout votre amour, assura-t-il encore.

– J’en suis sûre.

Mais cette gaieté persistante était difficile à soutenir. Toute la mélancolie des heures vécues depuis douze jours remontait en elle. Comme il prenait congé, elle lui demanda et, cette fois, elle était sincère :

– Je compte sur votre amitié pour reconforter mon mari. Il ne faut pas qu’il ressasse toujours, lui non plus, les mêmes idées.

Il promit et s’éloigna très troublé de l’humidité

qu'il avait vue subitement monter dans les prunelles de jais de la jeune femme.

Quant à Gilberte, elle demeura souriante et gracieuse tant qu'il fut là ; puis, quand la porte se fut refermée derrière lui, une grande détresse recouvrit son visage. Les yeux clos un moment sur des pensées décourageantes, elle revécut tout leur entretien.

Et, soudain, de ses lèvres pâlies, cette longue plainte s'exhala :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour qu'il soit pareillement fâché contre moi ?... »

XXVII

Des semaines passèrent durant lesquelles de Fragon ne donna pas davantage signe de vie à sa jeune femme.

Gilberte en avait pris son parti ; du moins, elle ne s'étonnait plus du silence de son mari. Elle savait qu'il ne viendrait pas et ne l'attendait plus. En revanche, Verlaines retourna la voir plusieurs fois, lui apportant des fleurs, des bonbons et de quoi lire. Ces visites faisaient plaisir à la jeune femme, qui ne pouvait l'apercevoir sans ressentir un petit heurt au cœur, car c'était un peu de Rodolphe qui entrait avec lui dans la pièce.

Peut-être l'officier avait-il fini par s'apercevoir, allant de l'un à l'autre, que l'accord parfait ne régnait pas dans le ménage, mais il n'en laissait rien paraître. En revanche, il portait impartialement à chacun des nouvelles de l'autre sans qu'on eût besoin de lui en demander.

Il avait remarqué que Gilberte l'interrogeait toujours, ne se lassant jamais de poser des questions, et paraissant toujours avide d'entendre parler de son mari, alors que celui-ci, au contraire, écoutait silencieusement ce qu'il disait, sans jamais demander aucun détail ni faire aucune réflexion.

La convalescence de Gilberte s'était écoulée assez rapidement ; d'abord, parce que sa femme de chambre avait donné l'adresse de la clinique à toutes ses amies et que celles-ci venaient la voir à tour de rôle ; ensuite, parce que son traitement nécessitait des soins multiples pour la rééducation des membres blessés. Et la jeune femme, prise entre ces visites et les mouvements de mécanothérapie, les bains de chaleur électrique et les massages de toutes sortes, n'avait guère le loisir de trouver le temps long.

La date de son départ était enfin fixée et Gilberte, allant et venant dans la chambre, se réjouissait à l'idée de retourner le lendemain chez elle, quand Verlaines, qu'elle ne comptait pas voir ce jour-là, vint lui faire une ultime visite.

– De Fragon m’a confié cette clé à vous remettre, fit-il, tout à coup.

En silence, elle regarda la petite clé que l’officier lui avait tendue.

C’était celle qui ouvrait un joli secrétaire en bois des Indes, incrusté de nacre, qu’elle avait dans sa chambre.

Elle comprenait maintenant la visite imprévue de Verlaines, envoyé certainement par Rodolphe.

Si la convalescente avait eu l’espoir qu’en rentrant dans sa demeure, elle y serait accueillie par son mari, ou tout au moins qu’elle verrait le jeune homme l’y rejoindre, elle dut revenir de ses illusions.

L’envoi de cette clé, la veille du jour où elle quittait la clinique, lui prouvait surabondamment que de Fragon ne comptait pas se départir, vis-à-vis d’elle, de la conduite qu’il avait adoptée depuis six semaines.

Pour la première fois, elle ne fit à l’officier aucune réflexion concernant l’absent et celui-là, qui la voyait subitement assombrie, se garda bien

du moindre commentaire.

– Il faudra continuer de venir me voir à Neuilly, monsieur Verlaines, fit-elle pensivement, en conclusion de pensées moroses qu'elle ruminait tout bas. La visite d'un véritable ami est toujours un bienfait des dieux que nous devons essayer de multiplier...

Elle s'arrêta, passa longuement sa main fragile sur son front où un point de migraine menaçait. Puis, de sa voix lointaine dont elle s'efforçait d'affermir les intonations défaillantes, elle ajouta :

– Oui, venez me voir souvent... Je crois que là-bas j'aurai, plus encore qu'ici, besoin de vous...

– Tout mon dévouement vous est acquis, madame, affirma-t-il, un peu ému, bien qu'il s'efforçât de rester souriant.

C'est que s'il aimait solidement son ami de Fragon, il n'en éprouvait pas moins une très grande sympathie pour cette femme si franche et si simple qu'il sentait parfois tout imprégnée de détresse intime.

Déjà, son amitié rêvait de rapprocher ces deux êtres qu'il devinait séparés par un malentendu pénible. L'air froid et indifférent de son ami ne lui paraissait pas refléter ses véritables sentiments, pas plus que la feinte gaieté de Gilberte ne parvenait à cacher la nappe de tristesse qu'il percevait au fond d'elle.

Dans l'hôtel de Neuilly, Gilberte fut accueillie avec joie par tous ses serviteurs. Ils avaient mis des fleurs partout et chacun d'eux semblait avoir eu à cœur de bien remplir sa tâche pour que la patronne fût contente.

Tout était en ordre, astiqué, étincelant, et l'arrivante dut admirer chaque chose et distribuer à tous des félicitations méritées. Puis, cet important devoir rempli, la maîtresse de maison gagna sa chambre avec une hâte anxieuse dont elle ne pouvait se défendre.

Elle était là, maintenant, debout devant le luxueux secrétaire où elle rangeait sa correspondance : menues lettres de jeune fille, courts billets d'invitations, cartes postales illustrées, photos de toutes sortes, depuis les

instantanés pris au cours d'un voyage, jusqu'aux précieux portraits de ses parents ; tout était en ordre dans l'un quelconque des tiroirs du meuble fragile.

Depuis la veille, elle s'était demandé si Rodolphe, cherchant quelque objet qu'il supposait renfermé dans le secrétaire, n'avait pu tomber sur un papier ou une photo qui lui fût désagréable. De là l'explication de son attitude courroucée.

Mais Gilberte avait eu beau creuser sa mémoire, il ne lui était pas apparu qu'elle pût posséder un objet aussi dramatiquement important.

À cette minute, elle restait là, clé à la main, devant le meuble, avec un peu d'appréhension. Elle avait l'intuition qu'il recélait quelque chose qui allait lui faire du mal et elle hésitait, au dernier moment, à affronter cette peine-là.

Pourtant, elle finit par mettre le petit instrument d'acier dans la serrure. Il y eut un déclic et la planchette se rabaissa.

Tout de suite, ses yeux attentifs discernèrent, au-dessus d'un tas de papiers, une large enveloppe sur laquelle l'écriture de son mari avait tracé son nom.

« Je m'en doutais », bégaya-t-elle en chancelant.

Lettre en main, elle dut s'asseoir tant, soudain, elle se sentait émue. Avant même de connaître la teneur du papier, elle savait que Rodolphe allait la blesser de quelque invraisemblable reproche.

« Oh ! pourquoi ? gémit-elle. On ne peut pas se défendre, tout de suite, contre une lettre ! »

Elle devinait qu'il avait attendu qu'elle ne fût plus malade pour pouvoir la lire. Et cette précaution de l'absent soulignait mieux la teneur rigoureuse des mots qu'il avait dû employer.

« Allons, fit-elle en se raidissant. Pas de fausse sensiblerie : Rodolphe ne m'a jamais aimée, et, moi, je ne l'ai épousé que parce qu'il m'a été imposé par mon oncle. »

Elle brisa le cachet, ouvrit l'enveloppe et en retira la lettre, pliée en deux.

Avant d'en prendre connaissance, elle eut encore un temps d'arrêt.

Et pour se donner du courage, elle dit tout haut :

« Soyons moderne ! La jeunesse actuelle flétrit l'amour exclusif, la mélancolie déséquilibrante et tous les beaux sentiments de l'âge d'or. Ceux de mon siècle doivent avoir raison : vivent l'égoïsme, la sécheresse et l'indifférence ! »

Puis, reprenant la lettre :

« Mon cher époux, si vous avez voulu me faire du mal, vous vous êtes trompé : j'ai une âme de garçon, aujourd'hui !... et je ne vous aime pas ! »

Son rire railleur résonna dans la pièce immense. Et, comme si vraiment ses arguments avaient porté en exaltant son énergie, elle lut enfin ce que son mari lui avait écrit :

« Madame,

« Je quitte immédiatement cette maison pour n'y plus revenir et je compte bien ne pas vous

revoir après cette séparation, qui est définitive.

« Vous voudrez bien faire suivre ma correspondance, s'il y en a, poste restante à Versailles, où je compte momentanément résider.

« N'essayez aucune tentative de conciliation ; je suis outré d'avoir été si longtemps votre jouet et celui des vôtres. Je vous croyais au-dessus d'une pareille ignominie et suis atrocement désabusé.

« La parole ne peut être qu'aux avoués, désormais.

« Adieu, madame !

RODOLPHE DE FRAGON. »

« Et voilà ! » fit-elle en crânant, après avoir relu deux fois la lettre singulière.

Mais elle était affreusement pâle.

« Je crois que mon mari dramatise beaucoup les événements, monologua-t-elle Qu'est-ce que les miens et moi-même avons bien pu lui faire ? »

Elle se leva, essaya de faire quelques pas dans

l'appartement, mais elle chancela, ses jambes se dérobaient sous elle, et tout son corps était agité de tremblements nerveux.

Allongée plutôt qu'assise dans un fauteuil profond, elle dut laisser passer quelques minutes avant de retrouver son équilibre.

Cependant, le sens de l'humour ne la quittait pas.

« Pauvre petite garçonne ! », s'apitoya-t-elle sur elle-même, en pensant à ses bravades de tout à l'heure.

Puis, au bout d'un instant, elle ajouta encore avec un pâle sourire :

« Il s'y connaît, mon mari, pour m'éviter des émotions. »

L'exagération des reproches de Rodolphe semblait avoir dépassé les bornes de sa sensibilité, sans éveiller aucun mauvais souvenir de sa conscience pacifiée.

Depuis six semaines, n'avait-elle pas assez cherché en quoi elle avait pu lui déplaire ?

Cependant, à mesure que sa nervosité

s'apaisait, une tristesse montait en elle, sournoisement, éteignant ses velléités de raillerie, noyant jusqu'au sursaut d'énergie dont elle avait fait provision.

Les dents serrées, elle reprit la lettre, en pesa tous les termes.

L'avant-dernière phrase : « La parole ne peut être qu'aux avoués désormais », lui arracha un gémissement.

« Un divorce ? Oh ! non, non ! cela n'est pas possible ! »

C'était quelque chose d'incommensurable pour sa compréhension de croyante.

« Mais je n'ai rien fait, je n'ai rien fait ! », cria-t-elle dans un besoin instinctif de défense.

On ne pouvait pas briser les liens du mariage sans raison valable :

« Jamais un juge ne consentirait... il faut un motif plausible ! »

Elle songea, soudain, que Rodolphe l'accusait de quelque chose !... il avait contre elle des griefs... des griefs qu'elle ignorait, mais qui

devaient être terribles pour qu'il la menaçât pareillement.

Elle se dressa atterrée, car la certitude que son mari avait ignoré tout son passé s'imposait maintenant à elle.

« Mais, alors, un divorce serait possible ? »

Elle ne savait plus ce qui lui arrivait et elle se mit à marcher dans la pièce comme une bête traquée qui cherche une échappatoire.

Tout à coup, elle calcula qu'il y avait six semaines que cette lettre avait été écrite et que bien des choses pouvaient s'être passées depuis lors.

Elle dut se mettre les deux poings sur la bouche pour étouffer le hurlement d'effroi qui avait surgi de son être terrifié par une telle pensée.

Alors, ne dominant plus son épouvante des événements, elle se jeta sur le bouton électrique qu'elle écrasa inlassablement jusqu'à ce que la femme de chambre parût.

– Mon courrier ? jeta-t-elle, comme un appel

éperdu.

– Mais il n’y a rien, répondit la soubrette, ahurie. J’ai porté toutes les lettres à Madame, au fur et à mesure qu’elles arrivaient.

– Des imprimés, des papiers d’affaires ?

– Je n’en ai pas vu, madame. Il y avait des catalogues, des prospectus mais rien de sérieux et tout cela a dû être brûlé ou jeté.

– Vous aurez détruit le principal, déduisit-elle en s’affolant.

Un instant, elle hésita sur ce qu’elle devait faire : courir chez un homme d’affaires et le consulter ? ou filer à Versailles, voir son mari ? Celui-ci avait beau déclarer que tout était fini entre eux, il ne pouvait tout de même pas refuser de la voir.

Elle se décida pour ce dernier parti.

– Vite, vite, ma voiture... la nouvelle... dites au chauffeur de se hâter.

– Mais il n’y a pas de chauffeur, madame. Celui qu’on avait retenu a été remercié quand on a connu l’accident de Madame... Ce n’est que

demain que son successeur arrivera.

– Alors, je conduirai moi-même. Allez, Hortense ! Vous voyez bien que je suis pressée !

La femme de chambre s'éloigna en courant. Elle perdait la tête devant l'impatience de sa maîtresse. Cependant, elle revint très vite annoncer que la voiture était prête.

– Mais, Madame ne peut conduire elle-même avec son bras cassé.

– Ne vous préoccupez pas de cela. Je dois sortir, répliqua Gilberte, qui se calmait un peu.

Du haut du perron, elle admira la ligne longue de sa *six-cylindres, douze chevaux*, comme avait spécifié si emphatiquement le vendeur.

Malgré son désarroi intérieur, elle évoqua l'achat du véhicule avec Rodolphe, dès leur retour à Paris. C'est le jeune homme qui avait désigné la couleur sobre de la carrosserie et du capitonnage. Il tenait à ce que tout fût en harmonie avec le teint et la couleur des cheveux de Gilberte...

Ce rappel l'émut plus qu'elle ne le voulût.

Entre son mari et elle il n'y a jamais eu d'amour ni de réelle intimité, mais l'absent avait de ces attentions exquisés dont elle sent tout le prix à présent.

Elle a atteint l'auto, s'est glissée sur le siège et a pris le volant.

– Je ne sais à quelle heure je reviendrai, explique-t-elle à sa servante, dont le regard inquiet suit ses gestes.

Et comme celle-ci ne se déride pas et semble, par son visage tourmenté, lui reprocher son imprudence, elle ajoute :

– Ne vous effrayez pas, je suis très solide, à présent. D'ailleurs, je vais rejoindre, tout à l'heure, M. de Fragon !

Ces derniers mots sont sortis de ses lèvres avec une sorte de volupté. Tant qu'elle ignore les événements, elle peut proclamer les liens qui l'unissent à Rodolphe.

Elle est mariée, n'est-ce pas, vraiment mariée. Et, aujourd'hui elle ne ment pas en disant qu'elle va retrouver son mari ! Elle voudrait que toutes

ses amies fussent là pour le vérifier :

« Je vais rejoindre mon mari... »

Mots magiques dont elle n'a jamais senti la saveur comme ce jour-là !

L'accident d'auto dont elle a été victime semble l'avoir rendue prudente. Malgré son impatience d'arriver, elle adopte une sage allure, avec une inspection anxieuse à chaque carrefour. D'ailleurs, son bras est encore douloureux et ses mouvements n'ont pas repris toute la souplesse des instinctifs réflexes.

Cette allure modérée à laquelle la nécessité l'oblige à se plier, lui est favorable. Gilberte est calme maintenant et elle envisage avec sang-froid la démarche qu'elle va faire.

Bientôt les premières maisons de Versailles apparaissent. Des rues, des avenues, d'autres rues encore et elle fait stopper son auto devant le domicile de son mari.

Dans l'escalier qui conduit à l'appartement de celui-ci, Gilberte s'arrête une seconde pour reprendre souffle et comprimer les battements

précipités de son cœur, que l'anxiété alerte.

Elle ne sait pas ce qui va se passer là-haut, mais elle n'oublie pas que c'est un adversaire très monté contre elle qu'elle va surprendre. Et une impulsion craintive lui fait faire un grand signe de croix, pour se protéger et écarter d'elle le malheur...

Puis, elle monte.

XXVIII

Assis devant sa table de travail, de Fragon travaillait...

Dans ce cataclysme conjugal qui engloutissait tous ses projets, toutes ses espérances, il ne s'était senti que le courage de fuir.

Sa vengeance elle-même, cette instance en divorce qu'il voulait introduire si peu de temps après son mariage, cette juste vengeance ne compensait pas son désarroi moral.

Il était de retour à Versailles, dans ce coin paisible où il avait vécu si tranquille autrefois, mais il n'y retrouvait plus les sensations d'antan, et, jamais, il ne s'était senti aussi véritablement seul et aussi profondément triste.

Ah ! certes, sa ligne de conduite lui avait d'abord paru être tracée par les événements sans même qu'il eût à la discuter. Provoquer le comte

de la Saponaire, essayer de le tuer loyalement en duel ; divorcer d'avec sa nièce coupable et partir ensuite, fuir aux colonies, loin, bien loin ; chercher l'oubli dans des expéditions dangereuses, et peut-être y trouver la mort ; punissant ainsi, en même temps, l'infernale tante Sophie, dont l'incompréhensible orgueil du nom pour lequel elle rêvait richesse et puissance, l'avait entraîné dans cette malpropre affaire.

À présent que sa colère initiale était tombée, il sentait un véritable écœurement l'envahir pour tout ce qui pouvait lui rappeler Gilberte et leur court mariage.

Il souffrait réellement d'avoir été sa dupe imbécile, qui, malgré toutes les avanies, croyait foncièrement en son honnêteté, en sa candeur, en ses grands yeux purs où tant de droiture semblait se réfléchir.

Il n'avait pas aimé d'amour sa femme ; c'était un fait certain ; elle ne lui en avait, d'ailleurs, donné ni le temps, ni l'occasion, mais, en revanche, combien il l'avait estimée ! Et si, dans les mauvais moments de leur intimité, il avait

supporté dignement ses sautes d'humeur, ses fantasques froideurs, ses réflexions mordantes, ses despotiques caprices, c'est qu'il la croyait digne de ses concessions, digne aussi des efforts qu'il faisait pour la conquérir et la rendre sienne.

De s'être si péniblement trompé sur elle, de penser qu'elle ne méritait pas sa confiance, ni sa foi, était pour lui une véritable torture.

Plus que les faits eux-mêmes, cette désillusion lui était amère, et souvent il se demandait, avec une rage sourde contre la jeune femme :

« Mais pourquoi m'a-t-elle caché cela ? Pourquoi n'a-t-elle pas parlé ?... À quoi rime son silence ? Avait-elle besoin de me tromper sournoisement, bassement ? Un aveu loyal n'était-il pas indiqué ? Ne me connaissant pas, elle ne me préférait pas à d'autres, elle ne m'aimait pas ; alors, pourquoi mentir ? Si, connaissant les faits, j'avais reculé devant le mariage, elle eût trouvé pour me remplacer vingt autres prétendants mieux ou aussi bien doués que moi qui eussent accepté la situation. Il n'y avait pas besoin de tant de duplicité pour obtenir un

pareil résultat : un mariage suivi aussitôt du divorce. Du scandale, de la boue, de la haine ; voilà ce qu'elle a semé ! »

Et ce qui n'était pas fait pour apaiser son ressentiment, c'est que depuis six semaines il n'avait pu rejoindre, pour leur crier son dégoût et son mépris, ni M. de la Saponaire, ni Sophie de Fragon : le premier voyageait hors d'Europe, affirmait-on ; la seconde était aux eaux : « À Vichy, disait la concierge ; à moins que ce ne fût à Châtelguyon... » Elle n'était pas très sûre de l'endroit, mais c'était bien quelque part par là !

Et le jeune homme s'énervait de ne pouvoir se venger sur quelqu'un de tous les déboires qu'il essayait.

Ce jour-là, il compulsait les plans d'un avion modèle qu'il avait rêvé de construire autrefois.

Il s'était remis à ce travail avec une sorte d'âpreté, se disant que là était sa voie, et que s'il réussissait à mettre au point l'avion qu'il avait en tête, il obtiendrait, à défaut du bonheur intime de la famille auquel il ne croyait plus, du moins des satisfactions morales et matérielles qui

compenseraient ses malheurs conjugaux, et effaceraient enfin les blessures d'amour-propre que son mariage avec Gilberte lui avait causées.

On frappa à la porte.

– Entrez ! fit-il sans même se détourner, croyant que c'était le garçon assurant son service.

On entra... Il perçut un frôlement de pas, la porte se referma, et, comme personne ne parlait, il se retourna machinalement.

Il faillit crier de surprise.

Gilberte était devant lui, immobile et pâle, presque méconnaissable de tristesse contenue.

Un frémissement de révolte secoua de Fragon :

– Vous ! Oh ! à quoi bon ! protesta-t-il vivement, avec un geste qui semblait vouloir l'écartier.

– J'ai tenu à vous voir, à vous parler...

– Ce n'était vraiment pas la peine !

– Si... pour moi, il le fallait.

Elle se tut, intimidée par l'hostilité qu'elle

lisait dans les yeux fixés sur elle.

Il la regardait, l'air glacial, hésitant à accepter cet entretien. Elle devinait sa pensée, car elle restait près de la porte, digne dans sa tristesse et semblant opposer à un renvoi brutal, son immobilité de statue.

À la fin, il se décida, et, courtoisement, bien que toujours froid, il lui indiqua de la main un fauteuil rapproché.

Elle s'assit. Dans ses grands yeux sombres, des larmes, retenues difficilement, perlaient aux cils.

– Que voulez-vous encore de moi ? demanda de Fragon en exagérant d'un peu de brusquerie son mécontentement. Cette entrevue était inutile ; nous n'avions plus rien à nous dire.

– Si, j'ai tenu à vous voir, moi ! Je ne veux pas que vous me quittiez ainsi.

Il se méprit sur le sens des derniers mots, car il répliqua :

– Tout ce que vous pourrez dire ne me fera pas changer d'avis.

– Soit. Vous me quitterez, puisque telle est votre intention... Je comprends bien d'ailleurs que vous ne cherchiez pas d'autre solution.

– Je suis heureux que vous vous en rendiez compte.

Elle ne perçut pas l'ironie du ton et continua, la voix affermie, avec une grâce hautaine qui donna plus d'importance encore à ses paroles :

– Mais ce qu'il ne faut pas, monsieur de Fragon, c'est m'accabler d'un tort que j'ignore. J'ai cherché en vain, depuis six semaines, en quoi j'avais pu vous déplaire.

– Oh ! fit-il, indigné. Tant d'aplomb à votre âge ?

– Pardon, riposta-t-elle, blessée ; avant de m'insulter, faites-moi connaître vos griefs.

– Et l'enfant ! fit-il avec colère. L'enfant que vous alliez avoir ?

– L'enfant ? balbutia-t-elle, en devenant toute rouge, car c'était le seul point où elle fût vulnérable. L'enfant ? Vous le saviez et aviez accepté ce malheur.

– Ah ! taisez-vous ! protesta-t-il avec véhémence. Je ne savais rien. On ne m’a rien dit...

– Oh !

Elle le regarda avec des yeux dilatés de surprise : ce qu’elle avait craint se réalisait.

– Mon oncle ne vous avait rien dit ?...

– Rien, absolument rien !

– Ni votre cousine ?

– Personne, cria-t-il. Je ne valais pas la peine qu’on prît la précaution de me prévenir.

– C’est une indignité dont je ne me suis pas faite complice, affirma-t-elle avec chaleur.

– Comment ferez-vous pour m’en convaincre ? demanda-t-il durement, sans se soucier de ménager sa susceptibilité.

– En vous faisant connaître la vérité.

– C’est un peu tard.

– Oui, mais ce n’est pas de ma faute si vous l’avez ignorée jusqu’ici.

– Vraiment !

Il riait nerveusement, une rage sourde au fond de lui-même.

– Non, je n’ai pas essayé de vous tromper, rappelez-vous le premier soir...

– Eh bien ?

– Je vous ai demandé si vous saviez... si on vous avait dit tout... tout ! J’ai insisté et vous m’avez affirmé être au courant.

– Allons donc ! Il ne s’agissait pas de cela. Est-ce que j’aurais accepté d’épouser une fille-m...

Il retint difficilement le dernier mot ; mais Gilberte le compléta sans doute, car elle courba la tête, pâlie encore, et ses larmes longtemps retenues se mirent à couler silencieusement le long de ses joues sans qu’elle songeât à les essuyer.

De la voir si faible, si humble devant lui, de Fragon s’était ressaisi et déjà regrettait la violence de son langage.

– Alors, vous avez cru que votre oncle m’avait

mis au courant de votre état ? reprit-il, moins durement.

– Je l’ai cru jusqu’à tout à l’heure ; j’en étais persuadée même ; les réflexions que vous m’aviez faites, à Jumièges, m’en paraissaient la preuve... À cette époque-là, je ne comprenais pas votre colère ; c’est vous, à l’instant, qui m’éclairez.

Elle releva la tête et le regarda bien en face.

– Je vous jure que je n’ai jamais soupçonné votre ignorance... Si j’avais pu m’en douter, je vous aurais révélé tout de suite la vérité et me serais soumise, la première, à tout ce qui devait en résulter pour moi.

– Comment se fait-il que jamais vous n’ayez fait allusion à votre... position ? Depuis que nous nous connaissons, l’occasion a dû se présenter bien des fois !

Il sentait qu’elle disait vrai et, cependant, il ne se rendait pas encore.

– Vous ne m’en parliez pas...

– Et pour cause !

– ... Je me disais que ce chapitre vous était désagréable..., qu’il fallait l’éviter... Et, tenez, pour écarter de vous des pensées pénibles, je mettais des vêtements étroits, je me serrais au point d’en être parfois gênée, me disant que c’était un devoir de vous épargner la vue de... tout ce qui pouvait vous rappeler...

De nouveau, elle courbait la tête, humiliée de ces aveux, mais plus découragée encore de constater l’inanité de ses précautions et de ses bonnes intentions.

De Fragon l’écoutait en silence, d’un air sombre. Et, parce que ce sujet évoquait en lui des visions mauvaises où Gilberte qu’il avait crue si pure était mêlée, une violence le saisit et il gronda, hors de lui :

– Et c’est vous ! vous qui, après avoir fait cela, faisiez la pudique et m’écartiez de votre chambre !

La jeune femme redressa le front avec orgueil.

– Il est heureux que j’aie agi ainsi ; c’est la meilleure preuve que je n’ai pas cherché à

tromper votre bonne foi. Complice de mon oncle et connaissant votre ignorance, voyez comme j'aurais pu vous abuser !

Il fut frappé de la justesse de ses explications.

Une objection lui vint, cependant :

– Alors, comment motiver ce refus d'être tout à fait ma femme ?

Elle rougit, horriblement gênée et balbutia :

– J'avais prié M^{lle} Sophie de vous expliquer cela...

– Mais vous savez qu'elle ne m'a rien dit !

– Oui. Elle aussi a trompé ma confiance, dit-elle, avec amertume.

– Ces raisons qu'elle ne m'a pas dites, insista de Fragon, ne pouvez-vous pas me les fournir vous-même ?

– L'enfant... murmura-t-elle pour toute réponse et en courbant la tête comme si, à l'évocation du petit être qui n'était plus, elle sentait mieux encore le poids de la fatalité s'appesantir sur elle.

De Fragon devina la pensée de sa femme, la pudeur instinctive qui l'empêchait d'appartenir à un homme, alors qu'elle allait être mère des œuvres d'un autre. Il comprit le sentiment de ses protestations, le premier soir, quand il avait voulu user de ses droits de mari, et, parce qu'elle avait eu ces scrupules, il la jugea moins indigne dans sa faute, moins vile dans sa chute.

Le front barré d'un grand pli de réflexion, il s'était mis à marcher de long en large dans la chambre.

Intérieurement, les explications de Gilberte lui avaient fait du bien. Elles calmaient un peu ses blessures d'amour-propre, sa vanité d'homme, mais elles évoquaient aussi à sa pensée des visions pénibles.

Et, tout à coup, s'arrêtant devant elle, il demanda, de nouveau assombri :

– Vous m'avez parlé, tout à l'heure, d'une réflexion que je vous ai faite à Jumièges et qui vous a paru une preuve des soi-disant confidences de votre oncle... C'était à propos de M. de Placeraud... c'était lui, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Des larmes avaient encore mouillé ses yeux pleins de désespérance. L'insistance de Rodolphe à la questionner, à vouloir tout savoir, était pour elle une véritable torture. Elle ne s'y déroba pas cependant et elle répondait, la voix lasse mais le cœur ferme, avec la volonté nette d'amoindrir par sa grande franchise et sa sublime humiliation l'indigne comédie que son tuteur avait jouée au jeune homme.

De Fragon ne pouvait soupçonner, dans toute sa grandeur, le besoin de rachat qui la courbait devant lui.

Il vit des larmes briller dans ses yeux, se méprit sur leur cause et, durement, s'écria :

– Vous pleurez parce qu'il est mort ! Vous l'avez aimé !

– Non, je ne l'ai pas aimé !

Elle jeta hautement cette protestation, mais Rodolphe s'échauffait et il riposta brusquement :

– Il a été votre...

Elle ne le laissa pas achever :

– Contre mon gré ! s’écria-t-elle.

– Toutes les femmes disent cela !

Elle eut un geste d’impuissance, et tristement :

– Je vous affirme que c’est la vérité. Cet homme m’avait demandée en mariage à mon oncle, mais celui-ci l’avait écarté, le trouvant trop pauvre.

– Mais vous ? vous l’aimiez ?

– Non. Il ne me plaisait pas... c’était un homme fourbe et débauché... jamais je n’aurais consenti à être sa femme.

– Vous dites cela, à présent !

– Parce que cela est !

Et toute vibrante de fierté, voyant qu’elle ne le convainquait pas, elle s’écria :

– Mais supposez-vous donc que, si je l’avais aimé, j’aurais pu, par la suite, en épouser un autre ? Oh ! non ! je serais restée fidèle à mon amour, à son souvenir, et aujourd’hui, je ne le renierais pas.

Toute la hautaine Gilberte, fière et superbe

d'indépendance et de droiture, reparaissait dans ces mots. Et Rodolphe perçut enfin la sincérité de son ton.

– C'est donc bien par surprise, accepta-t-il.

– Oui, par surprise. Se voyant évincé, il a usé de ruse pour forcer la main de mon oncle.

– Pourtant les circonstances ?... il fallait que vous fussiez seule avec lui.

– Nous étions en Suisse et excursionnions tous les jours. Un matin, il est arrivé à Brienz où nous séjournions... Une caravane partait le soir pour le Rothorn, il s'est joint à nous...

– Et alors ?

Elle parlait avec moins de hardiesse. Tous ces mauvais souvenirs évoqués semblaient lui faire du mal, et sa poitrine haletait sous l'effort des paroles arrachées.

– Alors ? insista-t-il.

Elle continua, mais ses yeux l'implorèrent :

– Le misérable a profité de la nuit et des avantages qu'offrait l'excursion... L'ascension à

pied est plus pénible que dangereuse ; on marche, chacun un peu à sa guise, sans trop serrer les rangs et sans toujours tenir la corde. Tout à coup ma lumière s'éteint, il m'offre de m'aider à la rallumer et, pour ce faire, nous nous arrêtons pendant que les autres continuaient.

– Et après ?

– J'ai senti sa main sur ma bouche... et... et je ne sais plus, je ne sais plus !

Elle cachait, dans ses mains, son visage empourpré.

Mais de Fragon, maintenant, voulait connaître tous les détails, et il se pencha vers elle, lui saisit les poignets, la forçant à montrer sa figure comme pour mieux lui arracher la vérité.

– Je vous en supplie ! balbutia-t-elle.

– Non. Achevez ! commanda-t-il. Vous n'avez donc pas crié ?

– Il comprimait mes lèvres pour m'empêcher d'appeler au secours... je me suis évanouie...

– Le misérable ! rugit le jeune homme.

– Quand j’ai ouvert les yeux, reprit Gilberte, mon oncle était auprès de moi... auprès de lui ! Je les ai vus, debout, tous les deux... Oh ! l’atroce souvenir !

De nouveau, elle cacha sa face dans ses mains.

– C’est épouvantable ! bégaya-t-elle.

– Ils se sont battus ? supposa Rodolphe.

Elle secoua la tête.

– Non... mon oncle le tenait par le revers de son veston... il le secouait comme une loque, en le couvrant d’invectives... et tout à coup...

– Tout à coup ?

– Il l’a jeté...

– Jeté ?

– Du haut en bas... dans un précipice... on l’y a retrouvé, méconnaissable, le surlendemain.

De Fragon avait eu un sursaut.

– Ce ne fut pas un accident ?

– L’accident fut la version naturelle acceptée par tous et que personne n’a discutée. Mais la

vérité, je vous l'ai dite.

– C'est votre oncle ?

– C'est lui !

– En votre présence ?

– Devant moi... Parce qu'il a deviné le plan du misérable pour m'épouser, le chantage dont il était capable, le scandale qu'il n'allait pas manquer de faire. Qu'importe la réputation d'une femme, l'honneur d'une famille, quand une fortune princière est en jeu et qu'avec de l'audace on peut s'en emparer ?

De Fragon approuva, après un instant de réflexion :

– Cet homme avait tout calculé ! Votre oncle a bien fait de l'abattre comme un chien dangereux.

Elle frissonna.

– M. de Placeraud était un être abject, qui méritait son sort ; mais mon oncle n'en est pas moins un meurtrier.

De Fragon la fixa un instant :

– Vous en voulez à M. de la Saponaire de son

geste brutal définitif ?

Elle hésita, puis, cherchant à expliquer sa pensée, répondit :

– Je n’ai jamais pu ni blâmer, ni approuver complètement son acte vengeur. Songez donc... les scrupules qu’on voudrait fuir... qui reviennent quand même !... Il y avait deux êtres en moi : la femme qui méprisait jusqu’à la haine la mémoire de celui qui a fait son malheur, et la mère qui s’efforçait d’oublier l’atroce souvenir pour ne pas maudire son enfant... Essayez de concilier ces deux sentiments opposés et jugez de tout ce que je pus ressentir de désarroi en présence de mon tuteur. Je vous l’ai déjà dit : la vie, auprès de lui, m’était devenue odieuse... Il était l’oncle jusqu’à respecté... mais il était aussi un meurtrier... Comprenez-vous ?... C’était atroce !

Sa voix, en achevant cette difficile explication, avait eu quelque chose de brisé où se révélait toute sa désespérante hantise.

Le jeune homme s’était remis à arpenter la chambre et son front demeurait grave, soucieux.

Gilberte le suivait du regard. Elle s'était faite toute petite, toute menue au fond du grand fauteuil où elle s'était blottie, et, dans cette attitude effacée, elle semblait plus désemparée encore.

– Écoutez, Gilberte, reprit-il après un long silence. Nous avons été trop éprouvés tous les deux pour reprendre ensemble la vie d'autrefois.

Elle voulait protester, mais il ne la laissa pas parler.

– Du moins, pour moi, je sens que cela me serait impossible. Je ne vous aime pas et vous ne m'aimez pas davantage. L'amour aurait pu naître entre nous, les événements s'y sont opposés, et il ne nous reste que des meurtrissures. Je vous en ai voulu atrocement de la comédie qui m'a été jouée et, malgré les explications loyales que vous venez de me fournir, vous n'en êtes pas moins celle qui m'a apporté la plus grande désillusion que j'aie jamais connue.

– Est-il généreux à vous de m'en vouloir d'une chose dont je ne suis pas responsable ? remarqua-t-elle, avec amertume.

– Est-on libre d'éprouver à volonté tel ou tel sentiment ? Votre souvenir ne m'est pas sympathique, que voulez-vous !

Elle ferma les yeux douloureusement sous la blessure d'amour-propre que ces mots mettaient en elle.

– D'un autre côté, reprit-il, l'autre jour, votre oncle m'a traité avec un tel mépris que je ne serai tranquille que lorsque je lui aurai rentré dans la gorge les mots qu'il a prononcés. Et il faut croire qu'il s'en rend compte, puisque, pour échapper à ma juste colère, il a fui au bout du monde.

– Il n'est plus en France ? fit-elle, étonnée.

– Il doit voguer vers les Indes, actuellement.

Et comme elle se taisait, abasourdie de cette nouvelle, il observa :

– Vous dites que vous ne pouvez vous empêcher de voir un meurtrier en votre oncle ?

– Oh ! il me fait horreur !

– Il y a bien des chances pour que vous en pensiez un jour autant de moi. Je vous assure que s'il ne tient qu'à ma volonté, il y aura plus tard du

sang entre nous deux, car votre oncle ne m'échappera pas toujours, quoi qu'il fasse.

– Mon oncle ne vaut pas que vous vous salissiez la main en la levant contre lui, répliqua-t-elle, avec un frémissement d'horreur.

– Laissez-moi être seul juge en cette affaire.

Elle hocha la tête, accablée par tant de difficultés à surmonter.

– Alors ? questionna-t-elle.

Il eut un geste d'impuissance.

– Vous voyez que tout nous sépare, répondit-il, tristement. Ce serait folie d'agir autrement.

Lille s'inquiéta.

– Vous ne voulez pas dire que vous avez déjà commencé des démarches en vue de cette séparation que vous dites si nécessaire ?

– Non, dit-il, sincèrement. Je l'ai voulu et, dans ce but, je suis allé trouver un avocat. Mais, au moment de vous accabler, j'ai hésité. N'était-ce pas me salir moi-même que d'avouer les conditions désastreuses de mon mariage ?... Et

j'ai bien fait d'attendre, puisque vous venez de me démontrer que vous ne méritiez pas ce traitement.

Une lueur d'émotion traversa les prunelles sombres de Gilberte.

– Je suis toujours votre femme, remarqua-t-elle. Aucune démarche intempestive, faite par vous en un moment de regrettable colère, ne vient entacher mon titre d'épouse. À présent que vous connaissez la vérité, Rodolphe, vous devez abandonner toute idée de séparation.

– Ah ! permettez, fit-il vivement. J'ai renoncé à vous attaquer moi-même, mais non à l'idée de vous quitter. J'estime qu'ayant déserté le domicile conjugal, alors que vous étiez malade et dans l'impossibilité de vous défendre, j'ai assumé tous les torts. Il vous sera facile, maintenant, de nous libérer, l'un et l'autre, sans qu'aucun éclat en rejaillisse sur vous.

– Il n'y a qu'un obstacle à votre projet, observa-t-elle lentement et avec un calme soudain.

– Lequel donc ?

– C’est que mes convictions religieuses ne me permettent pas d’entrer dans vos vues : heureux ou non, les liens que nous avons formés devant Dieu sont à jamais sacrés et je ne saurais les renier.

Le regard aigu de Rodolphe la dévisagea en éclair.

– Oh ! notre mariage est entaché d’erreur et nous le ferons facilement annuler à Rome.

– Peut-être est-ce, en effet, possible ! mais moi, je n’accepterai jamais cette solution et je m’étonne qu’un homme tel que vous puisse y penser.

– Il convient quelquefois d’avoir beaucoup de décision.

– Dites que vous écoutez, avant tout, la voix de votre orgueil.

– Êtes-vous bien sûre d’en entendre vous-même une autre ? répliqua-t-il avec un amer sourire.

– Oh ! moi !

– Eh bien, ne croyez-vous pas que ce n'est que la peur de ce qualificatif : *femme divorcée*, qui vous blesse en cette affaire ? Et s'il n'y avait pas chez vous le préjugé des mots, ne seriez-vous pas heureuse de vous réveiller demain, libre, affranchie de tous liens, débarrassée du souvenir de M. de Placeraud et pouvant recommencer votre vie auprès de quelqu'un que vous aimeriez et que vous auriez choisi librement ?

Pour toute réponse, elle le regarda fixement.

– Allons, insista-t-il en s'énervant un peu, reconnaissez que j'ai raison et que c'est une question de prévention qui vous arrête.

Mais elle ne baissa pas les yeux et continua de garder le silence.

– Il vous en coûte d'avouer une aussi évidente vérité, observa-t-il en haussant les épaules. Les femmes ont toujours peur du mot juste : elles préfèrent les phrases entortillées à la vérité toute nue.

– Il faut se garder des jugements trop absolus, remarqua-t-elle avec douceur.

– Enfin, qu’est-ce que vous allez faire maintenant si vous n’acceptez pas ma solution ?

Cette question très nette parut la désarçonner.

Il y eut sur son visage tiré une réelle expression de désarroi.

– Je n’ai pas réfléchi, répondit-elle. Mon sort ne me tracasse pas. Ce que je voulais, c’était vous convaincre de ma bonne foi. Je souhaite d’y avoir réussi.

– Oui, mais à présent ?

Elle eut un geste de tragique désespérance.

– *Tout ne m’est rien, rien ne m’est plus.* Ma vie est brisée désormais puisque ma volonté ne suffit pas à effacer les conséquences d’un passé maudit qui m’accable et vous éloigne de moi... coupable ou victime, mon sort est toujours pareil : vous ne faites pas de différence.

De nouveau, de Fragon posa sur elle ses yeux sombres qui, pour mieux lire en elle-même, semblaient vouloir la transpercer.

Puis, avec un bref soupir, il se jeta au fond d’un second fauteuil, non loin d’elle.

Un lourd silence tomba entre eux.

Rodolphe, les yeux fixés sur les bûches rouges de la cheminée, suivait nerveusement ses pensées ; ses doigts, tambourinant sur le bras du fauteuil, trahissaient, seuls, le tumulte de son cerveau. Il réfléchissait que si sa femme n'avait pas repoussé aussi nettement l'idée de divorce, tout eût pu aisément s'arranger. Devenus adversaires, ils eussent trouvé dans leur ardeur à se combattre, la force nécessaire à refaire eux-mêmes leur vie.

Mais si elle s'obstinait à lui demeurer unie par les liens du mariage, comment pouvait-il faire prévaloir sa volonté ? À moins que son désir à lui d'être libre ne pût se satisfaire d'une autre solution ?

Il n'était peut-être pas impossible qu'ils vécussent loin l'un de l'autre, sans que le lien légal fût irrévocablement brisé entre eux ?

– Écoutez, Gilberte, fit-il, il faut que vous preniez une décision. J'ai besoin de ma liberté, besoin d'être maître de mon sort ! Il faut que je me sente libre d'agir sans penser que je laisse une

femme derrière moi.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je suis sans fortune et sans situation, à présent, et qu’il me faut créer l’une et l’autre. J’ai repris tous mes chers projets d’avant mon mariage. Maintenant, ces projets sont toute ma vie, tout mon espoir, tout mon avenir. Je n’ai plus qu’eux en tête et je ne veux pas qu’il y ait un autre but ou un autre intérêt à mon existence. S’il faut risquer la mort pour qu’ils aboutissent, je veux pouvoir le faire sans que rien me retienne.

Sa voix mâle frémissait d’ardeur et de conviction comme s’il s’agissait d’un apostolat sacré. Et Gilberte eut un geste d’impuissance navrée tant elle se sentait exclue de cette vie d’homme.

– Vous n’aurez jamais le droit d’oublier que je vis, protesta-t-elle cependant.

– Oh ! fit-il seulement, comme si elle le chargeait d’un fardeau que tout son être rejetait. Vivez sans moi, loin de ma présence, en oubliant même que j’existe. Je vous ai offert votre liberté,

prenez-la quand il vous plaira. J'ai confiance en vous, à présent : je suis persuadé que tant que vous porterez mon nom, vous vous en montrerez digne. De votre côté, soyez assurée que j'accepterai toutes les solutions qui vous permettront de refaire honorablement votre vie.

– C'est l'abandon dans toute son horreur, balbutia-t-elle, éperdue.

Mais lui tranquillement :

– Ne nous étourdissons pas de grands mots, madame, il n'y a rien de tragique dans la décision que nous prenons. Grâce au ciel, il n'y a eu entre nous aucun lien d'amour et nous nous séparons comme nous nous sommes connus : en gens de bonne compagnie qui n'ont plus rien à se dire.

– Oui, deux étrangers qui n'ont aucune obligation l'un vis-à-vis de l'autre, exprima-t-elle dans un rêve. C'est bien cela que vous voulez ?

– Cela vaut mieux, croyez-moi, affirma-t-il.

– Mais si je ne recours jamais au divorce ? Mes convictions sont très profondes...

– Je suis tranquille : vous y viendrez un jour.

– Et cependant, il peut arriver que réellement je n’y consente jamais ?

– Eh bien, fit-il en souriant, nous laisserons à l’avenir le soin d’arranger les choses. Plus tard, quand j’aurai réussi...

Il s’arrêta, ne voulant formuler aucune promesse qui pût amoindrir son libre arbitre.

– Plus tard ? insista-t-elle.

– Qui sait, conclut-il, si, riche un jour et peut-être célèbre, je n’aurai pas l’orgueil de revenir avec le sentiment de ne plus être l’épouseur pauvre qu’on a berné et méprisé. Oui, répéta-t-il emporté par sa rancune et ne mesurant plus ses paroles : être assez riche et devenir votre égal en fortune afin qu’on ne puisse pas me jeter à la face que j’ai voulu prostituer mon nom en le donnant à une fille séduite pour qu’elle en couvre son bâtard... son bâtard, dont on ne jugeait même pas utile de me faire connaître l’existence ! Ah ! ah ! être assez riche, assez puissant, pour pouvoir oublier cela !

Ses poings dressés vers le ciel semblaient en

appeler d'un tel outrage à l'invisible Témoin de son humiliation.

Il s'arrêta, interdit devant le visage décomposé de Gilberte. Dans son emportement, il avait oublié sa présence.

Avec accablement, il passa à plusieurs reprises sa main sur son front livide où la lucidité opportune avait peine à revenir.

– Vous voyez bien, madame, fit-il humblement, que nous ne pouvons plus vivre ensemble, puisque la simple évocation des choses passées me fait perdre la raison au point d'en oublier le respect que je vous dois.

Elle s'était levée, raidie dans une dignité douloureuse.

– Vous avez raison, monsieur de Fragon. Vous ne pourriez plus me voir sans vous souvenir. Et moi, ajouta-t-elle, en tremblant, je crois que je ne pourrais plus vous entendre sans vous haïr.

Machinalement, elle remettait ses gants, les boutonnait. Elle ne savait plus bien ce qu'elle faisait, ni où elle devait aller en le quittant ; mais

elle se sentait l'ennemie de cet homme vers qui elle était venue la main tendue dans un geste apaisant.

Cependant, en cet instant, de Fragon la regardait tout troublé. Il venait de la meurtrir cruellement... elle partait, acceptant le pacte qu'il lui avait imposé.

Elle allait s'éloigner... N'était-il pas regrettable qu'il n'eût pas su conserver le beau rôle jusqu'au bout ?

Dans un instinctif élan, il fit un pas vers elle.

– Gilberte ! murmura-t-il.

Mais elle tendit le bras, l'écartant du geste avec effroi.

– Non, fit-elle, ne dites plus rien : je suis tellement meurtrie !

Elle ne vit pas le regard halluciné dont il l'enveloppait soudain, et elle continua, d'une voix de rêve :

– Nous avons épuisé tout ce que nous avons à nous dire ; nous ne pourrions que nous blesser davantage...

– Gilberte, écoutez-moi !

Mais elle l’interrompit avec une fermeté qui brisa son élan d’inconsciente pitié.

– Non, c’est fini. Je pars. Nous vivrons chacun en oubliant l’autre. Vous l’aurez voulu et, je le reconnais, c’est plus sage !

Elle cessa de parler pour se diriger vers la porte.

Elle agissait dans un état somnambulique, sans se rendre compte que de Fragon, bouleversé par son départ, était incapable, en cet instant, de lui imposer la moindre résistance. Un mot affectueux d’elle et il lui aurait peut-être ouvert les bras, dans un sublime élan de générosité et d’oubli.

Sur le seuil, elle se retourna vers lui. Il était d’une lividité effroyable.

– Adieu, monsieur de Fragon ! Que le ciel vous protège, malgré toute la peine que vous m’avez faite.

– Non, ne partez pas sur cette impression, cria-t-il, en s’élançant vers elle.

Mais elle ne l’entendit pas et elle referma la

porte sur elle, sans que sa main eût une hésitation.

Oh ! comme il avait été dur et sans pitié !

D'un pas automatique, et avec de grands yeux de démente, elle descendit l'escalier.

– Une fille séduite... son bâtard !...

Elle était blême, il y avait de la folie dans ses yeux.

Elle se jeta dans son auto et démarra, obéissant à des réflexes habitués à conduire, mais non à une volonté consciente.

Elle alla, alla... pendant des heures ; elle fila... jusqu'à ce que, faute d'essence, sa voiture s'arrêtât.

Alors, seulement, elle songea à demander sa route au garagiste qui faisait le plein du réservoir. Elle n'était qu'à Chaville... à six kilomètres de Versailles !

Jamais elle ne sut par quels chemins elle avait pu revenir, pour faire un si court trajet, en marchant à toute vitesse et en ayant brûlé tout son carburant.

XXIX

Gilberte passa une nuit atroce, la haine au cœur, la menace aux lèvres et des sanglots plein la poitrine.

Au matin, seulement, elle s'assoupit, et ce sommeil tardif ne lui fut guère réparateur.

Elle s'éveilla absolument désemparée et avec l'impression d'un vide épouvantable autour d'elle.

Toute sa colère était tombée ; il ne lui en restait qu'une sensation de fatigue et de démoralisation, avec l'obscur besoin de fuir au loin pour échapper à l'ambiance déprimante.

Elle ordonna à Hortense de préparer sa valise.

Ce départ était trop imprévu pour ne pas étonner la femme de chambre.

– Madame part ? interrogea-t-elle, avec surprise.

Les ravages causés par les larmes sur le fin visage de sa maîtresse ne lui échappaient pas et la curiosité la tenaillait.

– Je vais aller à Jumièges passer quelques jours, fit Gilberte, étonnée elle-même d’avoir pris si spontanément une telle décision.

– Le changement d’air fera du bien à Madame, qui n’a pas très bonne mine. La campagne, c’est encore le meilleur reconstituant.

L’orpheline eut un geste de lassitude : le bavardage de sa femme de chambre l’importunait.

Pourtant, elle dit :

– Vous m’accompagnerez. Je préfère ne pas être seule pour faire la route.

– Madame prendra l’auto ?

– Oui.

– Le nouveau chauffeur n’est pas encore arrivé.

– Cela ne fait rien, je conduirai.

Tout lui était indifférent, à présent ! Jumièges

était un but, pour le moment ; quand elle serait lasse d'y demeurer, elle irait ailleurs.

Mais, avant toute chose, il fallait être seule, réfléchir, essayer de mettre de l'ordre dans ce pauvre cerveau exténué... afin de prendre une décision qui s'imposait... de régler le genre de vie qu'il convenait d'adopter... et surtout de savoir quelle attitude garder avec Rodolphe... avec celui qui la rejetait impitoyablement de sa vie sans égard pour leurs mutuels engagements ou pour ses scrupules de croyante.

Ses gens accueillirent avec joie sa visite, en Normandie ; mais, devant son regard soucieux et son visage tendu, les physionomies devinrent graves et les voix perdirent de leur éclat.

La jeune maîtresse avait du souci... son mari ne l'accompagnait pas et Hortense racontait que Monsieur avait quitté la maison pendant la maladie de sa femme.

Tout ça n'était guère réjouissant... c'était du vilain !

Les braves gens hochaient la tête et,

instinctivement, adoptaient une contenance compassée.

– Fallait-y pas faire comme avec la défunte tante de Madame, qui, se sentant affaiblie par l'âge, ne voulait autour d'elle ni bruit, ni mouvement ? Elle n'était point gaie, c'te pauvre jeune dame, elle avait du chagrin, le mieux était-y point d'se tenir quasiment comme quand y avait un malade ou un mort dans la maison ? En marchant sur la pointe des pieds et en parlant à voix basse, chacun, bien sûr, était certain de ne pas augmenter sa gêne.

Mais ce grand silence, autour d'elle, ne paraissait même pas être remarqué de Gilberte.

Quelle fût dehors, en de longues promenades solitaires, ou enfermée au château, dans une douloureuse rêverie, ses pensées tournaient sans cesse dans le même sens déprimant.

Qu'allait-elle devenir, abandonnée, seule à vingt ans ?

La décision de son mari de séparer leurs deux vies la laissait toute désemparée, et aucune

résolution ne venait satisfaire, en même temps, ses désirs, ses rancunes ou ses préventions chrétiennes.

D'ailleurs, c'était contre sa situation d'épouse abandonnée que se révoltait avant tout son cerveau.

Son existence auprès de M. de la Saponaire n'avait pas été très heureuse ; du moins, s'était-elle écoulée dans une atmosphère de famille et de respectabilité.

Il n'en est plus de même de celle d'une femme mariée dont le mari se désintéresse.

Il semble qu'une suspicion entoure l'abandonnée, surtout quand elle est très jeune et sans enfant. Elle est livrée à tous les commentaires du monde, comme à toutes les audaces masculines.

Il ne vient pas à l'idée des hommes, en général, qu'ils aient à se gêner avec une femme délaissée. À elle, on peut tout dire, elle sait de quoi il retourne, puisqu'elle a connu toutes les faiblesses de l'autre sexe, ses trahisons et ses

lâchetés. Il lui faut être un dragon de vertu pour imposer le respect qui lui est dû. Et encore, quand elle y réussit, elle sent une sorte de désapprobation l'entourer d'un mauvais renom.

Et, sans qu'elle comprenne pourquoi, sans que rien dans sa conduite ait mérité pareil sort, la malheureuse voit se fermer des portes devant elle.

Toutes ces choses et combien d'autres, Gilberte se les était dites sans parvenir à prendre une décision sur le genre de vie qu'elle devait adopter.

D'ailleurs, dans la pauvre tête exaltée par tant d'amères réflexions, le calme nécessaire à se tracer sérieusement une ligne de conduite n'était pas encore revenu.

Le souvenir de son mari, les raisons qui lui dictaient une telle conduite, celles qu'elle avait négligé de lui exprimer, tout se heurtait encore en chaos dans son cerveau fatigué.

Jamais, comme en ces jours pénibles, elle ne regretta autant d'avoir perdu sa mère. Elle souffrait de son isolement et aurait voulu pouvoir

s'appuyer sur une tendresse certaine.

Cependant, elle rejetait instinctivement toute idée la poussant à aller demander conseil à quelqu'un de plus expérimenté qu'elle-même. La pensée de son confesseur lui était venue. Elle s'était même un peu attardée au projet d'aller raconter tous ses chagrins au brave curé de Jumièges qui l'avait vue toute enfant.

Mais, dès que cette résolution semblait se préciser en elle, une impulsion contraire la rejetait loin de toute confiance.

Orgueil, amour-propre, pudeur instinctive, elle ne savait ce qui la retenait. Elle sentait seulement que son être intime ne se plierait à aucune suggestion. C'était en elle-même, seulement, que résidait la décision à prendre et tout ce qui ne viendrait pas d'elle ne subordonnerait pas sa volonté.

Après avoir envisagé toutes les solutions et retourné cent fois dans sa tête toutes les faces du problème, Gilberte confia à la Providence le soin d'arranger sa vie.

Personnellement, elle se sentait incapable de rien décider. Un seul sentiment surnageait en elle-même : l'horreur instinctive du divorce. Pour le reste, elle admettait tout, aussi bien une vie joyeuse avec le désir de se venger ouvertement de son mari en le malmenant dans son amour-propre d'époux, qu'une existence austère pliée au dur devoir de l'attente, dans un foyer désert dont on reste l'infatigable gardienne.

Tout lui était indifférent, elle s'en remettait au Grand Maître de nos destinées de décider pour elle.

Sur un petit calepin de poche où, parfois, elle notait une pensée intime, elle écrivait un soir :

– Je ne suis qu'une épave ballottée par les flots. À Dieu vat !

Et le lendemain matin, elle repartit pour Paris.

À Hortense qui osait s'étonner devant elle de l'absence continuelle du maître de maison, elle expliqua :

– Vous ne reverrez pas tout de suite monsieur de Fragon... les choses s'arrangeront peut-être,

mais mon oncle s'est disputé avec lui, pendant ma maladie, et Monsieur a juré de ne pas revenir à Neuilly tant que mon oncle vivrait.

– Ah bien ! Et Madame, alors ? fit la femme de chambre absolument estomaquée d'une telle déclaration.

– Oh ! moi ! fit Gilberte songeuse.

Elle s'arrêta, puis courageusement expliqua :

– Moi, j'irai voir mon mari, naturellement. Entre lui et moi, il n'y a rien de changé, bien que sa décision me peine beaucoup... Si seulement, Monsieur de la Saponaire avait eu le courage de rester en France, on aurait peut-être pu s'expliquer. Mais, après avoir causé beaucoup de mal, il a eu la générosité de fuir en Égypte !

Elle mettait tous les torts à la charge de son oncle. Cette légère entorse à la vérité arrangeait les choses en ménageant l'avenir.

Gilberte n'espérait rien pour plus tard, cependant ; mais il fallait bien un point de départ à son existence esseulée. Autant dire ce qu'elle avait dit qu'une autre chose moins vraisemblable.

Son explication avait l'avantage de couper court à tout commentaire. Et Hortense, qui détestait M. de la Saponaire parce qu'il se montrait avec ses gens, autoritaire et sans indulgence, accepta sans arrière-pensée qu'il fût l'artisan des ennuis de sa nièce.

Quant aux relations que Gilberte prétendait garder avec son mari, celle-ci se disait qu'il lui serait toujours facile de leur donner une apparence de vérité. Il lui suffirait de laisser croire qu'elle le rencontrait souvent.

Gagner du temps, permettre aux choses de s'arranger, aux événements de venir ; c'est tout ce que l'orpheline avait trouvé pour le moment.

XXX

Un après-midi qu'il pleuvait et que Gilberte était demeurée chez elle, Verlaines se fit annoncer.

L'arrivée du jeune officier causa obscurément de la joie à la jeune femme. Peut-être allait-elle entendre parler de son mari ? Mais, orgueilleusement, et bien qu'elle n'eût que cette idée en tête, elle ne prononça pas son nom la première.

Ce fut Verlaines, à propos d'études qui absorbaient tous les moments de liberté que lui laissait son emploi militaire, qui évoqua l'absent.

– Votre mari a eu la gentillesse de me choisir comme compagnon de son futur raid, expliqua-t-il d'un air radieux. Il veut bien associer mon modeste nom à sa gloire. Je serai son observateur, comprenez-vous ?

– Je vous félicite puisque cette offre paraît vous enchanter, répliqua Gilberte avec amabilité. Et quand comptez-vous partir ? s’informa-t-elle aussitôt.

Le visage de l’officier se rembrunit.

– Hum ! pas tout de suite, malheureusement !

– Qu’est-ce qui vous en empêche ?

– L’avion n’est pas construit.

– Ceci est une raison péremptoire ! observa-t-elle en souriant. Mais ce n’est qu’une affaire de quelques semaines, je suppose ?

– Oh ! plus que cela, hélas ! Il faut d’abord trouver le constructeur et peut-être exigera-t-il des capitaux.

Elle arqua ses fins sourcils :

– Quels capitaux ?

– Ceux qui permettraient de mettre au point l’avion rêvé par de Fragon, tout en assurant à celui-ci la propriété de son invention.

– Il faudrait une grosse somme, sans doute ? questionna-t-elle, machinalement.

– Hélas !

Et comme Gilberte, réfléchissant à ce qu'elle venait d'apprendre gardait le silence, l'officier expliqua :

– Oh ! ce n'est pas de l'argent perdu ; votre mari a inventé un modèle qui fera sensation.

– Vraiment ? fit-elle, arrachée à ses pensées par les dernières paroles du jeune homme.

– C'est merveilleux, tout simplement, madame ! De Fragon est un inventeur de génie, qui va révolutionner toute l'aviation.

Il parlait avec tant de chaleur qu'un sourire indulgent et sincère détendit les traits figés de Gilberte.

Elle ne savait pas ce que Verlaines connaissait au juste de ses démêlés avec son mari et elle restait, vis-à-vis de lui, sur une prudente réserve ; cependant, il paraissait si confiant avec elle qu'on eût cru qu'il n'avait même pas remarqué sa situation anormale d'épouse délaissée.

Il devait bien, pourtant, s'être aperçu que Rodolphe ne rentrait jamais à Neuilly, le soir.

Quelle comédie jouait donc, vis-à-vis d'elle, le jeune officier ?

À moins qu'il ne fût venu la voir que pour lui parler de l'argent dont son mari pouvait avoir besoin afin de réaliser son invention...

Cette dernière idée traversa son cerveau comme un trait fulgurant qui la blessait cruellement.

Verlaines lui parut soudain moins sympathique. Dans son état d'esprit, une visite intéressée ne pouvait que la meurtrir davantage, car, tout de suite, sa supposition avait rebondi jusqu'à son mari. Si la visite de l'officier n'était qu'une démarche financière, quelle part Rodolphe avait-il prise à cette intervention ?

Elle évoqua l'attitude hautaine de l'homme dont elle portait le nom. Elle le revoyait, là-bas, dans leur voyage de noces, signant le mandat destiné à tante Sophie. Elle croyait voir encore la main fine et longue du nouveau marié appuyée sur le chèque et semblant orgueilleusement en revendiquer le libellé.

Elle dut reconnaître que cet homme-là était incapable de réclamer son aide financière par l'intermédiaire d'un autre, alors qu'il lui aurait suffi de demeurer auprès d'elle, pour disposer librement des sommes dont il pouvait avoir besoin.

« Non, Rodolphe ne sait pas que Verlaines est venu me parler d'argent, et peut-être même celui-ci l'a-t-il fait involontairement et sans y mettre la moindre intention... »

Elle fut tirée de ses réflexions par la voix du visiteur, qui expliquait :

– De Fragon a obtenu que, moteur arrêté, un avion miniature, construit d'après ses nouvelles données, se soutienne dans l'air et ne descende que très lentement à terre. Cela est un résultat merveilleux ; mais, tant que ses essais n'ont pas été faits sur un avion de grandeur normale, vous comprenez que l'on reste dans le domaine des probabilités.

– Et comment saura-t-on jamais que l'avion construit sur les plans de mon mari peut rester suspendu dans l'air ?

– En l’essayant, tout simplement !

Gilberte se leva dans un sursaut effaré.

– Qui donc osera tenter pareil essai ?

– De Fragon, bien certainement !

– Lui !

Ses yeux dilatés regardaient devant elle une vision d’épouvante.

– C’est fou, il se tuera !

Verlaines sourit de ce cri instinctif.

– Tous les inventeurs ne se tuent pas, heureusement ! D’ailleurs, on fait les essais au-dessus de l’eau, qui offre plus de chances de survie pour un bon nageur. Ce qui est certain, c’est que mon ami n’acceptera jamais qu’un autre prenne sa place pour un essai aussi périlleux.

Elle dut faire effort pour reprendre son impassibilité, bien qu’elle ne s’expliquât pas pourquoi elle s’était tant émue.

Que lui importait, en effet, la vie de ce mari qui la répudiait ?

Mais, tout bas, elle se disait :

« Je comprends, maintenant, pourquoi il m'a dit qu'il avait besoin de sa liberté, besoin d'être maître de sa vie et de son sort. Il ne voulait pas avoir à penser qu'il laissait une femme derrière lui. »

Et cette vérité très cruelle s'imposait :

« Il m'a, impitoyablement, sacrifiée à ses travaux ! »

Comme elle se taisait, les yeux un peu durs, Verlaines se trompa sur ses vraies pensées. Il observa avec une vibration d'enthousiasme dans la voix :

– S'il réussit, ce sera la gloire !

Gilberte, en cet instant, poursuivait une autre logique.

– La gloire ? Chimère ! fit-elle, ironiquement. Elle promet son baiser à ceux qui l'entrevoient : un bout de ruban sur un cercueil, des discours sur une tombe ouverte, c'est tout ce qu'elle réalise le plus souvent !

– Elle illumine aussi, quelquefois, les vivants. Pourquoi de Fragon ne serait-il pas du nombre

des privilégiés ? Il serait si heureux de vous dédier, alors, le prix de son travail !

– Ah ! l’horreur ! s’écria-t-elle. Ne me dites pas que c’est en pensant à moi que Rodolphe nourrit tant d’ambitions ! Ne savez-vous pas, monsieur Verlaines, que je préférerais, à tous ces risques, un bon mari bourgeois, se contentant pour aller et venir, des deux pieds que le créateur lui a donnés, au lieu de chercher des ailes pour escalader le ciel ?

L’officier eut un sourire un peu sceptique.

– Nous en reparlerons plus tard... si de Fragon réussit.

Ils se turent un moment et, comme la jeune femme demeurait plongée dans ses pensées, l’officier observa :

– Enfin, pour le moment, tout ça est du domaine des probabilités. Cela ne deviendra une réalité que si de Fragon réussit à trouver un commanditaire.

Ce fut de nouveau, en Gilberte, une impression pénible.

Ses yeux dévisagèrent en éclair l'officier, mais elle ne prononça pas un mot.

Comme il tournait la tête vers son hôtesse, Verlaines vit le beau front se relever orgueilleusement, ses yeux durs s'immobiliser dans le lointain, ses lèvres fines se plisser dédaigneusement, et, subitement, il eut conscience d'avoir heurté la jeune femme d'un mot maladroit.

Il se leva, un moment désemparé :

– Pardonnez-moi, madame, ce bavardage. Je vous raconte un tas d'idées personnelles, qui me sont chères et que je voudrais pouvoir réaliser. De Fragon, en acceptant de faire de moi le collaborateur de son raid, m'a troublé un peu la cervelle de fumées de gloire et d'illusions.

Elle dut faire un effort pour sourire.

– Je vous ai écouté avec infiniment de plaisir, monsieur Verlaines. Vous avez raison d'avoir beaucoup d'illusions ; ce sont les seules choses qui valent la peine d'être entretenues en nous. Et croyez bien que je souhaite sincèrement vous

voir rencontrer sur votre route le mécène dont vous avez besoin.

Le ton était impeccable, et l'officier ne put savoir si le souhait formulé par la bouche féminine aux intonations un peu hautaines était vraiment sincère ou n'était pas une riposte ironique à ses allusions.

Une gêne demeurait en lui devant ce visage de femme énigmatique.

Il s'inclina et posa ses lèvres sur la main blanche qu'elle lui tendait. Puis, après un dernier au revoir, il s'éloigna avec l'impression persistante d'avoir commis un impair.

Longtemps, Gilberte resta immobile après son départ. Un malaise mal défini était en elle. Elle se sentait obsédée par la perspective redoutable des dangers que Rodolphe allait avoir à affronter, et, en même temps, elle était gênée jusqu'à la souffrance par l'idée des capitaux que cherchait celui-ci.

Elle regarda autour d'elle, vit le luxe somptueux qui l'entourait, et elle évoqua

l'humble appartement où vivait son mari.

Cette supposition lui fut si pénible que des larmes emplirent ses yeux comme si elle était coupable d'égoïsme ou d'avarice.

Elle avait beau se dire qu'il ne tenait qu'à de Fragon de partager son opulence, elle n'en avait pas moins l'impression d'être responsable des embarras d'argent qui entravaient le jeune inventeur.

Elle se disait qu'elle aurait dû prévoir cela, que son mari ne lui avait pas caché qu'il était maintenant sans fortune et sans situation et qu'il devait se créer l'une et l'autre... N'aurait-elle pas dû, alors, lui offrir la possibilité de mener à bien ses travaux ?

« Mais il n'aurait pas accepté. Je suis sûre qu'il aurait refusé avec horreur toute proposition financière venant de moi. »

Et cependant, malgré cette certitude que tout justifiait, elle n'était pas contente d'elle-même.

Pendant trois jours, elle fut soucieuse et obsédée par la même imprécision de remords

intime ; puis, un soir, un vague dessein surgit dans son imagination surexcitée.

Rien n'était encore défini en sa pensée ; c'était à peine une combinaison embroussaillée, et déjà un sourire amusé errait sur ses lèvres...

– Ah ! si un tel projet était réalisable !

À force de retourner l'image entrevue, de la méditer, de la combiner, un plan assez net s'esquissait en elle.

À mesure qu'elle réfléchissait, son sourire s'accentuait sous une influence heureuse. Et, petit à petit, l'idée nouvelle prenait forme et chassait son malaise physique, son mécontentement mental, en faisant surgir en ses veines une joie intime de satisfaction et de triomphe.

Oui, il fallait mener à bien une telle aventure !

Sur son petit carnet de poche, elle inscrivit d'abord une date, celle du jour même...

Une lueur venait d'éclairer ses pas et ouvrait un chemin devant elle.

Un but !... Le ciel a donc permis qu'il y ait un but à sa vie solitaire !

Puis, cet unique quantième du mois n'expliquant pas suffisamment l'importance du projet conçu, elle écrivit :

L'épave est accrochée à quelque chose... une ancre, peut-être ?

Le lendemain, à la première heure, toute légère et un mystérieux sourire aux lèvres, elle sortit pour courir aux quatre coins de la capitale.

Toute la journée, elle discuta avec des gens méfiants, fit tomber des préventions, réduisit des calculs et, finalement, fit admettre l'idée absurde, mais merveilleuse qui, depuis quelques heures, mettait du soleil en son âme.

On lui parla bien de folies, de dangers, de témérités inutiles, mais chacun dut se plier devant la magie d'une volonté prête à tout.

Elle triompha de toutes les objections et, le quatrième jour, quand elle eut obtenu la certitude que ses désirs seraient réalisés, elle rayonnait littéralement.

Dans l'auto qui la ramenait chez elle, son rire fusa comme un chant de triomphe. Et même, sa joie était si grande que, ne pouvant plus la contenir seule, elle arrêta sa voiture. Elle avait besoin d'un confident... et son petit carnet reçut à nouveau cette annotation :

L'épave flotte toujours, mais elle est entraînée sur une route bien définie... Petite épave dont personne ne se préoccupe, où vas-tu ?

En écrivant au crayon ces mots d'espoir et de doute, il y avait un sourire très doux sur les lèvres de Gilberte, en même temps que, de ses grands yeux trop souvent assombris, à présent, une grosse et lourde larme s'échappait.

XXXI

– Mais non, mon vieux, je n’accepte pas ton idée. Tu es extraordinaire ! Si j’avais voulu avoir recours à ma femme, je n’aurais pas attendu aujourd’hui pour en finir avec cette affaire.

– Tu es ridicule ! Quand je te vois chercher partout des capitaux, une révolte me vient. L’argent, tu sais où le trouver et tu n’as qu’à le prendre.

Verlaines, emporté par le sujet, ne remarquait même pas l’air furibond de son ami.

De Fragon avait haussé les épaules avec impatience. L’insistance de son camarade était maladroite et déplacée... surtout en l’occurrence ! Mais pouvait-il lui dire pourquoi il n’avait pas le droit de faire appel à la bourse de sa femme ? pourquoi Gilberte était la dernière personne à qui il pût s’adresser ?

– Fais-moi le plaisir de changer de conversation, Verlaines, fit-il, d'une voix coupante. Et, si tu désires que notre amitié demeure ce qu'elle a été jusqu'à ce jour, évite, à l'avenir, de revenir là-dessus.

L'autre perçut enfin son mécontentement.

– Bah ! fit-il un peu désarçonné par le ton dont il avait usé. Quelle susceptibilité ! Si c'est tout ce que mes arguments ont réussi à éveiller en toi, c'est un piteux résultat !

– Parce que je ne permets à personne de s'immiscer dans ma vie privée.

– Quels grands mots ! Ne te fâche pas, voyons ! Ta femme est bien plus simple, quand il s'agit de toi !

– Ma femme !

Agacé par l'insistance de Verlaines, le jeune mari sentait croître soudain son ressentiment. Il dévisageait maintenant celui-ci, d'un air hostile.

– Quand l'as-tu vue ?

– Mardi.

– Mardi ? fit de Fragon, en s'accoudant à son bureau pour mieux dévisager le lieutenant. Peste ! tu la vois souvent, M^{me} de Fragon !

Bien qu'il ne fût coupable d'aucune incorrection, la réflexion de son ami et le ton dont elle était faite mirent sur les joues brunes de l'officier une violente rougeur, que remarqua naturellement son compagnon.

– Je ne l'avais pas vue depuis son départ de la clinique, répondit pourtant Verlaines, en s'efforçant de demeurer calme, mais je me suis permis, l'autre jour, d'aller prendre de ses nouvelles.

– Et c'est elle qui a cru pouvoir faire étalage devant toi de sa fortune et des libéralités dont elle était capable ?

– Oh ! protesta énergiquement le lieutenant en se levant presque fâché, tu as de ces mots ! M^{me} de Fragon m'a infiniment honoré en me recevant, mais, à aucun moment, il ne fut question de sa fortune ou de son intervention.

– Est-ce que je sais ce dont vous avez parlé,

moi !

Verlaines fut véritablement suffoqué, cette fois.

– De rien que tu ne puisses entendre, répliqua-t-il vivement. J’ajoute qu’il ne m’a pas semblé moins naturel de prendre des nouvelles de ta femme que, les autres fois, d’aller chercher chez elle ta correspondance, ou de lui porter une clef.

– Tu as raison... je n’aurais peut-être pas dû user de ton service.

Mais l’autre bondit.

– Ah ! non, mon vieux ! pas de pareilles phrases entre nous ! s’écria-t-il. Je respecte infiniment M^{me} de Fragon, et il m’est flatteur, je l’avoue, d’être reçu chez toi, moi qui ne suis qu’un officier sans fortune. Mais, si tu le prends sur ce ton-là, je me ferai un devoir de me confiner chez moi : notre camaraderie date du collège ; si tu te mets à la suspecter, dis-le franchement.

De Fragon ferma les yeux, pâlit subitement sous un pinçon au cœur qu’il ne pouvait définir.

– Tu te trompes, fit-il ensuite, après un effort. Je suis heureux que ma femme te fasse bon accueil... je serais navré qu'il en fût autrement... ce sont tes réflexions... cette question d'argent qui m'énervent... J'ai des idées, des principes ; enfin, ne me reparle jamais de ça si tu veux m'être agréable.

Un instant, Verlaines contempla son ami si étrangement raidi sous sa pâleur tragique. Puis, il évoqua en pensée la douce et pitoyable figure de Gilberte, dressée devant une fatalité qu'elle aussi voulait dominer. Et une grande pitié fut en lui pour ces deux êtres qui paraissaient également précieux à son affectueuse sollicitude et qu'il découvrait séparés par un malentendu insoupçonnable. Il vint à de Fragon et lui mit amicalement la main sur l'épaule :

– Pardonne-moi mon intervention, puisqu'elle t'importune ; mais n'en fais pas porter le poids à ta femme... Je te donne ma parole qu'entre elle et moi il n'y eut pas un mot qui pût te déplaire. Elle désire sincèrement sa réussite ; c'est tout ce qu'elle m'a dit...

De nouveau, les yeux froids de l'autre vinrent le dévisager. Et Verlaines s'arrêta, comprenant que de Fragon n'acceptait même pas qu'il eût sur les lèvres l'éloge de l'absente.

– Enfin, n'en parlons plus, s'efforça de conclure l'officier. Je suis un imbécile qui manque totalement de diplomatie et je suis navré d'avoir pu te déplaire.

À ce moment, on sonna à la porte du logement. Sans attendre une invitation à entrer, un homme fit jouer le pêne de la serrure et pénétra dans la pièce où les deux amis se tenaient.

Le nouveau venu pouvait avoir vingt-cinq ans. Il était de taille moyenne, très élégant, mais son buste un peu fort emplissait complètement le veston d'irréprochable coupe.

– Je voudrais parler à M. de Fragon, fit l'inconnu... Rodolphe de Fragon ?...

– C'est moi, monsieur, répondit celui-ci, en s'avançant.

– Enchanté de vous connaître, monsieur,

répliqua l'autre avec assurance.

– À qui ai-je l'honneur ?

– Permettez-moi de me présenter : Gaétan de Bigarre, le fils du maître de forges bien connu autrefois, et, malheureusement, mort il y a quelques années.

– Je suis charmé, monsieur... Veuillez me dire en quoi je puis vous être utile ?

– J'y arrive tout de suite, répliqua l'inconnu, en s'asseyant d'un air délibéré. C'est bien vous, monsieur de Fragon, qui avez étudié les plans d'un nouvel avion dont on dit le plus grand bien ?

De l'étonnement passa dans les yeux de l'inventeur.

– En effet ! fit-il lentement, et un peu réservé.

– Pourriez-vous me mettre au courant de vos projets ?

En parlant, il rectifiait méticuleusement le pli de son pantalon.

– Ah ! permettez, monsieur. Cette question me paraît quelque peu indiscreète.

– Oui, évidemment, vous ne comprenez pas. Apprenez donc, monsieur, que je suis riche, beaucoup plus encore que vous ne pouvez le supposer, mais que, malheureusement pour la mémoire de mon pauvre bonhomme de père, je suis aussi cancre que je suis riche...

Il s'arrêta, quêtâ une approbation dans les yeux des deux amis, qui le regardaient curieusement. Il ajouta, avec une prétention que rien n'aurait pu démonter :

– L'étude me fatigue : je n'ai jamais pu lire un livre jusqu'au bout, sans avoir la migraine... Et, comme ma santé me semble, avant toute chose, infiniment précieuse, j'ai préféré renoncer à tous les avantages que j'aurais pu recueillir d'un surmenage intellectuel.

– C'est un point de vue ! observa de Fragon, raidi, malgré lui, par une telle déclaration d'impéritie ; un homme ne se glorifiant pas, généralement de son manque de savoir.

– Je suis ravi de votre approbation, reprit l'inconnu, en saisissant la main du mari de Gilberte et en la secouant fortement entre les

siennes. Tout à fait enchanté ; je sens que vous et moi, nous étions faits pour nous entendre. Nous allons très vite tomber d'accord.

– Mais en quoi, monsieur ?...

– Comment, cher monsieur, vous ne comprenez pas ? Je désire devenir votre collaborateur.

Et comme de Fragon, interdit, le dévisageait avec surprise, le jeune gandin précisa en faisant miroiter sa main droite où brillait un énorme brillant :

– Je suis riche, monsieur, et je vous apporte la possibilité de mettre au point votre appareil.

– Vous dites ?

– Que je veux être connu, célèbre et qu'on parle un jour de moi, dans les journaux, résuma-t-il, tranquillement.

– Oh ! monsieur ! fit de Fragon, un peu agacé de cette outrecuidance.

Mais Verlaines, qui craignait une maladresse de son camarade, intervint vivement.

– Mon ami serait charmé que vous développiez mieux vos intentions.

– Voici, reprit le jeune fat, en croisant ses jambes avec une sorte de nonchalance étudiée. Vous, monsieur de Fragon. vous travaillerez, vous construirez l'appareil, vous le mettrez au point, sans que j'aie à me fatiguer d'une telle corvée...

– Ah !

– Oui... les essais aussi vous regarderont. La vie, n'est-ce pas, est assez agréable pour que je ne m'expose pas en des choses qui me sont totalement étrangères... Vous, c'est une autre affaire !

– Évidemment ! fit de Fragon, en se mordant les lèvres pour rester calme.

Depuis cinq minutes, il avait envie de saisir le freluquet par les épaules et de le jeter dans l'escalier.

– Donc, continua l'étrange jeune homme, sans vouloir remarquer l'hostilité de son hôte, donc, vous faites tout... Moi, je reste dans la coulisse,

pendant ce temps.

– Heureusement ! grogna le mari de Gilberte.

Un suave sourire détendit les lèvres du nouveau venu.

– Nous nous comprenons tout à fait, monsieur de Fragon.

– Mais achevez votre idée ? intervint Verlaines.

– Ah ! oui. Eh bien ! c'est tout, pour la mise au point. Je ne reviens auprès de vous que lorsque tout est terminé.

– Et alors ?

– Ah ! dame ? vous comprenez. Je ne vous offre pas, aujourd'hui, une petite fortune pour que vous me laissiez toujours dans les décors. Je veux être du grand voyage ! Et non pas comme un hôte clandestin, mais bien comme un troisième passager admis officiellement à vos côtés.

– Vous tenez à la gloire ?

– Voilà !

Les mains ouvertes, l'air béat, il contemplait les deux amis, ahuris par tant d'aplomb.

– Vous savez sans doute que j'ai décidé d'essayer la traversée de l'Atlantique, en droite ligne, pour mon premier voyage ? observa de Fragon, dans une sorte de grognement.

L'autre sourit :

– Ce sera délicieux !

– Mais également très dangereux ! insista Rodolphe, avec rudesse.

– J'ai confiance en vous pour ne pas exposer inutilement ma précieuse personne. Quand vous partirez, l'avion sera au point.

– Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

– Oh ! question de psychologie... Je suis très fort, en cette matière.

– Et vous avez trouvé ?

– Qu'ayant devant vous le temps et l'argent, votre amour-propre d'inventeur et de pilote exige une mise au point soignée. Vous ne partirez pas pour obéir à des considérations, mais pour réussir

là où d'autres ont échoué...

– Ce n'est pas bête ce que vous dites-là, remarqua de Fragon, en s'adoucissant.

– Cette façon de juger les choses m'est tout à fait personnelle.

– J'en suis ravi !

– Alors, nous sommes d'accord ?

Négligemment, il tirait de sa poche un carnet de chèques. Et de Fragon, un peu ému par un aussi surprenant événement, le vit écrire soigneusement un chiffre si gros qu'il en fut bouleversé.

– Permettez, fit-il, dans la crainte de se laisser trop vite tenter, vous ne m'avez pas dit quelle serait votre attitude en Amérique ?

– Dame ! celle d'un associé... Je partagerai la gloire, les dîners, les interviews et la tournée d'honneur obligatoire.

– Ensuite, nous en aurons fini avec vous ?

– Mon Dieu, je pense que oui. À moins, qu'à notre retour en France, il n'y ait encore des

réceptions. J'aurai été au danger, vous ne voudriez pas m'écarter de la gloire.

– Ce serait cruel ! approuva Verlaines.

Gaétan de Bigarre le remercia d'un magnifique sourire, puis se tournant vers de Fragon, il demanda à nouveau :

– Eh bien ! sommes-nous d'accord, mon cher associé ?

Sur le visage de l'interpellé un nuage passa. Il était visible qu'il hésitait.

Ce singulier collaborateur ne l'enthousiasmait guère.

Évidemment, cet hurluberlu bête, prétentieux et poltron ne serait jamais un commensal bien dangereux ; mais rien ne paraissait plus pénible au futur pilote que de voyager avec un aussi stupide compagnon.

Verlaines devina son atermoiement. Se tournant vers le nouveau venu, il observa, avec l'intention d'éveiller chez son ami le souvenir d'un autre commanditaire :

– C'est assez curieux de voir les événements

se suivre pour concourir au même but. Figurez-vous que, tout à l'heure, je soumettais à mon ami une autre combinaison...

En parlant, il examinait de Fragon du coin de l'œil. Il vit celui-ci sursauter à cette audacieuse évocation ; mais il affecta de regarder ailleurs, afin de pouvoir poursuivre son expérience.

– Un autre bailleur de fonds ? questionnait le jeune millionnaire, assombri par ce rival qu'on évoquait.

– Oui, une autre personne qui pourrait faire à mon camarade des propositions aussi belles que les vôtres...

Et, se tournant vers ce dernier, Verlaines ajouta sans se troubler et l'air absolument bonasse :

– Tu vois, mon vieux : tu n'as que l'embarras du choix.

De Fragon le dévisageait durement, cherchant sur ce visage ami l'intention cachée de le braver.

Mais l'officier avait l'air si naturel, si simplement empressé, que le mari de Gilberte ne

trouva rien à reprendre.

Cependant, l'observation de Verlaines avait décidé Rodolphe à accepter :

– C'est entendu, monsieur, fit-il à l'inconnu qui lui apportait une fortune. Vos offres m'agrément ; j'accepte votre concours ! Vous serez mon associé pour le voyage et pour la gloire, comme vous venez de me l'offrir.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– On signe un petit papier ? questionna tranquillement l'inconnu. J'aime les choses en ordre : j'ai été tellement roulé dans ma vie.

– Monsieur ! protesta de Fragon, en se redressant brusquement devant une aussi injurieuse remarque.

– Vous fâchez pas, m'sieur l'inventeur, fit l'autre gavrochement. Mon petit papier vaut bien votre signature au bas d'une babillarde.

L'ancien lieutenant passa la main sur son front moite. Il y a des associations pénibles et ce blanc-bec, avec la force de son argent, lui donnait déjà sur les nerfs !

– La collaboration de M^{me} de Fragon aurait peut-être été plus élégante, risqua Verlaines, qui devinait les pensées de son ami.

Cette fois, le regard de Rodolphe fut si hostile que l'officier recula.

– Je t'avais prié de ne jamais prononcer ce nom devant moi.

La voix implacable roulait des menaces insoupçonnées.

– C'est bon, c'est bon ! Avant que tu signes, tu comprends, j'ai tenu à te rappeler toutes les données du problème.

Sans mot dire, l'ancien lieutenant s'assit devant sa table de travail et, en quelques lignes hâtives, il libella les engagements pris de part et d'autre.

Puis il signa.

– Voilà, fit-il nerveusement ! C'est fait !

Il tendait le papier à l'inconnu. Mais c'est Verlaines qu'il bravait de son regard.

Ce dernier, d'ailleurs, ne s'en effaroucha pas.

Il voulut lire le traité avant que Gaétan de Bigarre s'en saisît.

– Vous permettez, fit-il tranquillement. Mon camarade a négligé de vous demander si vous aviez des références financières... des lettres de crédit... Enfin, nous désirons être sûrs de votre situation morale dans la société.

– C'est tout naturel.

L'air satisfait de sa petite personne, le nouveau venu exhiba des papiers et cita des noms qu'il fût possible d'atteindre au téléphone.

Moins d'une heure après, l'affaire était définitivement conclue et Verlaines en félicita chaleureusement son ami.

– Je suis enchanté de cette transaction qui te libère de tout souci. Tu as agi pour le mieux, mon vieux ; cela assure la réussite de tes travaux.

Et, avec la plus grande franchise, il vint donner l'accolade à Rodolphe, qui restait grave et les lèvres serrées, sous le flot de pensées contradictoires se heurtant en lui malgré sa volonté bien définie de ne s'arrêter à aucune

considération extérieure.

Les deux hommes passèrent la soirée avec leur nouvel ami, celui-ci les ayant invités à un fin dîner afin de clore, par un plaisir, une aussi « fatigante » affaire que ce traité de collaboration.

De Fragon fut assez gai, ce soir-là. Il était évident que le pantin qu'il s'était adjoint comme bailleur de fonds n'était pas précisément celui qu'il avait d'abord espéré.

Mais c'était pour lui un tel soulagement de n'avoir plus à s'occuper de cette question financière qu'il en arrivait à trouver sympathique l'insignifiant mais inénarrable de Bigarre.

Pourtant, quand, vers deux heures du matin, vint le moment de quitter Verlaines, il retint un instant la main de celui-ci.

– J'ai été peut-être un peu vif, tantôt, avec toi. Ne m'en garde pas rancune, vieux frère. J'ai eu tellement d'embêtements tous ces temps-ci !

– Je n'y pense plus, fit Verlaines tout ému, en lui rendant son étreinte.

– Et quand tu verras M^{me} de Fragon... si c'est

elle qui t'a inspiré, aujourd'hui, remercie-la délicatement de sa bonne volonté... sans la blesser...

– Je t'ai donné ma parole qu'elle n'était pour rien en cette affaire. Seule, mon amitié pour toi m'a dicté ces conseils, que je croyais nécessaires.

– Bon, bon ! Enfin... dis quelques mots aimables... ne la heurte pas !

– Mais je n'ai aucune raison... D'ailleurs, je ne sais quand je la reverrai à présent.

– Si, si... continue-lui tes visites... Sinon, je croirai que tu m'en veux encore. Tu as parfaitement raison d'aller quelquefois prendre de ses nouvelles.

Verlaines ne répondit pas. Il s'apercevait tout à coup que, malgré le contrat magnifique, le fin dîner et les coupes de champagne, de Fragon était abominablement triste ce soir-là.

Il se rappela une phrase d'un philosophe, dont il avait oublié le nom, mais qu'il avait beaucoup méditée autrefois :

Pour être un homme, il faut avoir dans l'âme

des parties écorchées à vif et qui saignent quand on y touche...

Sans le savoir, lui, Verlaines, avait heurté chez son ami une de ces parties-là.

Son cœur se gonfla d'une émotion violente. Il aimait et admirait en même temps son camarade qui, malgré sa supériorité indiscutable, lui avait toujours été indulgent.

En cette minute, il fut empli d'une sorte de vénération et il aurait voulu pouvoir se dévouer pour lui.

D'un geste spontané, il attira contre lui de Fragon et le serra dans ses bras.

– Eh bien, qu'est-ce qui te prend ? fit celui-ci surpris.

– Rien ! Je suis ton ami et je voudrais que tu réussisses... Au revoir, vieux, à demain.

Encore une forte poignée de main et les deux hommes se séparèrent.

De Fragon le suivit des yeux, un peu songeur.

– Brave cœur ! murmura-t-il. Dire que j'ai failli le soupçonner... Et de quoi !... Dieu, que les hommes sont bêtes !

XXXII

À partir du jour où elle avait conçu certain mystérieux projet, Gilberte mena l'existence d'une femme mariée, dont le mari est loin momentanément et qui doit rentrer d'un jour à l'autre.

Elle affectait d'être à l'aise dans son isolement. Elle évitait toute tristesse apparente, de même qu'elle prenait garde d'extérioriser tout découragement.

Elle avait décidé d'attendre, de conserver sa place à l'absent. Et, scrupuleusement, l'orpheline acceptait ce rôle de gardienne du foyer et d'épouse attentive.

Elle ne cachait pas à ses gens les projets de son mari et elle se disait très anxieuse des périls qui menaçaient celui-ci.

Si quelqu'un avait interrogé la femme de

chambre, il eût entendu Hortense assurer que Madame allait presque tous les jours retrouver son mari :

– Elle est tout le temps fourrée avec lui... on dirait qu'elle ne peut pas s'en passer ! Elle se tracasse tellement, avec tous les trucs dangereux qu'il projette, qu'elle profite de le voir tant qu'il est encore en vie.

Et la fille n'aurait pas eu tout à fait tort d'affirmer si hautement ce fait !

Gilberte, en effet, partait en auto plusieurs fois par semaine. Avec un sourire joyeux, elle disait :

– Je vais rejoindre mon mari.

Ou encore.

– Je vais m'assurer si M. de Fragon n'est pas encore envolé dans les nuages.

Elle riait, affectant une bonne humeur à laquelle chacun, autour d'elle, se laissait prendre et elle partait seule pour de mystérieuses randonnées.

Un jour, elle avait proclamé d'un air victorieux :

– J’ai fait le tour de Paris, en avion, avec M. de Fragon.

Si ce n’était pas tout à fait exact quant au pilote qui l’avait conduite, du moins était-ce rigoureusement authentique quant au fait d’avoir effectué le parcours.

Puis, elle acheta un appareil qu’elle voulut conduire elle-même. Et, pendant des semaines, elle apprit le maniement des divers leviers de commande et les notions nécessaires pour passer son brevet de pilote.

– Monsieur apprend à Madame à conduire un avion, expliquait la soubrette, enthousiasmée à l’idée de sa jeune maîtresse naviguant dans les airs.

Celle-ci ne lui avait-elle pas promis de l’enlever un jour, quand elle serait tout à fait sûre d’elle-même et qu’il n’y aurait plus péril à s’adjoindre un passager ?

Et Hortense, à la fois ravie et effrayée d’une pareille promenade en perspective, mettait tout le monde au courant de la crânerie de Madame et du

savoir de Monsieur, qui allait empêcher les avions de tomber.

Cet état d'esprit que Gilberte entretenait autour d'elle l'aidait à supporter son isolement.

En même temps, ses longues stations au Bourget, au milieu des pilotes, la mettaient au courant des choses de l'aviation et lui permettaient de mieux comprendre les recherches de son mari.

« Quand Rodolphe reviendra, je n'aurai pas l'air d'une dinde qui a trouvé un couteau », se disait-elle avec mélancolie, car au fond d'elle-même, elle n'osait pas espérer qu'il reviendrait un jour près d'elle.

Mais elle se gardait bien d'avertir Verlaines de la vie qu'elle menait. Elle aurait eu trop peur que de Fragon, prévenu, pût lui interdire d'aussi périlleuses randonnées.

Et pour être certaine qu'aucune indiscretion ne transpirerait, elle avait pris son brevet de pilote sous le nom de sa mère, Gilberte Le Rouy, d'assonance très effacée, que son mari avait bien

des chances de ne pas remarquer, si on le prononçait devant lui.

Elle ne parlait plus tant maintenant des dangers que courait son mari.

À voler elle-même, elle s'était familiarisée avec l'idée du péril.

Quelquefois, ses atavismes de gloire et d'épopée reprenant le dessus, elle se laissait emporter par le but grandiose que l'inventeur poursuivait.

Ses yeux fiévreux allaient vers le ciel bleu où de gros nuages se pourchassaient. Elle imaginait le grand oiseau mécanique immobile dans l'espace...

– Ce serait joli que l'homme pût s'accrocher à l'azur, faisait-elle d'une voix de rêve.

Il n'y avait qu'un point qui lui fût désagréable :

– Quel dommage que ce soit Rodolphe qui doive essayer le premier son avion ! Si encore il partait avec son compagnon !...

Mais elle s'efforçait de chasser l'idée cruelle

et sur son carnet intime, une autre phrase était venue s'allonger :

Un écueil barre la route : c'est affolant de penser que la chaîne peut se rompre...

Pendant que sa femme donnait ainsi un but à sa vie solitaire, Rodolphe de Fragon travaillait sans bruit à son nouvel oiseau.

De Bigarre avait tenu parole. L'aviateur avait trouvé tous les concours nécessaires et il put mettre au point ses conceptions.

Les premiers essais au-dessus des étangs de Hollande, à l'orée de la forêt de Rambouillet, parurent merveilleux et révolutionnèrent le monde de l'aviation. Les succès de l'ancien lieutenant avaient transpiré et, depuis quelques semaines, les journaux eux-mêmes tenaient leurs lecteurs au courant des différents stades de la construction du futur avion qu'on nommait déjà : le *Point-de-Suspension*.

Les projets de l'inventeur paraissaient si audacieux, ses conceptions tellement précieuses et nouvelles pour chacun de ces pionniers de l'air

qui risquent chaque jour leur vie, qu'une foule anxieuse attendait le résultat avec un intérêt passionné.

Des paris s'étaient ouverts, des polémiques s'étaient formées, les constructeurs avaient amorcé des raids et les pouvoirs publics créé un prix. D'Amérique même affluaient des propositions merveilleuses de concours financiers inattendus et, si de Fragon réussissait dans la tâche qu'il s'était fixée, il était sûr de pouvoir signer de mirobolants contrats.

C'était déjà presque la Gloire, ce pouvait être bientôt la fortune...

Le jour de l'épreuve définitive, des milliers de têtes se levèrent vers le ciel, à l'heure de son passage, cherchant dans les nues l'énorme oiseau d'aluminium, dont les ailes rigides et le long fuselage semblaient se confondre dans une seule masse brillante.

On le vit passer très haut, dans les nuages. Et chacun, le cœur battant d'enthousiasme et de crainte, admira la régularité de son vol et sa parfaite tenue de l'air.

De Fragon n'avait pas étudié son appareil en vue de faire de la vitesse. Il fut cependant enchanté de voir avec quelle facilité son avion se déplaçait. Il le sentait bien en main, avec une impression de sécurité qu'il n'avait jamais éprouvée, quand il volait avec les appareils construits jusqu'à ce jour.

Ce fut avec aisance qu'il gagna Le Havre. Seul dans l'azur, au-dessus de la grande ville maritime qu'il survola en zigzag, pour en saluer la sympathique population, c'est à peine s'il appréhendait le tragique moment où, tous moteurs arrêtés et devenu poids mort, le *Point-de-Suspension* allait planer victorieusement dans les airs ou s'effondrer lamentablement dans l'estuaire.

De Fragon, en cette minute dernière, accorda une pensée à la femme qui portait son nom et que sa mort, s'il ne devait pas survivre à l'expérience, couvrirait de sympathies glorieuses... Puis, il fut prêt.

Un virage encore pour se placer au milieu de l'estuaire, la pointe de l'avion tournée vers

Tancarville, face à la France, en cet instant suprême où le pilote cala ses moteurs et se laissa aller...

– À Dieu vat !

Là-bas, sur le coteau presque à pic qui domine le fleuve, s'élèvent les ruines imposantes de l'antique château-fort des sires de Tancarville. Une terrasse surplombe la masse des pierres noircies par le temps et, sur cette terrasse, une femme seule suit anxieusement les allées et venues du magnifique avion que le soleil matinal argente de ses mille feux et que le geste du pilote bloquant les moteurs, peut transformer en engin meurtrier.

Les mains nerveusement croisées, le cœur anxieux, les yeux rivés à l'énorme oiseau dont elle suit les gracieuses évolutions, Gilberte est là qui agonise d'angoisse et d'émotion.

Jamais ses lèvres n'ont prononcé un mot d'amour pour son mari : jamais son cerveau ne s'est demandé si elle pouvait l'aimer, jamais son cœur n'a paru reconnaître qu'il pût battre pour lui. Mais, en cette minute tragique où l'homme

semble tenter Dieu dans sa formidable prétention de vaincre la nature et de dominer les éléments, tout son être palpite dans un merveilleux holocauste qui s'exalte en offrande inconsciente.

– Mon Dieu, faites qu'il réussisse !... Sauvez-le !... Prenez ma vie, à moi qui ne suis rien, en échange de la sienne qui est précieuse pour l'humanité.

Le Ciel, heureusement, n'a pas besoin du sacrifice de nos existences pour être bon ! Il n'a même pas dû enregistrer son funèbre souhait. Les minutes passent et Gilberte vit toujours ! Pourtant là-bas, dans l'espace, le gros oiseau a cessé ses formidables ronrons... les moteurs ont fini de battre dans sa poitrine mécanique, et les hélices ont ralenti jusqu'à l'épuisement leurs tournoiements fous...

Une seconde, le nouvel appareil a paru se cabrer... un trou sans fin sous lui a voulu l'absorber... finalement, il reste suspendu en l'air comme si des milliers de fils invisibles le retenaient aux nuages.

Le cri d'horreur que Gilberte a failli pousser

en le voyant d'abord sombrer, s'est changé en un hosanna de bonheur.

– Il plane ! Il ne tombe pas !

Oui, là-haut, dans le ciel, le *Point-de-Suspension* porte fièrement son nom.

Majestueusement, l'aéroplane descend vers le fleuve qui s'enfonce dans les terres. Il tombe lentement, sans hâte, avec une sorte de gravité, comme il sied à un puissant personnage, dont le nom sera demain sur toutes les lèvres.

À cent mètres de l'eau, le cœur métallique a repris ses battements d'acier et les hélices s'élancent dans leurs pirouettes infinies, que l'optique transforme en un cercle parfait.

– Il vole ! Victoire ! Oh ! merci, mon Dieu !

Gilberte bat des mains, elle court, elle saute. Dans sa joie folle, elle s'adresse à l'espace, aux vieilles pierres, aux arbres, aux plantes, pour crier son bonheur.

Des larmes de douceur perlent à ses yeux ravis et elle est incapable de discerner si son émotion provient du soulagement qu'elle ressent à voir

son mari survivre à l'expérience, ou de sa joie glorieuse du succès final, ou encore de la blessure intime qu'elle dissimule en elle-même, de n'être en réalité que l'épouse fictive du vainqueur qui lui refuse le droit de partager sa vie.

Le Point-de-Suspension file maintenant, avec un bourdonnement puissant, vers la ville ensoleillée, où des milliers d'individus l'acclament d'en bas frénétiquement.

De Fragon vainqueur est allé atterrir sur le plateau de Sanvic, où Verlaines l'attend, pendant que Gilberte esseulée regagne son auto, garée au pied de la falaise, sous les grands arbres séculaires qui abritent l'entrée du château.

Quand l'aviateur eut réussi ce magnifique exploit, la jeune femme reprit véritablement confiance en l'avenir.

Le but qu'elle poursuivait en grand mystère n'était plus invraisemblable. Dieu bénissait ses projets, puisqu'il protégeait le pilote et faisait réussir ses entreprises.

Ce fut son confident habituel qui reçut l'aveu

de ses espérances et de ses craintes. Une phrase s’aligna sur la page immaculée qu’elle avait tournée :

Le rivage est visible, le but est proche... Que le ciel protège celle qui cherche à l’atteindre !

Ce furent les derniers mots qu’elle écrivit jamais sur le petit carnet. Les circonstances devaient emporter la jeune femme comme font les vagues qui, sans arrêt, roulent les barques abandonnées.

Elle dut subir les événements que le hasard sema sur sa route, sans trouver le temps ou sans éprouver le besoin d’achever ses confidences et de noter d’autres impressions...

Bonheur ou malchance, victoire ou échec, quel résultat atteignit-elle et que rencontra-t-elle sur le rivage inconnu ? C’est ce que les pages suivantes vont nous apprendre, et nous ne nous permettrons pas d’en soulever le voile avant l’heure permise,

puisque Gilberte elle-même n'en voulut rien noter.

XXXIII

À dater de cette époque, la mise au point définitive du nouvel avion et son aménagement marchèrent à grands pas.

Tous les jours, les trois hommes qui devaient le monter se retrouvaient sur le terrain de Trappes et s'occupaient des derniers arrangements.

De Bigarre était moins importun que ne l'avait jugé tout d'abord de Fragon.

Il posait bien mille et mille questions, désarçonnantes de naïveté, il était ridicule de fatuité et de coquetterie, mais il évitait de gêner les travailleurs et ne s'approchait de l'avion qu'avec une sorte de respect.

La plupart du temps, il tenait ses mains derrière son dos, comme s'il avait peur de les salir ; et, le buste penché, le nez en avant, il examinait soigneusement chaque détail de

l'appareil.

Rarement il critiquait. Tout lui paraissait bien et il admirait généralement de confiance ce que faisaient les autres.

Quand quelque chose de nouveau frappait son attention, il tombait immédiatement en arrêt, le monocle à l'œil, et il regardait longtemps cette nouveauté comme s'il avait voulu la photographier.

Puis, quand son intellect en avait probablement compris l'utilité, il opinait de la tête d'un air satisfait et on l'entendait murmurer avec suffisance :

– Très bien ! très bien, c'est parfait...

La partie de la carlingue qui lui était spécialement réservée, derrière les sièges du pilote et du navigateur, retint naturellement très longtemps son attention.

Il rôda et tourna dans tous les sens autour de cette petite niche qu'on lui réservait. Il allait la regarder quand il arrivait sur le terrain et il n'aurait pas quitté celui-ci sans avoir encore jeté

un coup d'œil sur cet endroit qui devait être le sien.

De Fragon le surprit un jour, les bras croisés et l'air songeur devant cette cabine qui l'intéressait tant.

– Eh bien, il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda le jeune homme avec enjouement.

– Oh, si, si !... seulement, c'est cette petite place...

L'autre se mit à rire.

– Vous la trouvez inconfortable ?... Vous avez peur de ne pouvoir y caler votre rondelette personne ?

De Bigarre protesta d'un geste effarouché.

– Permettez, ce n'est pas ça du tout... Je... il me semble... enfin... je ne vois rien pour me retenir à mon siège ?

– Ah ! vous tenez à ne pas chavirer ! fit de Fragon gaiement.

– Je n'ai surtout pas envie d'être emporté par-dessus l'appareil, comme ce banquier dont on ne

s'est jamais expliqué l'accident. Je vous ai dit que je tenais essentiellement à la vie.

– Tout le monde y tient, croyez-moi, et chacun estime que sa carcasse est infiniment précieuse...

– La mienne...

– Oui, oui, c'est entendu, vous y tenez ! Eh bien ! rassurez-vous, vous serez complètement enfermé dans votre niche, on pourra même vous ficeler sur votre siège, avec un bon parachute dans le dos, en supplément. Comme ça, vous serez tout à fait tranquille.

– Oh ! ce n'est pas que j'aie peur, n'est-ce pas ? Seulement, j'estime que la prudence... un coup de vent... une pirouette du *Point-de-Suspension*... On ne sait jamais ce qui peut arriver.

– Vous avez raison, la brise peut même vous...

À ce moment, l'aviateur fut interrompu. Un ouvrier lui apportait, sur le terrain, son courrier qui venait d'arriver.

De Fragon le prit et regarda, d'un œil distrait, les suscriptions, avant de fourrer le tout dans sa

poche, pour en prendre connaissance, le soir, à tête reposée.

Une lettre, soudain, retint son attention. Il croyait reconnaître l'écriture de sa femme. Il en examina le timbre, retourna l'enveloppe dans tous les sens et finalement l'ouvrit.

Auprès de lui, de Bigarre s'était immobilisé. Le monocle assujetti dans l'orbite, il dévisageait de Fragon comme s'il attendait toujours la fin de la phrase commencée.

Il vit le visage de son compagnon s'altérer et ses doigts nerveux déchirer le papier de l'enveloppe avec impatience.

Une flamme chaude colora les joues de l'inventeur, en acquérant la certitude que la lettre provenait bien de Gilberte.

Elle ne disait, cependant, rien de bien intime, cette missive de la jeune femme, mais elle annonçait une grande nouvelle :

« Monsieur,

« On me fait part, officiellement, de la mort de

mon oncle de la Saponaire. Il a péri dans la mer Rouge, dans le naufrage de l'*Exelmans*, qui a sombré là-bas, il y a quelques semaines.

« J'ai tenu à vous aviser immédiatement de ce drame. Il m'est impossible de me réjouir de la mort tragique de mon oncle et je suis navrée qu'il n'ait pu recevoir les secours de notre religion. Mais il m'est doux, cependant, en ce deuil, de penser que votre ressentiment n'a plus d'objet et qu'il n'y aura plus, entre vous et moi, la barrière de sang que vous vouliez y mettre.

« Je n'ai plus personne... absolument personne qui s'intéresse à moi sur la terre.

« M. de la Saponaire était l'unique parent qui me restât, et je suis seule, tout à fait seule au monde à présent.

« Je suis, monsieur, votre dévouée,

« GILBERTE DE FRAGON. »

Lentement, l'ancien lieutenant plia la lettre et la remit dans son enveloppe.

Toute sa gaieté s'était subitement envolée.

Était-ce l'annonce de cette mort tragique d'un homme qu'il avait connu bien vivant, ou l'amertume de voir sa vengeance lui échapper, ou la tristesse des dernières lignes écrites par sa femme ? Il se sentait l'âme complètement assombrie.

Une remarque, aussi, qu'il ne pouvait s'empêcher de faire en cette circonstance, c'était, qu'il le voulût ou non, l'existence du lien indestructible qui l'unissait à Gilberte.

– On peut secouer le joug de sa famille, des lois de son pays, on renie ses parents, ses enfants, son nom même ! Mais la vie et la société ont créé des liens et des devoirs dont on ne peut s'affranchir et qui vous atteignent au tournant du chemin, au moment où vous n'y pensez pas...

Sa femme, correctement, le tenait au courant d'une nouvelle la concernant, nouvelle qu'il n'avait pas le droit d'ignorer et qui l'intéressait autant qu'elle. Gilberte avait fait son devoir en le prévenant ; il ne pouvait se détourner du sien, qui serait de partager son deuil, quoi qu'il en voulût.

Son deuil ?... Il imagina Gilberte en robe

noire... comme à Jumièges... sa tête si fine, si distinguée au milieu des voiles sombres...

Ironie des choses, elle allait reprendre cette livrée des inconsolables, pour un être qu'elle n'aimait pas et qui lui avait causé bien des chagrins, et lui-même était contraint, par les obligations d'une civilisation qui n'a pas prévu la haine contre la mort, de revêtir cette tenue à cause d'une femme qu'il avait chassée de sa vie et ne voulait plus connaître.

– Alors, monsieur de Fragon, c'est entendu ?

Il tressaillit, ramené à la réalité par la voix de son commanditaire, qui, imperturbable à ses côtés, ne l'avait pas quitté des yeux.

– Oui, oui, fit-il agacé. Vous aurez vos courroies. Parlez-en d'ailleurs au mécanicien... Moi, j'en ai assez pour aujourd'hui : je m'en vais.

– Un ennui ? remarqua laconiquement de Bigarre.

– Un deuil, fit l'autre brièvement.

– Oh ! alors, mes condoléances... croyez bien que je partage...

Mais de Fragon l'interrompt :

– Non, gardez tout ça !... La mort de ce parent me laisse absolument froid.

– Alors, observa le jeune associé de sa même voix indifférente, ce sont des embêtements qui vous arrivent ?

L'inventeur leva les yeux sur l'insignifiant de Bigarre.

La mine grave que celui-ci avait cru devoir adopter contrastait avec son visage poupon, habituellement réjoui, et de Fragon en fut touché en cette minute.

– Non, mon vieux, fit-il avec bienveillance. Pas même un embêtement ! Seulement, j'ai le cafard... et ça, ça ne s'explique pas. Bonsoir !

Il s'éloigna et rentra chez lui.

À peine avait-il refermé la porte de son appartement, qu'il relut la lettre de sa femme.

Elle ne contenait vraiment rien qui pût justifier son état d'esprit. Mais les impressions se ressentent involontairement, sans qu'on puisse les commander. C'est comme ce besoin d'y répondre

immédiatement qui le dominait.

Il ne fut satisfait que lorsqu'il fut assis à son bureau, devant une feuille blanche. Et les mots hâtifs se formulèrent facilement sous sa plume, dans le sens nécessaire à calmer son agitation :

« Madame,

« Je vous sais gré de m'avoir fait part du décès de votre oncle. Je ne pousserai pas l'hypocrisie jusqu'à vous exprimer mes regrets de cette mort ou à vous adresser mes condoléances, dont vous n'avez que faire.

« Je crois qu'il n'est pas plus pénible d'être seul au monde que de posséder, comme parent, un monsieur de la Saponaire ou une Sophie de Fragon.

« Sous ce rapport-là, je suis aussi mal partagé que vous et me considère également seul sur la terre.

« Trouvez ici, madame, mes respectueux hommages.

« RODOLPHE DE FRAGON. »

Cette réponse cavalière de son mari dut agir sur la bonne humeur de Gilberte, avec la même particularité désagrégeante, car, le surlendemain, la poste transporta un nouveau message de Neuilly à Trappes.

Ce jour-là, Verlaines était auprès de Rodolphe et, naturellement, de Bigarre bourdonnait autour d'eux.

Ils avaient décidé de partir bientôt. Tout était prêt, même les fameuses courroies réclamées par le prudent troisième, et ils n'attendaient plus qu'une chose : que les vents leur fussent favorables. Or, les derniers bulletins des stations météorologiques étaient optimistes, bien qu'ils annonçassent encore des perturbations sur l'Atlantique.

Ce n'était donc plus qu'une question de quelques heures... quelques jours tout au plus.

De Fragon écoutait attentivement Verlaines, que cette question astronomique et météorologique concernait tout particulièrement,

quand ils virent de Bigarre qui, à son habitude tournait autour de l'avion, donner de grands signes d'émotion.

– Mais qu'est-ce que vous avez ? Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

– Hélas ! fit le jeune homme d'un air exagérément navré. Vous croyez avoir pensé à tout et vous avez oublié le principal !

– Hein ?

– Oui... le fétiche ?

– Quel fétiche ?

– Le porte-bonheur, la mascotte, l'amulette : un chat, un rintintin ou un chiffre quelconque ! Nous ne pouvons pas partir sans être assurés que les dieux nous sont favorables.

– Quelle bêtise ! observa de Fragon, sans enthousiasme pour l'idée.

Mais Verlaines était plus indulgent.

– On pourrait voir, puisque ça lui fait plaisir.

– Je veux croire qu'aucun de vous deux n'attache d'importance à une sornette pareille,

insista de Fragon qui avait horreur de ces superstitions.

– Évidemment que nous n’y croyons pas, mais enfin, c’est l’habitude. Et puis, c’est rigolo ! Quand quelque chose rate, on s’en prend à son fétiche, c’est toujours lui qui a tort ! Ça console, mon vieux, et ça ne fait de mal à personne.

– Alors, fit le pilote condescendant, nous verrons ça.

– Si vous voulez, je puis m’en occuper ? proposa de Bigarre. Je me charge de vous trouver quelque chose d’original.

Mais de Fragon eut un geste d’effroi :

– Merci bien. J’ai trop peur, justement, de l’originalité de vos trouvailles. D’ailleurs, c’est le pilote qui doit avoir confiance en sa mascotte : à moi de la choisir.

C’est à ce moment juste qu’on remit au jeune inventeur la seconde lettre de Gilberte.

En reconnaissant l’écriture, l’impression initiale de Rodolphe fut désagréable.

Qu’est-ce que sa femme pouvait encore avoir

à lui dire ? Il appréhendait une mauvaise nouvelle, sans même se rendre compte d'où lui venait cette crainte. Il commença par glisser la lettre dans sa poche sans l'ouvrir.

Mais, après quelques instants de répit, le besoin de savoir fut plus fort que son hésitation et, s'écartant un peu de Verlaines, il ouvrit l'enveloppe.

Gilberte avait encore été plus brève que lui ; mais alors qu'il anéantissait tous les liens, elle en affirmait l'indissoluble force :

« Non, Rodolphe, vous n'êtes pas seul sur terre. Je vous reste, moi, quoi que vous en pensiez. Je ne renie aucun de mes serments et ne repousse aucun de mes devoirs.

« Bien vôtre, enfin...

« GILBERTE. »

Ces quelques lignes parurent le surprendre. Il écarquilla ses fins sourcils, en essayant de se remémorer les termes exacts de sa lettre à sa

femme.

Puis un sourire glissa sur ses lèvres devant l'énergique protestation de celle qui portait son nom.

Elle était gentille, cette petite lettre... Pas du tout désagréable, comme il avait craint un moment. Quelle grande gosse, au fond, cette femme qui arguait si haut de ses devoirs et de ses serments ! Elle n'avait pas compris qu'il la favorisait en lui offrant la liberté après un aussi vilain mariage... Elle s'obstinait à demeurer sienne, bien qu'il lui fit suffisamment comprendre qu'elle n'était rien pour lui... Très amusante, cette mentalité féminine, qui fait que les femmes se cramponnent à l'homme qui ne veut plus d'elles...

Son sourire s'était accentué. Le petit billet de Gilberte l'avait mis de bonne humeur.

Comme il revenait vers le groupe de ses compagnons, il crut percevoir, dirigé vers lui, le regard inquiet de Verlaines, et ses pensées firent tout à coup un bond.

L'idée que l'orpheline aurait pu accepter cette liberté qu'il lui offrait si impérieusement s'imposa à son cerveau. Elle pouvait refaire sa vie, choisir un compagnon plus attentionné... trouver l'amour, enfin !

Sans qu'il s'en rendît compte, ses yeux se fixèrent sur Verlaines avec une sorte de dureté, pendant que ses pensées dévidaient leur rouleau.

Elle n'avait que vingt ans, sa femme ! Elle était assez jolie pour inspirer la passion d'un autre... Cette situation entre eux ne pourrait s'éterniser ; l'instant viendrait où ce serait la jeune femme elle-même qui réclamerait sa liberté... Il avait prévu cette volte-face, puisqu'il en avait parlé le premier à Gilberte.

Un jour, bientôt peut-être, l'aube de la vraie rupture se lèverait pour lui...

Eh bien, à ce moment, il agirait avec loyauté, proprement, comme c'était son devoir ; il s'effacerait devant un autre, en rendant à sa femme cette liberté qu'elle dédaignait actuellement, mais qu'elle rechercherait alors...

Gilberte pourrait se remarier, porter un autre nom.

Il ne s'aperçut pas qu'instinctivement il redressait sa haute taille, rejetait sa tête en arrière avec orgueil, semblant défier un invisible ennemi.

Machinalement, il atteignit son portefeuille et y rangea la lettre de Gilberte.

En attendant, elle était sienne puisqu'elle le lui affirmait si énergiquement. Avant qu'il fût trop tard, il verrait à prendre une décision.

Dans la poche intérieure de son veston, sur sa poitrine, il remit le portefeuille.

– Que je réussisse seulement ! Que je sois vainqueur de l'Atlantique !... Après, nous verrons !...

Quand de Bigarre revint le lendemain passer sa minutieuse et journalière visite au *Point-de-Suspension*, il découvrit, tout de suite attaché à l'avant de l'avion, devant le siège du pilote, un objet qui n'y était pas les jours précédents.

C'était une petite étoile faite d'un métal brillant serti de verroteries singulières.

L'ayant examiné de plus près, il s'aperçut que c'était en réalité un bijou... un bijou en or... un bijou de femme.

Ce qu'il avait pris pour des verroteries de couleurs étaient des opales...

– Une étoile d'opales ? murmura-t-il, rêveur ; singulier fétiche !

De Fragon était à l'autre bout du camp ; de Bigarre ne pouvait l'interroger.

Mais Verlaines venait d'arriver et le jeune commanditaire se tourna vers l'officier et lui désigna le bijou :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'autre se pencha vers l'objet et l'examina, un peu surpris.

Il venait de reconnaître un pendentif qu'il avait remarqué au cou de M^{me} de Fragon durant sa convalescence, à la clinique.

Ses yeux allèrent chercher au loin, au fond du terrain, la silhouette de son camarade, et un sourire indulgent entrouvrit ses lèvres.

– Enfin, me direz-vous ce que c’est que ça ?
questionnait de nouveau de Bigarre.

– C’est le fétiche, je suppose... la mascotte que
vous réclamez.

– Un bijou ?

– Ça ou autre chose, qu’importe ? une étoile,
c’est un vrai porte-bonheur.

– Mais les pierres sont des opales.

– Eh bien ?

– Les opales sont des pierres qui portent
malheur.

– Hein !

– Je vous l’affirme. Tout le monde sait ça.

Le lieutenant réfléchit quelques instants.

Cette étoile devait être au cou de sa
propriétaire le jour de son accident, puisqu’elle la
portait encore à la clinique...

Cependant, M^{me} de Fragon était sortie vivante
d’une catastrophe où un autre avait trouvé la
mort.

Et ce bijou entre les mains de son ami... ce bijou n'était-il pas une preuve qu'il portait bonheur à celle à qui il appartenait ?

Car enfin, lui, Verlaines ne savait pas au juste ce qui s'était passé dans le ménage de son ami ; mais il était certain que quelque chose d'assez grave séparait les deux époux. Malgré cela, la jeune femme demeurait digne de tous les respects, et de Fragon vivait une vie de travail et de solitude qui excluait toute idée de libertinage. Même séparés, les deux comparses de ce singulier ménage restaient absolument irréprochables vis-à-vis l'un de l'autre.

Ce bijou appartenant à sa femme et choisi par de Fragon, était un symbole favorable à l'absente.

Verlaines ne pouvait en déduire autre chose.

– Les opales ne portent pas toujours malheur, observa-t-il doucement.

– J'aurais préféré autre chose, moi ! Justement, choisir des pierres maléfiques !

– Bah ! voyons, ne soyez pas ridicule. Des opales valent bien une tête de mort ou le chiffre

treize, dont on dit tant de mal.

– Ça, évidemment.

– Et, croyez-moi, de Bigarre, ne parlez pas de votre répugnance à de Fragon. Je suis certain que cette étoile est précieuse pour lui et représente à ses yeux un indice de victoire et de triomphe.

– À moins tout simplement que ce ne soit un défi au malheur, bougonna le jeune homme.

– Que voulez-vous dire ?

– Il est tellement casse-cou, votre ami ! on dirait qu'entre les choses, il choisit toujours les plus dangereuses.

– Comment cela ? s'étonna sincèrement Verlaines.

– Tenez, son appareil ! Ça lui a bien réussi, c'est parfait ! Mais, là-bas, dans l'estuaire de la Seine, il y avait mille chances pour qu'il se démolisse les os.

– Il fallait bien qu'il essayât le nouvel avion, voyons !

– Évidemment, il le fallait ! Mais, depuis des

années, on se sert de coucous qui sont parfaitement au point ; de Fragon avait bien besoin d'en inventer un nouveau !

– Ah ! si c'est ça que vous appelez des imprudences !

– Mais parfaitement, c'est de la témérité. C'est comme ce raid qu'il entreprend... Costes et Bellonte l'ont réussi, quel besoin a-t-il de l'essayer aussi ?

– Il se propose un autre itinéraire.

– Nous sommes d'accord. Notre ami choisit justement la ligne directe où tous les autres ont échoué. Il veut montrer qu'on peut aller en Amérique avec la même facilité qu'on va en Angleterre. Il est prouvé que les vents sont contraires, que jamais ça ne sera possible...

La voix hautaine de Rodolphe, qu'ils n'avaient pas vu venir, s'éleva soudain.

– Mais dites donc, de Bigarre, si mon itinéraire ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à rester à terre. Je vous ai prévenu que ce serait dangereux.

– Et moi, je vous ai dit que je vous suivrais, répliqua de Bigarre avec colère.

– Alors ? fit railleusement le pilote, de quoi vous plaignez-vous ?

– Vous ne m’empêchez pas de dire que vous êtes un casse-cou et un égoïste qui exposez sciemment la vie des autres. Vous faites trop bon marché de l’existence que le ciel nous a donnée pour vivre sur la terre et non dans les airs.

De Fragon éclata de rire.

– Vous êtes extraordinaire, mon cher ami. Puisque votre petite personne vous est précieuse, je ne vois pas du tout pourquoi vous l’exposez inutilement en venant avec nous. Qui vous oblige à nous accompagner ?

– Et vous seriez bien heureux d’être débarrassés de moi, n’est-ce pas ? fit l’autre en s’emportant. Non, chers amis, n’y comptez pas : je suis de la route et vous me supporterez jusqu’au bout. Ça ne veut pas dire que je n’aimerais pas mieux aller à Chartres qu’à New York.

Cette boutade réconcilia les trois hommes. Un atterrissage en France ne comportait, en effet, rien de sensationnel.

– Vous êtes plus pusillanime que M^{me} de Fragon, observa cependant Verlaines à de Bigarre.

Les deux autres, étonnés, chacun pour une raison personnelle, d'une telle remarque, levèrent sur l'officier des yeux interrogateurs.

– Mais oui, fit celui-ci sans se démonter ; de Bigarre parlait tout à l'heure de tes dangereux exploits au Havre, l'autre jour. Eh bien, M^{me} de Fragon a eu le courage de les connaître sans chercher à les empêcher. Mieux que ça, elle a eu la volonté d'y assister à l'insu du pilote que la pensée de sa présence aurait pu troubler au moment critique...

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– La vérité : M^{me} de Fragon est allée là-bas, toute seule, sans âme qui vive pour la reconforter en cas d'accident. Et pendant des heures, elle a subi la plus intolérable des inquiétudes, celle de

savoir qu'un péril effroyable menace un être cher sans avoir la possibilité de l'écarter. C'est crâne, ça !

– M^{me} de Fragon est allée au Havre ? répéta l'inventeur, très troublé.

– Elle ne te l'a pas dit, répondit Verlaines sur le même ton de conversation. Je ne pense pas commettre une indiscretion en t'en parlant maintenant, puisque la chose est passée et que tu es sorti victorieux de cette dangereuse épreuve.

– Quand as-tu vu M^{me} de Fragon ? fit le jeune mari sans faire allusion à aucun des points soulevés par l'officier.

– Quelques jours après tes essais définitifs, quand je suis allé la féliciter de ton succès.

– Et elle était au courant ?... Elle avait suivi ?...

– Oui, de la terrasse du château de Tancarville. Elle était aux premières loges ; de là-haut, elle ne t'a pas perdu de vue.

Un sourire fugitif erra sur les lèvres du pilote, qui murmura :

– Je ne m’en suis pas douté, je l’avoue.

– C’est certainement pour ça qu’elle ne t’en avait pas avisé... Au fond, elle a très bien fait !... Notre métier est très dangereux et nous avons besoin de tout notre sang-froid...

Il aurait pu continuer à parler longtemps.

De Fragon, qui, d’habitude, ne permettait jamais à son camarade d’évoquer Gilberte, était trop impressionné, ce jour-là, par la nouvelle qu’il venait d’apprendre pour s’en fâcher. Il n’écoutait même plus ce que l’autre disait.

Gilberte avait assisté à ses essais. Elle avait été le témoin de son succès, de son intrépidité... il avait bien le droit d’employer ce dernier mot, puisque toute la presse en avait usé. Mais tout ce que les journaux avaient pu raconter de son exploit ne valait pas, pour lui, la pensée que sa femme en avait été le témoin visuel.

C’était un triomphe intime qui l’émouvait jusqu’au fond de l’âme. Celle qui portait son nom avait pu se rendre compte qu’il était capable d’autre chose que d’épouser une femme riche,

que de servir de manteau à une fille-mère !

Tout son être frémissait d'une sorte de satisfaction douloureuse. La plaie d'orgueil n'était pas encore guérie ; mais quel baume de goûter une telle revanche et de sentir si proche la victoire... presque le triomphe d'une gloire mondiale !

– J'ai hâte de partir, fit-il tout à coup, à haute voix, avec un soulèvement d'impatience. Quand donc pourrons-nous nous mettre en route ?

– Demain, peut-être. Je te l'ai dit, deux perturbations principales règnent sur l'Atlantique. Les vents nous seraient nettement contraires, à moins d'appuyer fortement vers la gauche.

– Attendons donc. Je suis impatient d'agir, mais je ne veux pas compromettre le succès, par trop de hâte.

– Alors, patientons encore... à quelques jours près !

XXXIV

Toute attente a une fin, même quand il s'agit d'une question atmosphérique.

Les nouvelles de l'Office national météorologique furent si nettement favorables, un soir, que de Fragon et Verlaines décidèrent de filer aux premières heures du matin, et l'ordre fut donné aussitôt de commencer à faire le plein d'essence.

Les profanes ne se doutent pas du travail minutieux nécessaire pour transvaser plus de huit tonnes d'essence dans les réservoirs d'un avion, sans compter les trois cents litres d'huile et les hectolitres d'eau indispensables.

Il fallut travailler toute la nuit à la lumière des projecteurs des voitures photo-électriques.

La nouvelle du départ du *Point-de-Suspension* se répandit à Paris comme une traînée de poudre

et, dès minuit, de nombreuses autos amenaient sur le terrain une affluence de curieux composée surtout de personnalités du monde aéronautique.

À la lueur puissante des phares, chacun voulait voir une dernière fois le célèbre avion, qu'un cordon de soldats protégeait contre la foule de plus en plus dense.

De Bigarre, qui avait été immédiatement prévenu, arriva fort affairé. Il ne tenait pas en place, il courait d'un air affolé d'un endroit à un autre, cherchant toujours quelque objet qui lui manquait.

– Je parie qu'il ne sera pas là au moment du départ, observa Verlaines, que l'attitude du jeune gandin agaçait.

– Tant pis, nous partirons sans lui, répondit de Fragon, bien décidé à ne pas retarder d'une heure son envol.

– Je crois que c'est à peu près certain... À la dernière minute, il s'éclipsera pour chercher quelque chose, et il ne reviendra qu'une fois le départ effectué.

– Il est exagérément froussard ! J'avoue que, s'il ne vient pas, je ne regretterai pas son absence.

– Oh ! moi non plus !

Les deux hommes s'égayaient : tant de transes leur paraissaient dépasser les limites permises.

Ils rirent plus fort quand de Bigarre, toujours affolé, rata les cinéastes venus pour photographier les partants.

– Ça commence déjà ! fit remarquer de Fragon. Lui qui tient à la gloire, il manque le principal.

Cette mésaventure de leur inénarrable passager les mettait en joie. Ils en furent moins émotionnés au moment du départ.

D'ailleurs, ils étaient énergiques tous les deux, et ils marquèrent une admirable maîtrise de soi-même en face d'un enjeu aussi formidable que le record qu'ils allaient tenter.

À tous ceux qui étaient présents, ils donnèrent l'impression de partir en balade. C'était en même temps réconfortant et d'un remarquable exemple.

Pourtant, au moment du départ, debout dans la

carlingue, après avoir serré d'innombrables mains, de Fragon laissa errer son regard sur la foule.

Ses yeux cherchaient Gilberte. Il lui semblait qu'il était impossible qu'elle ne fût pas là puisqu'elle avait été au Havre lors d'un vol moins périlleux.

Mais ce fut en vain que son regard fouilla les groupes. Il ne l'apercevait pas.

Il se pencha vers Verlaines, qui boutonnait sa combinaison blanche.

– Tu n'as pas vu M^{me} de Fragon ? s'informa-t-il.

– Non, fit Verlaines, qui, à son tour, se mit à scruter la foule.

– C'est trop matinal. Elle dort encore, probablement.

La réflexion lui disait bien que Gilberte n'avait pu être prévenue à temps de son départ, puisque celui-ci avait été décidé seulement quelques heures auparavant ; mais il était néanmoins déçu... En cet instant, il sentait que sa

présence lui eût été réconfortante et sympathique... À cette ultime minute d'une séparation qui pouvait être éternelle, il eût voulu échanger avec sa femme un regard de détente...

Heureusement, il avait pris soin de mettre toutes ses affaires en ordre avant de partir. S'il ne revenait pas, elle saurait tout de même qu'il avait pardonné et qu'il était prêt à tout oublier si elle y consentait.

Comme il prenait place sur son siège, il aperçut devant lui, attaché à un des leviers, un bouquet de violettes blanches.

Tout son sang afflua à ses joues. Les violettes blanches étaient celles que Gilberte préférait, celles qu'elle choisissait toujours en Italie, durant leur voyage de noces.

Il n'eut pas un instant de doute sur la provenance des fleurs : elles venaient de sa femme. Celle-ci était donc présente... quelque part, dans cette cohue qu'il n'arrivait pas à sonder.

Une joie obscure l'envahit : elle était venue !

Et, de nouveau, il essaya de l'apercevoir.

Comme il ne la découvrait pas, il supposa qu'elle, au moins, le voyait.

Alors, ce fut irraisonné. Il saisit le bouquet de violettes et le porta à ses lèvres. Puis, l'élevant en l'air, il l'agita frénétiquement.

Ces gestes instinctifs le surprirent lui-même quand il s'en rendit compte. Certainement, en cette minute où il quittait le sol français pour aller affronter l'Océan, son subconscient avait tenu à marquer à sa femme que toute idée de rancune était abolie chez lui. Il faut être généreux, quand la mort vous guette. Et, réellement, puisqu'elle avait tenu à conserver son titre d'épouse, il lui devait bien cette petite manifestation.

Ceux qui vont mourir te saluent... C'était à Gilberte qu'il dédiait son dernier salut !

Le départ maintenant était imminent, mais le pilote était tout joyeux à présent.

Il tourna la tête pour s'assurer que tout était en ordre derrière lui. Il vit Verlaines déjà plongé dans ses cartes et son horaire de vol. Et, à

l'arrière, à sa grande surprise, il constata la présence de Bigarre.

« Il est là », pensa-t-il, émerveillé d'un tel courage chez un pareil pleutre.

De la tête, il le désigna à Verlaines, et tous les deux se mirent à rire.

C'est qu'il était indescriptible, le troisième passager ! Un casque, des fourrures, des cache-nez, des couvertures. C'est à peine si on devinait un être humain dans cet amoncellement de lainages.

La précieuse personne du jeune millionnaire était à l'abri des intempéries ; mais un tel accoutrement était d'une cocasserie inimaginable.

– Contact ! lança joyeusement de Fragon.

Le voyage s'annonçait bien !

Et pendant que le moteur vrombit, que l'oiseau se met à courir, qu'il fait un léger bond, qu'il décolle enfin, le pilote songe, tout à coup, que ce n'est pas l'étoile d'opales qui est la véritable mascotte de l'appareil, mais plutôt l'espèce de phénomène qu'il transporte à

l'arrière.

Rodolphe ne croyait pas si bien dire... Une bienfaisante protection parut s'étendre sur les trois voyageurs.

La traversée de l'Océan fut longue, parfois pénible, mais à aucun moment périlleuse.

Ils durent contourner par le sud une dépression atmosphérique qui s'étendait sur l'Atlantique oriental, et, plusieurs fois, ils furent obligés de s'écarter de leur route initiale pour obliquer à l'ouest, parce qu'ils butaient dans les nuages accompagnant la dépression.

Mais, réellement, tout se passa bien, et ils purent voler toute la nuit dans un ciel à peu près dégagé.

L'attitude de Bigarre fut presque exemplaire en cette longue traversée.

De Fragon avait craint sa pusillanimité et ses jérémiades.

Il l'avait même prévenu qu'il le jetterait par-dessus bord, si, en cas d'avarie, il ne gardait pas pour lui ses lamentations. Menace

qu'évidemment l'aviateur n'aurait pas tenue, mais qui indiquait suffisamment combien le pilote redoutait les geignements du jeune homme.

Or, de Bigarre se pelotonna dans sa niche et ne prononça pas un mot. Durant toute la traversée, recroquevillé au fond de la carlingue, il parut dormir. Et puisque personne n'avait besoin de lui, et qu'il n'était d'aucune utilité, on le laissa tranquille dans son coin.

Les deux hommes étaient persuadés que la peur seule pouvait contraindre leur passager à ce persistant sommeil.

« Ce qu'il a la frousse, le gars ! », pensait Verlaines qu'une telle couardise agaçait.

Mais il n'empêchait pas l'autre de dormir son soûl, puisque cela les débarrassait de son énervante personne.

L'officier avait d'ailleurs autre chose à faire que de s'occuper du peu intéressant de Bigarre.

Il se tenait en relation constante, par radio, avec les bateaux qui sillonnaient leur route, et il devait contrôler la position de l'avion pendant

tout le temps de la traversée.

À partir de Saint-Pierre-et-Miquelon, il fut facile aux hardis pionniers de l'air d'atteindre l'Amérique.

L'immense oiseau qui les portait n'avait pas une marche rapide ni une allure aussi élégante que celle de son illustre prédécesseur, le *Point-d'Interrogation*, mais, rééditant le fabuleux exploit, il donnait, une nouvelle fois, la première place à l'aviation française, en affirmant le génie inventif de sa race et la ténacité intrépide de ses pilotes.

XXXV

Il est difficile de dépeindre ici l'enthousiasme de la foule américaine à l'arrivée des heureux aviateurs.

Avant d'atterrir, de Fragon avait tenu à faire le tour de la grande ville, pour saluer sa laborieuse population.

Puis, escorté des avions américains venus amicalement au-devant du *Point-de-Suspension*, il gagna le terrain d'atterrissage. Mais là, s'élevant très haut, il arrêta ses moteurs et se laissa doucement porter, par ses ailes magiques, qui lentement le ramenèrent à terre.

Sa magnifique démonstration fut accueillie par les frénétiques acclamations d'une foule en délire que contenaient mal les barrages policiers et militaires.

À peine sortis de la carlingue, vingt bras

s'emparèrent des héros du jour et les plaquèrent devant les objectifs braqués sur eux.

De Fragon, en cette minute qui lui évoquait celle émouvante du départ, ne fut pas grisé par cet accueil triomphal.

Il eut un geste pour son collaborateur et, devant tous, il donna l'accolade à Verlaines. Puis, il pensa à de Bigarre.

Le pauvre diable avait payé de son argent et de sa présence. Pour un profane que rien ne forçait à un tel voyage, il s'était montré brave, après tout !

Depuis Halifax d'ailleurs, il était sorti de sa torpeur et, la tête hors de l'avion, abrité contre le vent par ses grosses lunettes protectrices et ses multiples cache-nez, il n'avait pas perdu un détail de la traversée.

De Fragon, au fond, lui savait gré de cette attitude qui montrait, à la fois, son humilité, sa confiance dans le pilote, en même temps que l'intérêt qu'il portait à la traversée.

Comme il ne le voyait pas à ses côtés, ni à ceux de Verlaines, il le chercha autour de lui, car

il convenait de ne pas le tenir hors des prises de vues cinématographiques, comme au départ.

Debout dans la carlingue, le troisième passager se débarrassait tranquillement de ses multiples vêtements. Mais, à mesure que les lainages tombaient, il parut à de Fragon, étonné, que le buste qui en émergeait était singulièrement plus svelte que celui de de Bigarre.

Il restait encore un cache-nez, des lunettes, un casque à ôter... Bientôt, il n'y eut plus rien.

Ahuri, de Fragon vit surgir Gilberte... Gilberte ! sa femme remplaçait de Bigarre !

Un peu intimidée devant tant de paires d'yeux fixés sur elle, rougissante surtout sous le regard stupéfait de son mari, la jeune femme secouait les boucles ondulées de ses cheveux courts et les coiffait d'un bonnichon de feutre.

Puis, tout en paraissant très occupée à bien ajuster autour de sa taille les plis de son sweater, Gilberte leva un peu la tête et osa regarder son mari.

Comme il demeurait immobile, sans réflexe,

elle risqua un sourire timide. Ses yeux, ses lèvres, tout en elle implorait l'indulgence pour son audacieuse témérité et sa présence inattendue...

Et de Fragon sourit, désarmé par tant de grâce féminine tendue vers lui.

Il allait s'élancer vers elle pour l'aider à descendre, quand vingt mains la saisirent, l'empoignèrent, l'élevèrent sur des épaules hardies.

Il la vit, portée en triomphe, au milieu d'un groupe d'hommes, ivres d'enthousiasme, qui l'emmenaient loin de lui.

Il voulut la rejoindre, mais il fut emporté à son tour, en même temps que Verlaines, par une foule exubérante, qui poussait des clameurs frénétiques.

Les uns avaient saisi ses bras, d'autres ses jambes. Il allait, transporté à bout de bras, dans une position à demi couchée plutôt désagréable.

Il aurait certainement été mieux à marcher à pied, mais il comprenait que c'était la consécration de sa gloire et qu'il ne pouvait se

soustraire à cette apothéose.

Ce ne fut que lorsqu'il eut pris place avec son camarade dans une luxueuse automobile qu'il retrouva, avec son centre de gravité, le pouvoir de réfléchir.

Sa femme était déjà emportée dans une autre voiture, avec quelques personnages officiels qui leur faisaient escorte.

Malgré la présence de ceux qui les accompagnaient, Rodolphe put glisser quelques mots à Verlaines.

– Tu savais que M^{me} de Fragon remplaçait de Bigarre ?

– Je ne me le serais même pas imaginé ! J'ai été absolument abasourdi quand je l'ai vue, tout à l'heure.

De Fragon se mit à rire.

– J'en avais perdu le souffle.

Et, pensant à de Bigarre :

– Ce qu'il nous a bien roulés, l'animal ! J'étais tout à fait persuadé de sa philanthropie et de sa

vanité... C'était pour ma femme qu'il travaillait !

– M^{me} de Fragon aura profité de sa poltronnerie pour prendre sa place.

– Allons donc ! tout ça était combiné depuis le premier jour. Je n'ai pas d'illusions, c'est elle qui a fourni les capitaux.

Verlaines n'osa pas répliquer. Il songeait que de Bigarre s'était présenté à eux quelques jours après que lui-même avait parlé à la jeune femme du commanditaire nécessaire à son mari.

Si jamais de Fragon était au courant de cette coïncidence-là, lui pardonnerait-il ?

Heureusement, les deux amis ne pouvaient s'appesantir sur cette question.

Le cortège avait gagné la ville, où leur heureuse traversée et leur mirobolant atterrissage étaient connus.

L'enthousiasme sympathique de la population les obligeait, malgré leur lassitude, à ne pas demeurer insensibles.

Ils durent se tenir debout dans leurs voitures et répondre par d'amicaux saluts aux vibrantes

acclamations.

Néanmoins, comme ils tombaient littéralement de fatigue, après deux jours de vol, on abrégua leur corvée en les conduisant tout de suite à l'hôtel, où des chambres avaient été retenues pour eux, afin qu'ils pussent s'y reposer sans plus tarder.

Ce ne fut que le soir, après quelques heures de sommeil réparateur dans un bon lit, que de Fragon retrouva sa femme.

Elle avait prévu à l'avance ce voyage et s'était fait précéder, à New York, d'une garde-robe bien montée, ce qui lui permettait d'être très élégante, malgré la sévérité de ses vêtements de deuil.

Mais, bien que la coquetterie soit une arme, elle n'est pas une solution. Gilberte appréhendait sa première rencontre avec son mari. Après la scène orageuse qui avait précédé leur séparation, un an auparavant, quelles paroles seraient possibles entre eux ?

De Fragon s'en tira en cachant ses impressions personnelles sous une extrême courtoisie.

Dès qu'il vit sa femme, il alla vers elle et prit correctement de ses nouvelles :

« Avait-elle pu se reposer un peu ? N'était-elle pas encore trop fatiguée pour se plier à la série des réceptions et des exhibitions qui allaient leur être imposées ? »

Ces quelques propos échangés, ils parurent n'avoir rien d'autre à se dire, et le silence plana entre eux.

Ils demeuraient en présence, gênés de ce tête-à-tête, redoutant chacun d'exprimer leurs vraies pensées.

Ce fut de Fragon qui aborda le sujet qui lui tenait au cœur depuis le matin.

– Voulez-vous me dire, Gilberte, pourquoi vous avez cru devoir faire jouer à de Bigarre cette petite comédie destinée à surprendre ma bonne foi ?

– Si je vous avais demandé de m'accepter comme passagère, vous auriez refusé.

– Évidemment. Je n'avais pas à vous exposer aux dangers d'une pareille traversée.

– Mais comme, moi, je tenais à les partager avec vous, ces dangers, il m’a bien fallu avoir recours à la ruse.

– Partager mon sort, c’est cela que vous avez réellement voulu ?

– Je n’ai pas cherché autre chose, fit-elle, orgueilleusement. Si la malchance vous abattait, je tenais à être à vos côtés. C’était mon rôle, c’était mon droit.

– Vous êtes une drôle de petite bonne femme, murmura-t-il, songeur. Vous n’aviez donc pas pensé que ma mort pouvait vous rendre libre ?

Elle lui lança un regard de défi.

– La mienne aussi pouvait vous débarrasser de moi. J’ai équilibré les chances, tout simplement !

Il la regarda. Elle était toujours la Gilberte qu’il avait connue avant son mariage. Les lèvres avaient le même pli de défi, et les yeux le même regard altier.

Mais, à présent, il ne se sentait plus pareil au pauvre bougre de jadis.

Il était fort de sa gloire, de son succès, de son

invention qui le faisaient riche et l'égal de cette femme.

– Et maintenant, Gilberte, demanda-t-il doucement, maintenant que le ciel nous a épargnés, vous et moi, que comptez-vous faire ?

Elle le regarda sans répondre. Ses grands yeux énigmatiques s'appuyèrent longuement sur ceux de son mari.

Puis, elle observa :

– Est-ce à moi de décider ?

– Il me semble, fit-il, de son même ton très doux. Puisque c'est vous qui avez pris l'initiative de cette rencontre.

– Eh bien, fit-elle, toute raidie, si c'est là tout ce que vous trouvez à me dire, c'est que ma présence vous est toujours importune. Je ne vous contrains pas à la subir ! Je suis rassurée sur ce raid, à présent. Demain matin, je reprendrai la route de France... un avion est à ma disposition, et, dans deux jours, je serai chez moi.

– Un avion ? fit-il avec surprise. Un avion piloté par qui ?

– Par moi !

Il la regarda, comprenant, soudain, jusqu'à quel point elle avait plié sa vie à la sienne ; jusqu'à vouloir, même loin de lui, courir les mêmes aventures.

Elle dut deviner sa pensée, car elle expliqua :

– On ne s'impose pas dans un raid comme celui que vous entrepreniez sans être capable de rendre service, le cas échéant. J'ai appris à conduire moi-même un zinc, rien que pour ne pas être un poids mort auprès de vous.

Il admira son intrépidité et sa vaillance, mais c'était sa sensibilité féminine qu'il souhaitait rencontrer en cette minute.

– Alors, demanda-t-il, d'un ton indéfinissable, si je ne me montre pas enthousiaste de votre présence ici, vous êtes prête à repartir ?

– Oui, fit-elle, la gorge serrée, mais les yeux en défi. Demain, je partirai... seule ! toujours seule, puisque c'est mon lot !

Elle demeurait hautaine, mais elle dut fermer les yeux pour dissimuler les grosses larmes qui

obscurcissaient subitement ses prunelles.

Comme, malgré sa vaillance, les pleurs débordaient sur ses joues, elle détourna la tête, prête à s'enfuir pour cacher sa détresse.

Mais les mains très fermes de Rodolphe vinrent la saisir aux épaules et la ramenèrent devant lui.

– Pourquoi cet air de défi, Gilberte ? Je ne vous ai pas dit, aujourd'hui, un mot qui puisse vous heurter.

Sa voix grave avait des intonations qui bouleversaient la jeune femme.

– Vous ne m'avez pas dit, davantage, un mot qui soit affectueux ou bienveillant.

– Et cependant Gilberte, je suis heureux de vous voir ici.

– Oh !

– Si... plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Il garda un instant le silence, la contemplant ardemment.

Puis, d'une voix basse, émue, il ajouta :

– C’est en pensant à vous que j’ai travaillé depuis un an. C’est pour vous mériter, pour mettre ma fortune à vos pieds, que j’ai voulu la réussite.

Mais cette affirmation paraissait un blasphème à l’orpheline.

– Non, ne dites pas cela... rappelez-vous : il y a un an, vous me criiez votre indifférence et votre mépris.

– L’homme confond quelquefois le mal qu’il ressent à cause d’une femme, avec l’amour qu’il a pour elle. J’ai souffert atrocement par vous...

– Non, pas par moi, protesta-t-elle. Ce ne fut pas de ma faute, vous le savez bien.

– Ce fut quand même à cause de vous que j’ai connu les pires humiliations... Tout a saigné en moi, mon amour-propre de mari, mon orgueil d’homme, ma vanité intime, rien ne fut épargné.

Il soupira, puis il avoua :

– Eh bien, Gilberte, cette souffrance-là ne fut rien à côté de ce que j’ai ressenti depuis un an que je vous ai chassée de ma présence...

– Oh !

Il lui paraissait impossible qu'il eût souffert volontairement de son absence quand il était si simple de la rejoindre ou de la rappeler.

– Si... l'homme est orgueilleux ; il se meurtrit lui-même pour ne pas revenir sur une chose qu'il a décidée en aveugle... Il me fallait le succès pour vous demander d'oublier et pour vous conquérir. L'amour récompense habituellement les vainqueurs.

Elle le regarda. Dans ses yeux, il y avait l'infini rappel des larmes versées inutilement, le vague ressentiment d'avoir souffert injustement. Il n'y vit que du doute.

– Il faut me croire, Gilberte, supplia-t-il. Je vous ai toujours aimée... sans le vouloir, peut-être ! Mais, depuis, j'ai compris que vous aviez toujours été tout pour moi.

– Que vous dites !

– Que je prouve.

De la poche externe de son veston, il tira le petit bouquet de violettes et le lui montra.

– Il y a deux jours, observa-t-elle, mal convaincue.

– Il y a aussi l'étoile d'opales que vous avez perdue le jour où vous êtes venue chez moi.

– Vous pouvez l'avoir conservée au fond d'un tiroir, répondit-elle.

Il sourit de son incrédulité.

– Je l'ai gardée parce qu'elle venait de vous... elle a été mon fétiche d'espérance en cette traversée dangereuse. Mais, passons... Voici une autre preuve qui vous convaincra, je pense.

Il prit son portefeuille et en tira un portrait de Gilberte.

– Cette photo a été prise quand nous étions fiancés... Elle ne m'a jamais quitté depuis. Même quand je vous accablais de tous mes anathèmes, il me répugnait de m'en dessaisir ; cet obscur besoin de la conserver sur moi aurait dû m'éclairer sur mes vrais sentiments. L'homme est toujours pareil à l'enfant qui brise son jouet... il le casse, il en jette les morceaux par la fenêtre, et, quand il ne l'a plus, il s'aperçoit seulement que

c'était celui-là, seul, qu'il aimait et qui lui était précieux.

Il avait attiré sa femme contre lui, dans ses bras.

– Ma petite Gilberte, il faut me pardonner et ne pas douter. Je vous aime, et je vous ai toujours aimée.

Elle avait caché sa tête sur sa poitrine, et elle sanglotait de joie !

Depuis tant de mois qu'elle se raidissait dans sa vaillance et dans son attitude indifférente, il y avait un amoncellement de larmes entassées au fond d'elle-même, et elle ne savait pas goûter son bonheur sans pleurer.

Blottie dans les bras de son mari, elle n'était plus qu'une toute petite chose, très faible, avide de tendresse et de réconfort.

Religieusement, il avait posé ses lèvres sur les fins cheveux, et il lui murmurait des mots doux... des mots d'amour qui grisent, qui font oublier et qui guérissent...

– Ma Gilberte chérie, je vous aime... si

exclusivement, si entièrement, que j'ai connu les affres d'une atroce jalousie... si je pouvais vous dire toutes les idées qui me venaient parfois... Figurez-vous, un jour... ce fut une de mes plus grosses bêtises, mais un amoureux ne calcule pas, ne réfléchit pas. Verlaines était venu me voir à la fin d'un après-midi. Il était pomponné, soigné ; il me parut magnifique ! Tout en lui criait l'homme qui va voir une femme, l'élus qui se sait attendu !

« Et une pensée s'est éveillée en moi... une supposition vilaine, irrespectueuse pour vous... une jalousie, enfin, dont je ne fus pas maître, et qui avait besoin de s'alimenter. Alors, comme un fou, j'ai sauté dans un taxi, et, à toute vitesse, pour arriver avant lui, s'il venait chez vous, je suis allée le guetter devant votre porte. Pendant des heures, je suis demeuré blotti au fond d'une voiture, avec la hantise des gestes que j'étais capable de faire si je l'avais vu apparaître. Verlaines n'est pas venu, naturellement ! mais je l'ai attendu toute la soirée et ne suis parti que quand j'ai vu s'éteindre la lumière de votre chambre...

Elle avait relevé la tête et écoutait en souriant son récit.

– Est-il possible ? observa-t-elle avec une moue mutine. Votre meilleur ami ! Lui, justement !

– Mon camarade : un bon chien fidèle et dévoué ! Est-ce qu'on raisonne ? Ainsi, j'avais besoin d'entendre parler de vous et je l'interrogeais quelquefois ; mais dès qu'il prononçait votre nom, je le rabrouais de telle façon qu'il n'osait plus aller vous voir. Je me rends compte que j'étais très désagréable ! C'est moi qui vous avais dit de refaire votre vie, et la seule supposition que vous pouviez m'obéir me rendait féroce. J'ai été très bête, vous voyez, ma Gilberte.

Mais elle devait trouver que tout ça, maintenant, était délicieux à entendre, car, pour tout reproche, elle se serra plus fort contre son mari, et son bras vint lui enserrer le cou.

Alors, tout bas, à l'oreille, elle osa lui demander :

– Et vous croyez que vous pourrez oublier, Rodolphe ?... Vous ne me reprocherez jamais rien ?

Sa petite voix était toute tremblante. De Fragon étreignit sa femme avec plus de force.

– C’est moi, ma chérie, qui te ferai oublier ces mauvais cauchemars, c’est moi qui ne veux pas que tu y penses jamais...

– Je crois, fit-elle gravement, que lorsqu’on est heureux, on ne se souvient plus facilement des mauvaises heures.

– Alors, je me consacrerai à ton bonheur... Mais, continua-t-il, une prière dans la voix : moi, je t’ai crié mon amour, tandis que toi... toi, tu ne m’as rien dit encore ?

– Est-ce que je serais ici, si je ne vous aimais pas ? fit-elle, rougissante et toute confuse.

Ce fut seulement à ce moment-là qu’ils échangèrent leur premier baiser d’amour.

XXXVI

Ils commencèrent à New York d'abord, puis, dans les grandes villes américaines, une tournée triomphale qui ne leur laissa guère le temps de causer intimement avec Verlaines, qui rayonnait de bonheur devant les manifestations de tendresse que se donnaient les deux époux.

Un jour, pourtant, qu'ils déjeunaient tous les trois, sans témoin, l'officier s'informa de Bigarre auprès de la jeune femme :

– Qu'est-ce que c'était, au fond, que ce garçon qui nous a si magistralement bernés ?

– Un fils de famille sans fortune... un brave garçon que M^e Dorson, mon notaire, connaissait.

– S'appelait-il vraiment Gaétan de Bigarre ?

– Oui ; le malheureux était affligé d'un tel nom, sans avoir les moyens de le faire reluire.

– Et cette poltronnerie ridicule qu'il affectait

était vraiment dans son caractère ?

– Oh ! non. C'était M^e Dorson qui lui avait recommandé de jouer cette comédie, pour pouvoir vous réclamer beaucoup de confort... c'est que mon notaire n'avait pas facilement accepté mes projets, ajouta en riant la jeune femme.

– Je comprends ça ! approuva de Fragon.

– S'il avait pu me rendre invulnérable aux dangers, il l'aurait fait ; mais de cela je me souciais superlativement. Où mon mari était, je pouvais être !

– Si de Bigarre est dépourvu de fortune, il faudra que nous l'aidions à se créer une situation, pensa tout haut de Fragon, qui se souvenait des difficultés jadis rencontrées.

La main de Gilberte vint se poser affectueusement sur celle de son mari.

– J'ai déjà commencé à aider ce brave garçon, mais vous achèverez ma tâche, vous, Rodolphe : un homme sait mieux faire accepter ces choses-là.

– De Bigarre était-il aussi ignorant qu’il le disait ? questionna alors Verlaines.

Gilberte se mit à rire.

– Mais, pas du tout. Il avait au contraire une assez belle instruction. Seulement, comme ça, vous ne vous méfiez pas de lui et il pouvait ensuite me raconter tout ce que vous projetiez, et me tenir au courant des moindres détails concernant le *Point-de-Suspension*.

Elle sourit à son mari et doucement expliqua :

– Je crois, Rodolphe, que je connais votre avion aussi bien que vous-même. Si jamais vous avez besoin d’un bon mécano, vous pouvez m’embaucher, vous savez.

– Non, fit-il en regardant sa femme avec tendresse ; malgré vos sérieuses qualités d’aviatrice, je préfère vous savoir à terre. J’ai d’ailleurs un emploi de pilotage très important à vous donner.

– Ah ! vraiment ?

– Oui, je vous confierai nos enfants à guider dans la vie et, pour peu que les garçons soient

solides comme leur père, ce ne sera pas pour vous une sinécure.

– Alors, fit-elle gaiement en levant son verre, buvons à la santé de nos descendants. Vous serez le parrain du premier garçon, Verlaines, et vous lui apprendrez de bonne heure à diriger le *Point-de-Suspension*.

– C’est entendu ! approuva-t-il, rayonnant. Mais un point de suspension s’écrit avec trois points, je réclame donc trois garçons, un par point ; nous en ferons des hommes utiles comme leur père et, pour peu que chacun d’eux invente une chose aussi précieuse, cela promet encore à la France quelques beaux succès mondiaux.

– Bravo !

– Hurrah ! aux trois points de suspension !

Ils choquèrent leurs verres, à l’ancienne coutume de nos provinces françaises.

Puis la jeune femme, avant de vider sa coupe, se tourna vers son mari :

– Encore une fois, à vos succès, Rodolphe : je ne me lasse pas d’en être ravie.

Il leva vers elle son regard ému.

– À notre bonheur, ma chérie... toujours ensemble, le plus longtemps possible !

Cet ouvrage est le 376^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.